

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GARNIR George, *Le Conservateur de la Tour Noire : mœurs bruxelloises*, Bruxelles : Etablissements généraux d'imprimerie, 1908.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Conservateur-Tour-Noire_abbyy.pdf



**Le Conservateur
de la Tour Noire**

DU MÊME AUTEUR :

- Les Charneux, roman (Lacomblez, éditeur) (épuisé).
- Contes à Marjolaine, un volume de nouvelles (Lacomblez, éditeur).
- La Ferme aux Grives, roman, 2^e édition (chez Paul Ollendorf, à Paris).
- La Défense du Bonheur, un acte en vers (chez Paul Ollendorf, Paris).
- Nouveaux Contes à Marjolaine (Félix Juven, éditeur, Paris).
- « Zieverer », 5^e édition (Éditions des Établissements Généraux d'Imprimerie, 14, rue d'Or, Bruxelles).
- « Krott et C^{ie} », 4^e édition (Éditions des Établissements Généraux d'Imprimerie, 14, rue d'Or, Bruxelles).
- A la Boule Plate, brasserie-estaminet, mœurs bruxelloises, 2^e édition (Éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire*, 26, rue de Malines, Bruxelles).

Pour paraître prochainement :

- La Chanson de la Rivière, mœurs mosanes.
- Ambigauche, roman.

3144

GEORGE GARNIR

Le
Conservateur
de la
Tour Noire

Mœurs bruxelloises



BRUXELLES
ÉTABLISSEMENTS GÉNÉRAUX D'IMPRIMERIE
(Société anonyme)

Successeurs de Ad. Mertens

14, rue d'Or, 14

1908

Au commandant O. Michaux,

Son ami,

G. G.

PREMIER ÉPISODE

CHAPITRE I.

**Où l'on fait, dans le cabinet de l'échevin,
la connaissance de Prosper Sosson.**

De son médius annelé d'or, l'échevin toucha, sur l'un des coins de son bureau, le bouton de porcelaine d'une sonnette électrique, puis se renversa dans son fauteuil, la mine réjouie. Tel un feuillet qui erre parmi les pointes des herbes aquatiques, à l'heure où meurt le crépuscule, ainsi un sourire léger courait dans sa forte barbe noire, une belle barbe, soignée et florissante, à luisants presque bleuâtres.

A l'huissier qui parut, il jeta :

— Pierre, faites-moi venir tout de suite M. Sosson.

« — Ça veut justement réussir qu'il est venu ce matin sur son bureau », remarqua l'huissier, Monsieur l'échevin a de la chance.

L'échevin ne répondit pas : tandis que l'huissier s'en allait, il se mit à regarder une fois de plus, avec un visible plaisir, la décoration de ce

cabinet sur la somptuosité duquel il n'était pas encore blasé : il épousseta de l'œil les rosaces, sculptées en plein chêne, des caissons du plafond, s'émut d'une fierté à la fois civique et personnelle en contemplant, superbes de couleur et de patine, deux Van der Meer et un Vandavelde, doucement lumineux dans le demi-jour recueilli — et, brusquement, s'absorba dans la contemplation d'une lourde coupe italienne du xvii^e siècle, un chef-d'œuvre en bronze vert qui lui servait de cendrier.

Cependant, la porte du cabinet scabinal se rouvrit et montra M. Prosper Sosson, un joli blond, trente ans, le teint clair, la moustache soignée, l'œil vif sous le pince-nez.

Il serra la main de l'échevin, d'un air inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je parie qu'il va me tomber une tuile : chaque fois que je viens à mon bureau, v'lan, il m'arrive quelque chose sur la caisse.

— Et vous y venez souvent, à votre bureau ? questionna l'échevin.

— Autant dire jamais, fit Sosson avec fermeté.

L'échevin sembla goûter la franchise de cette réponse ; il se recueillit, puis, du ton d'un homme qui en a long à dire :

— Mon cher Sosson, commença-t-il, je vous ai toujours promis que je ferais quelque chose pour vous le jour où la confiance des électeurs m'amènerait dans ce cabinet d'échevin. Je n'ai pas oublié, Sosson, que nous fûmes amis à l'athénée et qu'à l'université nous subîmes de compagnie Tiberghien, Volgraff et Philippson. Quand j'eus décroché mon diplôme final, vous étiez resté, vous, en candidature en philosophie, n'ayant conquis en fait de grade que celui de porte-drapeau des *Nébuleux*. Je me mis dans la politique et vous dans l'administration, vos bons parents ayant trouvé qu'ils avaient assez longtemps fait marcher, par votre intermédiaire, le commerce de la *Bouteille de Brabant*, de l'*Aigle*, du *Ballon* et même de *Brias*. Votre carrière, Sosson, fut moins brillante que la mienne : on vous casa assez péniblement dans un service de l'hôtel de ville et la malignité de vos collègues vous décerna, aux lieu et place du titre de commis, celui de conservateur en chef du tisonnier de la 3^{me} section du contentieux, car votre paresse, Sosson, est légendaire et crasse, et votre science de *karottentrekker* est de celles qui s'imposent à l'admiration des autorités.

Sosson s'inclina.

— C'est exact, Edgard, acquiesça-t-il de l'air

d'un homme heureux de voir reconnaître ses modestes talents.

— Quand vous vous mariâtes, Sosson, continua l'échevin, vous fîtes valoir à mon prédécesseur que, vos charges augmentant, il était bien juste que vos appointements augmentassent également. Vous fûtes nommé commis-chef. Mais la campagne d'un journal catholique.....

— Si vous saviez ce que je m'en f..., dit Sosson.

— Je n'en doute pas, Sosson, et j'admire votre philosophie ; mais enfin, nous, administration, nous avons le regret de ne pouvoir nous en f... autant que vous....., la campagne d'un journal catholique, donc, empêcha mon prédécesseur de vous nommer, six mois après, chef de bureau, comme il l'avait promis à votre beau-père, au cours du toast qu'il prononça à votre banquet nuptial, et votre carrière en fut contrariée : ce sacré journal lui fit faire ce que l'on appelle au billard un effet *blijve stoen*. Il apparut qu'il commençait à être temps pour vous de travailler.....

— La tuile ! fit Sosson, sentant venir des choses... : qu'est-ce que je disais ?

— La situation n'a pas changé depuis que j'ai remplacé dans ce fauteuil l'homme, d'ailleurs éminent, que j'ai mis près de trois ans à en faire

sortir. Pourtant vous avez eu soin, dès mon arrivée ici, de me rappeler mes engagements d'autrefois. Bien que dans la politique, je suis de ceux qui font sincèrement ce qu'ils peuvent pour tenir leurs promesses... et puis, je dois vous l'avouer, Sosson, j'ai toujours eu, pour votre belle âme de *zonneklopper* une sympathie bien bruxelloise.

— Edgard.....

— Non, Prosper, ne m'appelle plus Edgard... Tu parles à l'échevin : ne l'oubliez plus. Ne pouvant donc pas vous assurer un avenir dans les bureaux, je me suis préoccupé de vous dénicher quelque chose en dehors des cadres. J'ai longtemps cherché; j'ai trouvé.

— Ah! fit Sosson, le nez en point d'interrogation.

— J'ai trouvé, répéta avec calme l'échevin : je vous nomme conservateur de la Tour Noire à titre personnel.

Sosson ne broncha pas.

— Quels devoirs comporte cette fonction, administrativement parlant? demanda-t-il.

— Administrativement parlant, elle n'en comporte pas.

— Voilà ce qui va assez bien à mon genre de beauté, dit Sosson.

— Vous serez *the right man in the right place*, dit l'échevin.

— Je le serai, dit Sosson.

Émerveillé de la rapidité de conception de son imperturbable subordonné, l'échevin ajouta dans un sourire ironique qui, comme un feu follet, courut (voir plus haut).....

— Je pourrais vous adjoindre quelqu'un... .

— Non, non, dit Sosson avec fermeté, pas de partage : je préfère assumer toute la responsabilité... J'aimerais surtout faire moi-même les rapports.....

— Il n'est pas nécessaire de faire des rapports.....

— Je vous demande pardon, j'y tiens : des rapports adressés aux sociétés savantes de l'étranger, ce sont des décorations certaines : c'est couru!

— Comme vous voudrez, consentit l'échevin; je vous souhaite une brochette. Le règlement dit bien, poursuivit-il, que la Tour peut être visitée par le public à tels jours et à telles heures, moyennant 25 centimes par personne, mais il y a déjà, pour faire visiter ce monument, un gardien principal et un gardien auxiliaire.....

— Est-ce que les 25 centimes sont pour moi? interrompit Sosson.....

— Non, trancha l'échevin sévère, ça sert à équilibrer le budget communal.

— Suffit, dit Sosson.

— Du reste, reprit l'échevin, depuis trois ans, aucun visiteur ne s'est présenté : en juin ou en juillet cependant, il arrive que des instituteurs de la Ville viennent demander à faire admirer la Tour à leurs élèves. Mais, même pour les écoliers, vous n'avez pas besoin de vous déranger : vous ne devrez payer de votre personne que s'il se présente un visiteur de marque, un archéologue officiel délégué par son gouvernement.

Sosson réfléchit encore.

— Mon cher échevin, finit-il par dire, je crois que nous nous entendrons : je me sens un goût très vif pour l'archéologie. Et puis, surtout, ces nouvelles attributions vont me permettre de m'offrir un plaisir que j'ai toujours dû me refuser : pendant la bonne saison, je vais aller habiter Linkebeek.

Il voulut prendre congé.

— Attendez, dit l'échevin... aussi bien je n'ai que trois signatures à donner, ce matin... Là, ça

y est... Si vous voulez bien, nous irons ensemble jeter un coup d'œil sur votre monument.

— Vous me comblez, dit Sosson.

Ils traversèrent de compagnie le palier du premier étage, où les portraits des souverains et des gouverneurs-généraux semblèrent envoyer à la barbe scabinale le sourire sympathique de leurs lèvres peintes, descendirent les degrés du grand escalier d'honneur et débouchèrent dans la cour de l'hôtel de ville, cette cour à l'aspect tout ensemble seigneurial et administratif. Et, en s'éloignant par la Grand'Place, ils eurent soin, en vrais Bruxellois, de s'attarder au marché aux fleurs où, parmi les parterres multicolores et les corbeilles parfumées, surgissaient, insolents, les rouges parapluies-parasols, dons de M. Buls, fleurs d'étoffes aux nervures métalliques, épanouies sur leurs grosses tiges de bois blanc.

Quand ils furent arrivés, ils se plantèrent devant la Tour Noire, regardèrent de tous leurs yeux. Le lierre poussait bien, le gazon promettait; quelques gravats mêlés à des morceaux de klampsteen figuraient dans un coin un de ces parterres qui sont particuliers à nos squares et qui ont créé chez nous cette branche de la science du jardinage dénommée « la briqulture ».

— Les ardoises de droite, contre le pignon, sont trop neuves; elles détonnent, fit remarquer l'échevin, en homme à qui rien n'échappe.

— Je les casserai demain en tirant dessus avec ma carabine Flobert, répondit Sosson, après un examen attentif.

— A la bonne heure, dit l'échevin apaisé.

Il ajouta :

— Conservez bien le monument, Prosper. Les services des bâtiments ont l'œil sur vous. Il s'agira d'être à la hauteur.

— J'y serai, Edgard, pardon... Monsieur l'Échevin..., j'y serai.

Ils se séparèrent.

CHAPITRE II.

Le quartier des Bassins. — Au Lambic de Matadi.

En attendant d'aller s'installer, pour la belle saison à Linkebeek, rêve qu'il entretenait depuis des années et que sa situation nouvelle allait lui permettre de réaliser (vu qu'on conserve un monument public comme la Tour Noire, aussi bien de loin que de près), Sosson habitait, avec sa femme, une petite maison de la rue du Rouleau, rue provinciale et triste, mais voisine du quartier des bassins, cher au flâneur.

Il ne contemplait jamais sans qu'une fibre vieux-bruxelloise s'émût en lui, les maisons qui entourent les quais, la débandade des pignons à redans, les toits énormes couvrant d'anciens greniers à grains, les toits à terrasses où gesticulaient autrefois les bras du télégraphe aérien. Ce sont des savonneries et des vinaigrieres séculaires; des demeures de facteurs en poissons, empuanties d'une âcre odeur de marée, aux portes charretières hautes et larges, et dont les vestibules, dallés de

rouges briques écaillées, sonnent sans cesse sous le fer des chevaux attelés à des camions emplis de paniers gluants; des maisons de commission, traversées du va-et-vient d'un peuple de clients et d'employés; des hangars à bois, dégageant des senteurs balsamiques; de vieux combles, transformés en magasins de décors, où des palais de toile peinte et des pans de forêts à « restaurer » montent et disparaissent, hélés au bout du fil de la poulie, par des rapins chevelus, bérêt rouge sur l'oreille, et cigarette au bec; des débits de boissons enfumés, au pavement vernissé d'alcool et souillé de crachats, aux tables de bois blanc marquées du rond des petits verres dont des mains calleuses, aux ongles de corne noire, jettent d'un coup de poignet savant, le contenu au fond des estomacs. Des grilles en fer forgé du XVIII^e siècle couronnent des panneaux de marmorite historiés d'or neuf; des entrepôts de vins soufflent par la gueule béante des caves, s'ouvrant par des trappes en plein trottoir, des bouffées où l'on flaire le bouchon humide, la cire, le vieux tonneau et la paille gâtée; des ateliers d'emballleurs sont tout sonores des coups de marteaux fichant les longs clous dans le bois tendre des caisses; çà et là, de vieux hôtels patriciens, pré-

cautionneusement clos, imposants et silencieux, carrent leur masse avec les airs sévères et soupçonneux d'un bourgeois amplement redingoté, égaré dans une bousculade populaire : habitations bien tenues, aux portes entre-bâillées desquelles stationnent, à l'heure des flânes, des bonnes en bonnets et en tabliers d'un blanc immaculé, des domestiques mâles en gilets à manches de flanelle rouge ; habitations cossues dont la cage d'escalier est si vaste qu'un architecte moderne trouverait moyen d'y bâtir une maison.

Sosson aimait surtout le long étranglement du quai aux Barques, accosté de maisons espagnoles à physionomies d'entrepôts, avec des porches rococo, décorés d'écailles, tout un vieux coin où s'évoque le vieux commerce à parchemins, à franchises et à *hoeiegewicht*.

Puis, entre les immeubles et les bassins, aux pierres mangées d'humidité, Sosson se plaisait à l'encombrement pittoresque, au désordre seulement apparent, des marchandises de toutes sortes : tuiles et pannes entassées en tas équilibrés, parmi des piquets, des bornes et des amarres ; ballots de sucre et pyramides de sabots, voisinant avec des mitrailles, des bois d'ébénisterie et des blocs de marbre ; boucauts de tabac étagés par le

vaartkapoen, aux gestes lents et puissants, au parler rare et brutal, aux yeux lourds, où la chaleur du genièvre, brusquement, met une flamme mauvaise; tonneaux de salaisons roulés, au hasard, parmi des caisses de laines et de cotons; charrettes vides échouées — comme, sur une plage, des barques à marée basse — inutiles, mortes, figées dans le geste d'imploration de leurs bras levés vers le ciel; douaniers, au sombre uniforme, se faufilant entre les tombereaux, les pousse-culs et les dépôts de ballots pileux, des papiers à la main, attentifs à la fraude, raides, moroses, la mine grognonne et le sourcil froncé.

Trempant leur ventre hydropique dans le noir dense des eaux moirées de tâches d'huile, semées de débris et de rogatons qui flottent, frottant leur épiderme aux revêtements des tablettes des quais, voici les lourds chalands qui se reposent des voyages silencieux au fil des paisibles canaux, parmi les herbes et les arbres, sous le grand ciel venteux des plaines flamandes et hollandaises. Des linges blancs, sur le pont, volètent et sautèlent comme des oiseaux liés par la patte; parfois des manœuvres à la perche, commandées en flamand, exécutées par des hommes hâlés, tannés, cuits et recuits, meuvent avec une lenteur voulue et

mesurée la masse énorme de la *Jeune-Marie* ou du *Willebroeck-N^o-4*.

Sur et parmi ce tohu-bohu, des bruits épars, un appel venu de la corne d'un mât, des roulements ininterrompus de véhicules sur les pavés, un écroulement dans une cale, des cris de « ketjes » se poursuivant par le dédale des marchandises à quai, des contestations en marollien, sur le pas de la porte d'un estaminet, entre des débardeurs et leur chef de bande, des rires, des claquements de fouet, crépitant comme des coups de feu, en salve à volonté, des ahènements de travailleurs surmenés, une chanson bruxelloise s'envolant d'une fenêtre, des ébrouements de chevaux, des grincements et des dé clics de grues, des odeurs marines, une bagarre tumultueuse et soudain terrible éclatant entre *Tistje Vet*, *Pie den Plotter* et *Kobe de Strondruimer*, des senteurs de goudron, des sifflets de remorqueurs, des signaux de pavillons, tandis que des trams, fendant la cohue, roulent, dans un grand bruit de ferrailles, vers les extrêmes faubourgs, le trolley tout frémissant d'étincelles électriques.

De tout cela vous vient brusquement le désir du voyage, l'envie de vous en aller vers des horizons agrandis, vers de l'imprévu, vers de la vie nouvelle, dans de l'air vif, dans du soleil.....

Sosson aimait ce peuple de marchands, de portefaix, de cabaretiers, de bateliers et de bourgeois; il connaissait par leur nom tous les agents de police, toutes les servantes, tous les employés des entreprises de transport, tous les cochers, tous les douaniers du quartier. Il savait aussi tous les établissements où l'on boit et où l'on mange, depuis le *Vollepot* et le *Chien Marin* jusqu'au *Sabot*, en passant par *Chez Juchtime* et par la *Taverne du Port*. Mais l'établissement qu'il affectionnait le plus était une brasserie-estaminet enseignée : *Au Lambic de Matadi*, le baes actuel de ce débit ayant été autrefois au service de l'État du Congo et tenant à le faire savoir.

Ce café présentait la particularité d'être fort mal tenu : il avoisinait le marché aux poissons, c'est-à-dire que, neuf jours sur quinze, l'atmosphère en était irrespirable; les consommations y étaient détestables, sans exception; le papier qui tapissait les murs portait les maculatures de plusieurs générations; la moleskine des dossiers était lardée de blessures béantes, par où coulait du crin en charpie; on y gelait l'hiver et l'on y étouffait l'été; le patron était mal embouché : si votre tête lui déplaisait, vous étiez reçu comme un cochon dans la cuisine d'un juif.

Or, comme la clientèle de cet extraordinaire café augmentait à mesure que son délabrement s'accusait, le patron avait fini par se dire, peut-être avec beaucoup de raison, que c'était là le secret de la prospérité et vous l'eussiez fait consentir à se laisser épiler la face (il avait une moustache et une barbe superbes) plutôt que d'obtenir qu'il rempaillât ses chaises, nettoyât ses pompes à bière, eût un sourire aimable pour les clients occasionnels ou remplaçât ses verres ébréchés.

Chaque jour que Dieu donne, entre 5 h. 1/2 et 7 h., Sosson stationnait au *Lambic de Matadi*; il y rencontrait ses deux intimes : Joseph Pussenbrood et François Nottebaar.

CHAPITRE III

**Coup d'œil général jeté sur Joseph Pussenbrood,
François Nottebaar et Lina Sosson.**

M. Joseph Pussenbrood, ancien receveur des contributions, démissionnaire à la suite d'un gros lot gagné en 1886, passait sa vie à essayer de ne pas boire. Bien sûr, sa nourrice l'avait sevré avec du sel, comme on dit chez nous, car il souffrait depuis son enfance d'une soif inextinguible.

Or, dans une ville où la formule de salutation qui s'échange entre deux naturels est : « Comment çà « *fledder* » dô? — merci bien, — si on allait une fois prendre un verre? » vous pensez bien que Pussenbrood avait fort à faire pour garder une relative tempérance.

Pussenbrood luttait donc perpétuellement contre la soif; c'était le but de sa vie; grâce à une volonté de fer, il parvenait à n'être pochard que trois fois par semaine, alors qu'affligé de la même maladie que lui, un autre, moins énergique, aurait été pochard deux fois par jour. Mais au prix de

quels efforts il atteignait ce résultat ! Il employait vis-à-vis de lui-même des ruses d'apache pour passer devant les *cavités* sans succomber à la tentation d'y entrer. Il amusait son esprit par des réflexions ingénieuses, pour détourner son attention et — hop ! — la porte invitante était dépassée... Encore un lambic qui ne lui ferait jamais de mal !

D'autres fois — mais ça c'était le grand truc, celui qu'il employait dans les situations désespérées, — c'est sa mémoire qu'il appelait au secours ; il l'obligeait, par exemple, à lui restituer les étapes du voyage en bateau à vapeur de Namur à Dinant : le parc de La Plante, d'une verdure opulente ; Fooz-Wépion, avec ses chalets rococos, sa chaussée poussiéreuse et les courtes terrasses de ses cafés, peuplées d'une colonie d'Anglais, frôlées par un « vicinal » tintamarant, essoufflé, crachant sa vapeur et sa suie parmi des sifflets ; Dave — assez imprécis, Dave : le vague souvenir d'un château parmi des ormes et d'une station de briques rouges dans des feuilles ; Taillefer : barrière de pierres trempant leur muraille dans l'eau calme ; Profondeville : fermes et brasseries cossues, vergers incomparables ; le massif de Lustin : rocs sculptés par les grosses pluies, éventrés par les hommes primitifs, ébréchés par

la foudre; Godinne et sa maison espagnole; le coude de la Meuse; les rochers d'Annevoie: tilleuls vénérables, hêtres séculaires; Fidevoye avec son pic écréte placé en sentinelle; Yvoir accosté du pont majestueux; Poilvache: aire féodale profanée, aire « dont on a chassé les aigles et détruit les aiglons»; Crèveœur.....

Mais il arrêtait les frais: depuis Annevoie, le boonekamp qui le guettait était « dans les patates» et Pussenbrood, s'admirant d'avoir trompé le tentateur, avait des envies de se féliciter, de se serrer les mains!

Cependant, vous pensez bien que, dans le milieu de perdition où le hasard l'avait fait naître, Pussenbrood ne parvenait pas toujours à remporter d'aussi honorables victoires morales. Plus d'une fois il était arrivé qu'en se présentant à 5 h. 1/2 au *Lambic de Matadi*, il était congrûment *stuk in zijn botte*, c'est-à-dire bien émêché. Alors, Nottebaar, l'impayable Nottebaar, le glabre Nottebaar, remontant sur son petit nez, flaireur de zwanzes, ses fortes lunettes qui ne parvenaient pas à vieillir (encore moins à rendre sévère) sa face poupine, l'imperturbable Nottebaar, donc, prononçait: « Le houblon est un plant de Gomorrhe; ses fleurs sont pleines de fiel et son suc

est amer; tu as enfreint la défense de l'Éternel, car l'Éternel a dit : « Tu ne boiras pas le jus du houblon! »

Personne n'avait jamais vu rire, au cours de ses homélie, l'impayable Nottebaar. Orphelin dès ses premières années, il n'avait pour toute famille qu'un vieil oncle, qui était bien l'oncle le plus original que l'on ait connu aux environs de l'église Sainte-Catherine. Cet oncle collectionnait les premiers numéros de tous les journaux passés et présents, les cadrans de montre et les boutons d'uniformes militaires. On disait aussi qu'il collectionnait les yeux de verre et les bobèches, mais cela n'est pas prouvé.

Quoi qu'il en soit, en dehors de ses vitrines, de ses cartons et de ses cabinets de musée, rien n'existait pour lui : c'est à peine s'il sortait de l'hôtel où ses collections s'entassaient, l'hôtel patrimonial des Nottebaar — une vieille famille qui a fourni plusieurs amans et nombre d'écou-têtes et de conseillers au magistrat de Bruxelles.

Il parlait par sentences et citait la Bible à propos de tout et de rien. Il vivait dans un état habituel de constipation; il était farouche, hermétique, puéril et entêté, pénétré de la valeur de la mission que le Seigneur lui avait conférée en dirigeant son

activité vers les vieux journaux, les boutons militaires et les montres.

Quand les père et mère de François Nottebaar furent morts, l'oncle mit le petit en pension et le laissa faire ce qu'il voulut. A vingt ans, François sollicita par lettre une entrevue qui fut accordée tout de suite. L'entrevue fut brève. Sans demander à Nottebaar neveu ce qu'il désirait, Nottebaar oncle lui tint ce simple et clair langage :

— Tu es mon héritier. Tu auras mes *klotters*. Mais, pour ça, il faut que je n'aie jamais de *ruses* à cause de toi, surtout pas d'histoires de femmes. Tu habiteras chez moi, mais tu mangeras où tu veux ; pas avec moi. Quand je te rencontrerai dans l'escalier, ce sera bien ; quand je ne te rencontrerai pas dans l'escalier, ce sera encore bien. Tu es tenu de me respecter. Si tu ne me respectes pas, l'Eternel voudra que tu sois dans l'effroi jour et nuit. Tu diras le matin : « Qu'est-ce qui va m'arriver le soir ? » ; et, le soir, tu diras : « Qu'est-ce qui va m'arriver le matin ? » Mais, à part ça, tu n'es pas obligé de m'aimer de tout ton cœur ; je sais que les oncles à héritage, c'est comme les cochons : ça est seulement bon quand ça est mort.

Nottebaar neveu avait essayé de protester.

— *Haajt â bakes!* J'ai aussi eu des oncles avant de devenir vieux, bête et laid : je sais à quoi m'en tenir.

Et il l'avait congédié.

François s'était installé dans une dépendance du rez-de-chaussée ; son appartement comprenait : chambre à coucher, cabinet de toilette, salle de bain, un petit salon, avec gaz, électricité et vue sur son oncle quand celui-ci se promenait dans le jardin.

Nottebaar s'était demandé ce qu'il allait faire pour passer son temps et, comme il ne se sentait aucune vocation impérieuse, il ne s'était pas répondu. Il ne faisait donc rien.

C'était un bon jeune homme, un peu rosse, craignant les femmes à cause de l'héritage, dépensant ses petites rentes et réalisant même des économies. Il était devenu un parfait *Brusseleer* ; il aimait tout ce qu'on aime dans le bas de la ville : la *zwanze*, d'abord, puis les kermesses aux bouidins, les fêtes populaires, le théâtre, le billard à neuf boules, les boissons « saines », les combattants de 1830, M. Lepage, le *kouyon*, la musique, les chiens, les banquets, les séances de *chochetés*, la *ryspap*, la foire du Midi, les *ketjes*, les crevettes, les quilles et les pompiers.

De son oncle, il ne tenait qu'une chose, mais professionnée et mise *up to date* pour le plus grand esbaudissement de la galerie : l'habitude de citer la Bible comme un vieux *rebbe*. Bien entendu, l'authenticité des citations qu'il faisait à propos de bottes et à seule fin « d'enrager » les gens n'était pas garantie.

Joseph Pussenbrood et Prosper Sosson étaient ses intimes : ils se retrouvaient chaque soir au *Lambic de Matadi*.

Assez fréquemment, le *piquet à trois* les attardait au delà de l'heure de la soupe. Alors, Sosson faisait *prévenir* sa femme, Lina, qu'il ne rentrerait pas pour dîner et Nottebaar offrait un « morceau » Chez *Juchtime* ou au *Sabot*. Souvent, Lina venait les y rejoindre, vers 10 heures, souriante et minaudant : attitude aimable qui ne donnait pas le change à Sosson, car il savait qu'une fois au logis, seul à seule, Lina aurait moins de sourires... Mais, devant les amis, Lina, à cause de son besoin de grâce toujours en éveil, savait se tenir avec élégance, s'efforcer de plaire et placer des mots aimables, peu familiers aux échos du *Lambic*.

Une chevelure aux reflets d'ailes d'hirondelles et de houille, mais la peau sans grain et le teint

sans fraîcheur; de grands yeux noirs de juive orientale, bien qu'elle fût de souche bruxelloise et même vieux-bruxelloise; de la poudre de riz toujours, même pour dormir; la bouche grande et les lèvres rouges; des dents blanches, petites et bien rangées; un nez trop long et trop mince, sans galbe; une aménité *gnangnan*; un bon cœur, mais des nerfs, beaucoup de nerfs; des foulards de couleur voyante, toujours chiffonnés autour du cou; la taille longue, flexible et souple; des jambes un peu courtes; une recherche constante des belles manières et du beau langage, recherche agaçante et un peu ridicule, telle était Lina, épouse Sosson.

Sosson l'avait élue pour ses beaux yeux, pour son buste en liane et pour son maquillage autant que pour sa dot, d'ailleurs gentilette. Ils faisaient d'ordinaire bon ménage : ils ne se querellaient que trois ou quatre fois par semaine, plutôt par plaisir et sans jamais se garder la plus légère rancune.

Le soir de sa très mémorable entrevue avec son ami l'échevin, Sosson s'attarda au *Lambic*, où la nouvelle de sa nomination au grade de conservateur de la Tour Noire avait causé une grosse émotion et soulevait toute espèce de commentaires.

L'impayable Nottebaar en avait été tellement

saisi qu'il en avait oublié d'attester le Seigneur; quant à Pussenbrood, dont l'âme était puissamment hiérarchique, il n'appelait plus Sosson que « Monsieur le Conservateur ». Les félicitations s'accompagnaient de « tournées » et Pussenbrood sentait que, ce soir-là, le Démon de l'Intempérance n'aurait pas des peines énormes à l'amener à merci.

Quand Lina vint rejoindre le trio, les « proficiat » reprirent de plus belle : on fit venir du champagne et chacun se sentit bientôt en état de béatitude. On invita Van Gotsenbuyck, dit Godske, un ami, directeur du *Concert Anspach*, avec qui nous aurons l'accasion de faire plus ample connaissance au cours de cette histoire.

On s'occupa peu de la Tour Noire, pour la bonne raison qu'on était fort embarrassé d'en dire quelque chose : on savait bien où c'était, la Tour Noire, mais on était si habitué à passer devant elle sans jamais regarder!.....

Alors Lina « parla servantes » : c'était inéluctable. Chaque fois que l'indigence d'une conversation lui conférait le crachoir, Lina « parlait servantes ».

Elle dit ses misères domestiques : son avant-dernière *fill* surprise à « toucher du piano »; sa dernière lui brisant une potiche laborieusement

gagnée avec des « bons de chicorée » et, pour se « venger », crachant dans le fricot avant de le déposer sur la table.

— Ah! Monsieur! le jour d'aujourd'hui, quand on est maîtresse de maison, on est la servante de sa servante!

Aussi, ce qu'elle les faisait « marcher » à la baguette, maintenant! Plus de compassion, fini d'être « trop bonne » : à la cravache!

— Mauvais système, répondit Nottebaar, le système « par la douceur » vaut mieux. Je ne puis que m'en rapporter à ce qui est écrit dans le *Lévitique* : « N'opprimez pas par votre puissance vos serviteurs et vos servantes : ce sont vos frères et vos sœurs d'Israël. Si vous les opprimez, vos serviteurs convoiteront votre champ et votre vigne et vos servantes se laveront les pieds dans vos soupières. Et il vous arrivera des maux grands et de durée. »

— *En pakt hem vast en spelt er mee*, échota gravement Sosson qu'emplissait de joie la fureur de Lina, contenue sous des sourires.....

Ils se séparèrent avant minuit, Sosson ayant déclaré qu'il voulait se lever de bonne heure, afin de se livrer à un premier examen, « un inventaire sommaire » de la Tour Noire.

CHAPITRE IV

La Tour Noire.

La Tour Noire occupe incontestablement l'une des premières places dans la classification des monuments bruxellois.

Les ruines de la Tour Noire furent construites vers 1888. Elles constituent un des plus remarquables spécimens de l'architecture médiévale de la seconde moitié du XIX^e siècle.

On les appelle « le Moutardier ». Cela suffirait déjà à les consacrer pour le Baedeker de Belgique ; mais ce qui leur donne une valeur de tout premier ordre, c'est le cadre dans lequel elles s'érigent : une enclave rectangulaire prise dans un immeuble à destination de « maison d'habillements ».

L'immeuble est dix fois aussi considérable que la Tour. Dégagée sur le devant, celle-ci est bordée et entourée, pour le reste, à la façon dont un vase fragile est logé entre les trois feuilles, l'une à l'autre perpendiculaires, d'un paravent de salon. Seule-

ment, les feuilles sont ici des murs peints à l'huile, aux larges verrières modernes à travers lesquelles apparaissent des rayons de magasin de confecti-
ons, de larges tables de chêne avec glissières et armatures de cuivre, des tables cirées et miroi-
tantes, pour le dépliage des « cheviote » et des « grains de poudre ».

Ce contraste constitue à lui seul une trou-
vaille de génie : celui qui a imaginé de confronter ainsi, par le plus saisissant et le plus suggestif des contrastes, le style architectural des maisons de confecti-
ons d'aujourd'hui avec celui des cita-
delles de nos pères, d'opposer le commerce con-
temporain des jaquettes et des pantalons à la vie militaire du XII^e siècle n'avait certes pas la trouille, comme on dit à Paris : c'était un *jan*, comme on dit à Bruxelles !

Longtemps le Bruxelles des temps modernes ignora la Tour Noire ; c'est en démolissant les vieilles maisons du quartier de la Vierge-Noire, sur l'emplacement des remparts de la deuxième enceinte, que l'on mit à jour quelques pierres, vénérables et sombres, qui, si nous osons ainsi nous exprimer, furent un coup de lumière pour l'archéologie.

A cette époque (la Belgique était heureuse et

Onze Karel régnait sur Bruxelles) le besoin d'une ruine se fit tout à coup vivement sentir dans le bas de la ville. Les quelques débris de murs retrouvés dans les démolitions furent utilisés comme adjuvants — et l'on se mit à l'œuvre dans une fièvre d'enthousiasme.

Il fallut des centaines d'années pour bâtir les Pyramides ; il ne fallut que huit mois pour bâtir la Tour Noire, la salir, la vieillir, indiquer un fossé de défense, planter du lierre tout autour et un marronnier à droite — et l'entourer d'un magasin de confectons.

On peut le dire, on doit le dire : c'est « de la belle ouvrage ! »

A se trouver devant ces murs, qui furent les muets témoins de tant d'héroïsmes ignorés, de tant de souffrances anonymes, on éprouve d'abord un léger frisson. Mais l'impression est autrement vive quand, poussant une petite porte à barreaux de fer, on pénètre dans l'intérieur de la Tour : à mesure que l'on regarde mieux et que l'on ne voit rien, le vide et le néant créent, autour de vous, une atmosphère d'inquiétude, une indéfinissable sensation de malaise, une sorte de peur irraisonnée.

— Au bout d'une heure d'immobilité au pied

de l'escalier, racontait Sosson, le soir de sa première visite à la Tour, à force de constater l'absence de tout ce qui pourrait constituer de l'intérêt, on se sent un poids sur l'estomac, comme si on avait mangé du pain de munition!

Pas de ces vestiges tangibles, mais suspects, pas de ces reliques mal conservées, pas de ces souvenirs d'une douteuse authenticité qui dévoient l'imagination, surprennent la religion de l'archéologue, faussent la reconstitution du passé et corrompent la vérité des documents!

Non : à l'intérieur de la Tour Noire, il n'y a rien.

C'est terrible.

CHAPITRE V

**Les deux Sosson. — Le « substratum »
et les étonnements de Godske.**

Prosper Sosson avait eu, dans sa petite enfance — ô combien petite! — une aventure si extraordinaire qu'elle lui faisait une place à part dans le troupeau des humains : Prosper Sosson était un faux Prosper Sosson!

Etant encore à la mamelle, il fut, assurait-il, troqué en pleine maison paternelle, à Molenbeek, contre son frère de lait, par le père et la mère de sa nourrice. Ceux-ci, briquetiers à Boom, étaient passés un beau matin par Molenbeek avec leur nourrisson petit-fils, pour faire visite à leur fille, en se rendant à la kermesse de Dieghem. Ils en profitèrent pour opérer la substitution, sans éveiller sur l'heure les soupçons de personne.

— En sorte, expliquait Sosson, que le fils des briquetiers, Luppe Lamijn, devenu plus tard vicaire de la basilique de Tongres, n'est autre que moi, Sosson; tandis que moi, je suis vicaire à Tongres.

Disons-le : cette théorie peu banale du « moi » était très profitable à Sosson : il déclinait, quand il en était besoin, sa propre responsabilité, en affirmant que c'était encore « un coup du vicaire » ; d'ailleurs, il ne connaissait pas cet ecclésiastique et il désirait ne pas le connaître : il lui était ainsi loisible de lui imputer ses propres travers et défauts, suivant les circonstances et les nécessités du moment.

— Ce sacré Lamijn, disait-il quand il s'était gavé de nourriture jusqu'à l'indigestion, quel *sloekker!* Il faut vraiment être le fils de briquetiers qui ont passé la moitié de leur vie à crever de faim pour s'empiffrer d'une façon aussi dégoûtante!

Quand il lui arrivait de pincer la taille à la servante Pélagie et que sa femme Lina, le surprenant occupé à cet exercice, le somrait de s'expliquer sur l'heure :

— Conçu dans la promiscuité de ces cabanes de briquetiers où plusieurs familles grouillent ensemble sur la même paillasse... commençait-il.

Ça coupait court à l'explication. Furieusement, Lina levait les épaules et s'en allait, renonçant à discuter, sachant qu'avec une obstination douce et forte, Sosson lui opposerait, sans jamais se

troubler, cet argument qu'elle appelait imbécile et que Nottebaar déclarait souverainement ingénieux.

C'est surtout avec Godske, le directeur du *Concert Anspach*, que Sosson s'étendait sur la singularité de son cas :

— C'est embêtant, lui expliquait-il, d'avoir deux hommes en soi et de ne pas savoir au juste lequel on est. Car, au fond, c'est comme ça : je ne sais pas lequel je suis ; quand, dans une discussion, j'invoque brutalement le nom de Dieu pour ponctuer ma manière de voir, le vicaire qui est dans mon inconscient et dans mon subconscient me pousse à faire des signes de la croix, pour m'excuser... Ça se passe dans mon sous-sol cérébral ; ça travaille en silence et, tout d'un coup, ça fait explosion !

— J'ai ça quelquefois aussi, des idées qui me reviennent pendant la nuit, je ne sais pas d'où, répondait Godske, un instant préoccupé de percer ce mystère. Par exemple, quand j'ai mangé le soir quelque chose de lourd, comme de la choucroute des *Trois-Suisses*.

— Vous n'y êtes pas, ce n'est pas ça du tout, disait Sosson, désolé de se voir aussi mal compris...

Non, non : moi, ça ne me vient pas de l'estomac, ça me vient de mon *substratum*.

Alors, l'esprit de Godske, cabré devant l'impénétrable, refusait de suivre davantage Sosson.

— Ça ne peut toujours pas être mauvais de voir un médecin, disait-il. Vous devriez une fois faire examiner votre *substratum* par le D^r Louis Delattre; on ne sait jamais tout ce qu'on n'a pas!

CHAPITRE VI.

Devant la Tour. — Au rapport. — L'étranger.

Jamais plus, Sosson ne mettait les pieds dans l'intérieur de la Tour. Il se rappelait trop l'impression de peur irraisonnée, après une heure d'immobilité au bas de l'escalier... le pain de munition sur l'estomac... Ah! *janvermille*, oui, malin serait celui qui l'y reprendrait encore!

Mais il aimait contempler la Tour, en compagnie de Pussenbrood et de Nottebaar, de la terrasse de la *Porte-Rouge*, le vieux cabaret célèbre qui lui fait face. Il se bornait à regarder avec intérêt la grille isolant le monument de la place adjacente, cette grille portée par la contrescarpe d'un fossé sec remplaçant l'ancien fossé plein d'eau, cette grille dont il avait même égaré la clef; cette grille à laquelle on n'accédait qu'après avoir franchi l'un des deux ponts jetés juxta la courtine, au-dessus du fossé! Ces ponts, toujours par un ingénieux contraste, n'ont rien de médiéval : le plancher en est formé par des

billes de chemin de fer hors d'usage; c'est un compromis commandé à la fois par le modernisme, le respect du monument primitif, le niveau de la Place de la Grue et les nécessités de la circulation le long de la Tour.

Le jour où Sosson s'était installé dans ses nouvelles fonctions, il avait convoqué le personnel commis par l'administration à la surveillance et à l'entretien de la Tour, c'est-à-dire le gardien principal et le gardien auxiliaire.

Le premier, un gros, était né de père montois et de mère marollienne, concierge à l'école n° 23; le deuxième, un maigre, était un ancien ouvrier de la ferme des boues, devenu manchot à la suite d'un accident de tombereau et préposé, pour ce, à un poste exempt de fatigues et de dangers.

Le conservateur leur déclara qu'il avait désormais « la haute main » sur eux, ce qui parut les mettre de fort méchante humeur : ils reçurent fort mal cet intrus. Le lambic que Sosson leur offrit à la *Porte-Rouge* ne diminua pas leur méfiance : ils demeurèrent hermétiques et supérieurs. Quand Sosson leur demanda si la Tour recevait beaucoup de visiteurs, ils prirent l'air de deux magistrats qui se retranchent derrière le secret professionnel; le gros consentit cependant à dire

qu'à partir du mois de juin, le travail devenait « dur », vu que les élèves des écoles de la ville venaient souvent réclamer l'entrée (vous savez bien : ces enfants désireux de s'initier, sous la conduite de leurs instituteurs et de leurs institutrices, à la fortification et à la poliorcétique, pendant la première moitié du XII^e siècle...) Le maigre ajouta qu'il n'avait plus eu d'augmentation depuis quatre ans et que Monsieur le Conservateur serait bien aimable d'en toucher un mot à Monsieur l'Echevin.

Un mois après, Sosson les convoqua de nouveau « au rapport », mais ils ne vinrent plus.

Désireux de vivre en bonne intelligence avec tout le monde, le Conservateur n'insista pas.

Sosson s'était mis à aimer la Tour Noire. Une déférente reconnaissance était née et avait grandi pour elle dans son cœur, sans qu'il se fût aperçu qu'elle y naissait et qu'elle y grandissait ; Sosson s'était attaché à cet amas de pierres inutiles, dont il vivait et dont, en somme, il ne vivait pas mal, vu qu'à la fin de chaque journée que Dieu donne, il avait son « contingent » de rire, de boire et de manger.

Il commençait à trouver que la ville avait fort bien placé son argent en consacrant 200,000

francs à l'érection de ce monument, puisque cette somme lui rapportait, à lui, Sosson, du beau petit 3 p. c. : manière de calculer qui n'eût peut-être pas obtenu la pleine approbation d'un éplucheur de budget communal, voire d'un simple mathématicien, mais dont l'ingéniosité plaisait à l'âme souriante du Conservateur.

Il y avait même des jours où, à force de se suggestionner, il trouvait la Tour élégante et jolie. Le lierre commençait à festonner de guipures seyantes la tristesse noire des pierres; l'arbre qui poussait dans l'angle de la cour du magasin porta, en juin de cette année-là, jusque soixante et quatorze feuilles, et Sosson s'était senti une fierté en les comptant, comme si c'eût été lui qui les avait faites.

De temps en temps, au crépuscule, il descendait quelques tuiles avec sa carabine Flobert, afin d'entretenir et de conserver le cachet de vétusté.

Un matin — un mémorable matin — Sosson reçut à domicile la visite d'un monsieur qui désirait visiter la Tour. C'était le président de la *Royal Academy*, de Dornoch, ville du fin fond de l'Écosse; délégué par ses collègues, grave, correct et flegmatique, il exposa qu'arrivé à Bruxelles depuis l'avant-veille, il avait vainement

essayé de mettre la main sur les gardiens du monument; il avait fait des démarches à l'hôtel de ville, il était parvenu, non sans peine, à découvrir l'adresse du Conservateur; il venait donc le prier de lui faire l'honneur de le guider en personne dans sa visite à la Tour.

La surprise avait d'abord immobilisé Sosson; pour le tirer de cette stupeur, il fallut que l'aspirant-visiteur montrât au conservateur un extrait du *Guide-Notice des curiosités de Bruxelles*, extrait textuellement recueilli sur la « plaque » que chacun de nous peut découvrir, clouée au mur de la Tour, extrait bilingue que nous reproduisons en français seulement, avec la scrupuleuse exactitude d'un copiste assermenté :

L'ACCÈS DE LA TOUR NOIRE EST PERMIS DE 10 HEURES DU MATIN A 4 HEURES DE RELEVÉE. IL EST DÉFENDU DE COMMETTRE DES DÉGRADATIONS A L'ÉDIFICE ET D'APPOSER DES INSCRIPTIONS SUR LES MURAILLES. LE GARDIEN EST AUTORISÉ A PERCEVOIR UNE RÉTRIBUTION DE 25 CENTIMES PAR PERSONNE, SANS QUE CELLE-CI (*sic*) PUISSE DÉPASSER UN FRANC, SI LA SOCIÉTÉ OU LE GROUPE QUI VISITE LA TOUR S'ÉLÈVE A PLUS DE QUATRE PERSONNES.

Sosson se souvint, acquiesça, eut toutes les peines du monde à retrouver la clef que Lina dénicha enfin dans la boîte à clous, et guida l'étranger par le quartier des bassins; il se sentait tout à coup pénétré de la gravité qui sied à un homme qui exerce une fonction publique — une fonction à laquelle l'art, toujours ennoblissant, n'est pas étranger.

Au moment où Sosson allait ouvrir la grille moderne portée par la contrescarpe du fossé sec, l'étranger, avec la plus parfaite politesse, lui mit vingt-cinq centimes dans la main. Le conservateur, étonné, tourna l'argent entre ses doigts; puis, craignant de désobliger cet archéologue si correct, si digne et si froid, se rappelant au surplus que c'était pour le budget communal, il glissa les « vingt-cinq » dans son gousset. Passant alors devant l'étranger, il le conduisit au bas de l'escalier intérieur de la Tour et lui fit gravir deux marches.

— Voici l'escalier, dit Sosson.

— Oui, fit l'étranger.

— Tout en haut, ces gîtages que vous voyez, c'est le toit. Au dessus du toit, il y a une chose en fer : c'est une girouette; mais, d'ici, on ne la voit pas; il faut être sur la place.

— Oui, fit l'étranger.

— Ceci, dit Sosson, en montrant l'arbre aux 74 feuilles, c'est un marronnier.

— Oui, fit l'étranger. Et puis ?

Sosson le regarda avec surprise et répéta machinalement :

— Et puis ?

— Oui : et puis ?

— Et puis c'est tout, dit Sosson.

Les yeux de l'étranger flamboyèrent ; mais cet homme devait avoir sur ses passions un étonnant empire, car, instantanément son regard redevint calme. D'une voix posée, il dit à Sosson, avec le geste d'un voyageur qui écarte une broussaille de sa route :

— D'abord, vous pouvez garder les vingt-cinq centimes. Ensuite...

Ensuite, mes enfants, ensuite, ses yeux re-flamboyèrent et Sosson se sentit tout à fait mal à l'aise.

— Voulez-vous venir prendre un verre ? *brou-bela-t-il ?*

— Non, dit l'étranger. Je suis arrivé de Dornoch, le fin fond de l'Ecosse, délégué par la *Royal Academy* de cette ville. J'ai mis deux jours à faire le voyage et trois jours à vous découvrir, vous ou

vos gardiens. Maintenant, j'ai vu votre Tour. Je ne veux pas prendre un verre. Je veux boxer avec vous.

L'étranger laissa au Conservateur, interdit, le temps de tomber en garde; puis, comme Sosson n'en faisait rien, il lui abîma la figure de deux coups de poing : il mit le premier sur l'aile droite du nasal, le second sur la face gauche du maxillaire inférieur. Après quoi, il descendit gravement les deux marches, poussa la grille et sortit sans se presser.

— Sacrebleu, se dit Sosson, demeuré interdit dans sa tour, et tâtant son *facies* pour savoir ce que l'étranger y avait laissé d'intact, sacrebleu, si cette histoire se sait, l'administration, se trouvant ridicule, se verra dans l'obligation de me supprimer ma place.....

Et, se consolant à la pensée qu'il souffrait pour l'art, pour l'archéologie et pour l'administration communale, il se jura de ne jamais raconter l'histoire.

CHAPITRE VII.

Tout ce qu'on peut faire pour être décoré.

L'échevin est de mauvaise humeur.

Sosson n'était pas décoré. Rien de rien. Il résolut de l'être : la Tour qui, déjà, lui fournissait sa matérielle, lui faciliterait bien aussi, sans doute, l'accession aux honneurs.

Certes, il ne demandait pas qu'on lui décorât, *ex abrupto*, l'ordre de Léopold : il n'avait pas, administrativement parlant, assez d'états de service. Mais ne pouvait-il pas convoiter, en récompense d'une étude dédiée à l'Académie d'archéologie de Rome, le ruban rouge et blanc de la Couronne ou le ruban vert de Saint-Maurice ? Est-ce qu'à raison de la contribution qu'apporterait à la poliorcétique un rapport adressé à la commission du Musée d'armes de Madrid, par exemple, il n'était pas en droit d'espérer le joli ruban, tout blanc, avec un léger filet rouge, de la croix du Mérite Militaire Espagnol ?

Cela suffirait déjà largement à « faire enrager » Pussenbrood et Nottebaar.....

Chaque nuit, ses rêves se pavosaient de décorations multicolores; des fois, il se voyait devant son armoire à glace, nouant avec une savante négligence, à la boutonnière de son habit noir, le presque imperceptible cordon violet des palmes académiques (ce qui est le dernier cri); d'autres fois, il étalait, au revers d'un clair costume d'été, le large ruban tout noir, le ruban pour myopes, de l'Épée de Suède. Ou bien encore, ses songes lui montraient, sous un ciel constellé de petites croix en brillants et en diamants, de fantastiques défilés ou combats d'animaux-bijoux, en or et en pierreries : aigles rouges, éléphants blancs, moutons d'or, doubles dragons, faucons verts.....

Pendant quinze jours, de 4 à 6, il alla s'attabler à la terrasse de la *Porte-Rouge*, épluchant des crevettes et dégustant du lambic parmi les boutiquiers qui fument leur pipe en récapitulant le trafic de la journée et les bonnes femmes du marché qui font sauter leurs enfants à la corde. De là, il contemplait longuement la Tour, sa tour, cherchant une inspiration.

Rien ne venait.

Il résolut de se documenter : il se mit à lire des livres à la Bibliothèque royale, des livres rares, sur les fortifications du moyen âge, des

livres dont le texte se flanquait — tel un fort se flanke de créneaux, de bastions et de poternes — de termes techniques hirsutes, redoutables et menaçants.

Après avoir beaucoup compilé, Sosson se décida pour un travail « sur le cordon de pierre saillant au parement extérieur de la Tour Noire, du côté de la campagne et qui va mourir, de part et d'autre, à l'aplomb du parapet des courtines adjacentes ».

Grâce à l'étude publiée par M. Paul Combaz, rien ne fut plus facile pour Sosson que d'écrire vingt pages aux fins d'établir que, suivant l'axe de la Tour et jusqu'aux deux archères latérales, ce cordon est double et formé de deux quarts de ronds superposés. Sosson démontra ensuite l'utilité de la saillie légère obtenue par ce cordon : quand un projectile tombait de l'une des archères, suivant la verticale pour atteindre l'ennemi parvenu au pied du mur, il fallait éviter que ce projectile touchât le parement de la Tour, obtenir qu'il poursuivît librement sa chute pour produire tout son effet.

La « proposition » du mémoire de Sosson se formulait ainsi : « *Il est tout naturel, du moment où l'on admet que le dispositif n'avait de raison*

d'être que pour les parties vulnérables, que l'on soit conduit à ne pas s'étonner de voir la saillie s'arrêter à l'aplomb des courtines.»

Sosson eut l'envie de compléter ces déductions théoriques par quelques considérations sur le « fruit » qui donne un surcroît d'épaisseur au pied de la Tour; mais, comme, le jour où il entreprit l'étude du « fruit », il souffrait d'une violente *geniévralgie*, contractée à la suite d'imprudences de la veille, au *Lambic de Matadi*, il ajourna cette étude et ne la reprit plus; d'ailleurs, il estima sagement que les révélations sur le cordon de pierre saillant étaient plus que suffisantes pour un début; si les académies étrangères en revoulaient, elles n'avaient qu'à en redemander; il ne faut pas non plus gâter les gens en leur donnant tout de suite tout ce qu'on a de meilleur dans son sac.

Il signa son travail : « Prosper Sosson, conservateur à titre personnel de la Tour Noire de Bal-dérie », l'envoya à Madrid et à Rome et attendit les événements.

Il les attendit assez longtemps : environ six mois après l'envoi, il reçut de Rome un accusé de la réception de son mémoire; dans une lettre jointe, on lui promettait de soumettre « cette

remarquable étude » à la section militaire médiévale de l'Académie, qui l'examinerait avec tout l'intérêt commandé par l'estime en laquelle le monde savant d'Italie tenait « l'excellent archéologue, déjà connu par tant de contributions savantes à la science de l'architecture militaire ».

Ce dernier membre de phrase ne manqua pas d'étonner quelque peu Sosson, mais il fut flatté; il colporta sa lettre dans différentes assemblées, moins illustres que l'Académie romaine, entr'autres le *Lambic de Matadi* et l'*Ile des Mouches*; « justement, par hasard » il avait toujours ce document sur lui lorsqu'il invitait un ami à prendre un verre. Nottebaar et Pussenbrood en entendirent la lecture plus de vingt fois en trois mois.

Quant à l'Académie de Madrid, elle ne remua pas plus qu'un caillou dans le lit desséché du Mançanarez.

Lina s'informait de temps en temps, avec quelque malice, auprès du conservateur, du sort de ses mémoires.

— Tu piétines sur place, lui reprochait-elle en un langage exempt de charité; tu n'es jamais plus avancé un jour que l'autre. Zénobe Dachy, ton ancien collègue, vient d'être nommé chef de

division; Pie Van Snerke a été couronné par la section des lettres de l'Académie de Belgique, pour un travail sur le bec Auer appliqué à la rue, et le journal annonçait hier que cet intrigant de Barthélemy Kobesmoelen vient d'être délégué par la ville au Congrès des actuaires d'Insruck. Pendant ce temps-là, toi, tu restes *flaw*, tu demeures assis sur ton derrière.

— Il y en a beaucoup qui, pour 6,000 balles par an, seraient contents de faire comme moi, répondait le sage Sosson.

— Mais, *janvermille!* s'exclamait Lina, qui retournait directement au parler ancestral dès qu'elle se passionnait, — mais, *janvermille*, tu as donc un amour-propre en pâte de *speculoos!* Tu ne vois donc pas que chaque fois que les autres ont une promotion, ils *tiennent le fou avec toi* quand tu les félicites? Non, tiens, laisse-moi tranquille : celui qui dirait que tu as du lait battu dans les veines dirait la vérité.

— Ce n'est pas du lait battu, disait alors gravement Sosson, il y a des raisons d'atavisme : c'est le sang lourd des briquetiers de Boom.

Du coup, la conversation était terminée; Lina, hors d'elle-même, s'en allait en « clachant » la porte, sachant qu'une fois sur ce terrain, son mari

« ferait la bête » avec sérénité, lui parlerait pendant des heures, si c'était nécessaire, de la kermesse de Dieghem, du vicaire de Tongres et du *substratum*, avec une obstination douce et polie.

Mais, pour s'être libéré par son truc habituel des reproches de son épouse, Sosson n'en sentait pas moins que ces reproches étaient légitimes.

C'est vrai qu'il moisissait dans ses fonctions; elle avait raison, Lina!

Un matin, tandis qu'il s'habillait, songeur, une idée lui jaillit, lumineuse! Comment n'avait-il pas songé à cela plus tôt?

Comme c'était simple pourtant : il fallait tout bonnement donner des conférences sous le patronage de la ville, vulgariser la Tour Noire, intéresser à Baldéric des auditoires attentifs, forcer les journaux aux comptes rendus, gagner l'estime des chefs, hâter ainsi la venue non seulement des rubans étrangers et même de la Croix de Léopold, mais encore de la toujours bénie augmentation de traitement!

— Et si tu n'avais pas l'étoffe d'un conférencier? soufflait timidement le Sosson de Boom; si tu allais te fourrer dans le *shnott* anglais?

— Allons! allons! répondait avec assurance le Sosson de Bruxelles, tu finirais par me faire croire

que je suis plus bête qu'un autre... Et puis d'ailleurs, avec des projections lumineuses, avec beaucoup de projections lumineuses, on s'en tire toujours!

Pendant trois semaines donc, Sosson refeuilleta de gros livres et prit des photographies de la Tour. Quand il se crut bien équipé, il alla trouver son ami l'échevin, pour s'assurer le patronage de la ville.

Il commença en clignant de l'œil, de l'air dégagé d'un homme content de lui, d'un homme porteur d'une bonne nouvelle, sûr de son effet, et qui, déjà, s'apprête à recevoir les félicitations :

— Que penseriez-vous, mon cher échevin, d'une conférence sur la Tour Noire, que je donnerais d'abord au personnel enseignant, puis au grand public, sous le patronage de la ville?

L'échevin le regarda avec des yeux ronds.

— Vous êtes donc devenu archéologue, Sosson? dit-il.

Du tac au tac, Sosson, vexé, répondit :

— Votre collègue, M. Brémontier, est bien devenu échevin!

L'échevin, ravi, au fond, de la riposte, sourit malgré lui, dans sa belle barbe ténébreuse.

— Il est même devenu député, ne put-il s'empêcher d'ajouter.

— Oh! député, dit dédaigneusement Sosson, avant le *plural*, c'était quelque chose; mais, depuis le *plural*... Mais ce n'est pas tout cela, continua-t-il. Voici : je voudrais d'abord faire ressortir tout le parti que nos pères, les communi-ers, pouvaient tirer de la Tour au point de vue défensif. Il ne faut pas perdre de vue que la Tour Noire, restaurée, est un des monuments historiques les plus intéressants de Bruxelles. Cela ne se sait pas assez dans le public : en dehors de Carcassonne, il n'est pas possible de trouver nulle part une construction militaire datant de cette époque de transition. Je montrerais, par ma conférence, combien fut ingénieuse la conservation par nos services techniques, des parties primitives encore existantes, si petites soient-elles; ensuite, j'indiquerais que l'addition d'éléments empruntés à la maçonnerie moderne, greffant sur le vieux bâtiment leurs pierres d'un autre appareil et d'une tonalité différente, forme, pour la masse, une sorte de théorie plastique...

Le mot frappa l'échevin; ses yeux devinrent torves sous le binocle d'or.

— Théorie plastique est trouvé, dit-il, d'une voix sans accent.

Sosson entendit la réflexion et ne vit pas le

regard. Il continua à déballer le meilleur de son érudition.

— Les intelligences purement utilitaires doivent se demander, quand on y pense bien, pourquoi nos aïeux ne se contentaient pas de construire des murs épais, percés de meurtrières, pourquoi ils voulaient de la beauté? Espéraient-ils que l'ennemi allait s'attendrir à la pensée de détruire des citadelles parce que leur aspect relevait de l'art? Non, assurément. Alors? Alors, cette recherche de la forme, cette élégance robuste, cette grâce imposante, que révèle la Tour Noire, prouvent qu'ils avaient des aspirations morales et esthétiques supérieures, — en un mot que l'âme belge, en général et l'âme bruxelloise en particulier peut rivaliser avec l'âme grecque et l'âme romaine...

Brusquement, l'échevin se renversa sur le dossier de son fauteuil.

— Croyez-moi, Sosson, dit-il sans s'expliquer autrement, renoncez à cette idée de conférence. J'ai déjà assez d'embêtements comme ça pour le quart d'heure. Bornez-vous à conserver; pour le surplus, faites comme Rose.....

Et il chantonna :

« Ne parle pas, Sosson, je t'en supplie... »

Sosson essaya de regimber.

— Mais ma conférence est prête!

L'échevin avait le désir de ne pas froisser son ancien ami d'enfance, mais la résistance de Sosson l'inquiéta. Il sentit qu'il fallait de la fermeté.

— Vous la garderez dans vos papiers, votre conférence, trancha-t-il. Ce sera une perte pour l'archéologie, mais ce sera une sécurité pour moi. Contentez-vous de vous promener tout autour de votre tour, si vous ne voulez pas que je vous y fasse enfermer. En conséquence, veuillez bien, Sosson, me fichez la paix et me laisser travailler.

Sosson fut tellement abasourdi qu'il ne se rappela jamais comment il avait pris congé : il ne se ressaisit que dans l'antichambre, quand il remarqua que les huissiers chuchottaient entre eux et souriaient en le regardant.

— Eh bien! mince, alors! se dit-il, en descendant l'escalier d'honneur : pour une fois que je veux travailler! Si jamais, « potferdoume », l'on m'y repince!!.....

DEUXIÈME ÉPISODE

CHAPITRE I

Dans lequel Godske ayant eu une idée de génie et Sosson l'ayant adoptée, tout le monde est content.

L'hiver vint. Les créneaux de la Tour Noire et le marronnier défeuillé s'ourlèrent de neige, tandis que les feuilles, toujours vertes, du lierre, battaient, détrempées, à la brise avec, çà et là, un luisant d'aile d'oiseau réfugié dans un trou de vieux mur.

Et les soirées au *Lambic de Matadi* attardèrent de nouveau Godske, Pussenbrood, Nottebaar et Sosson.

Un jour que Godske était resté en tête à tête avec le conservateur, à l'apéritif, Sosson, dépité, lui raconta sa mésaventure à propos de la conférence. Godske lui dit bonnement, en son fruste langage :

— Ça me paraît une drôle d'idée que vous avez eue là d'aller parler votre échevin avec cette conférence. Vous n'aviez qu'à pas lui demander si vous pouviez de lui.

— J'avais cru que ça lui ferait plaisir, dit Sosson rêveur et regrettant.....

Tout à coup, Godske prononça :

— Si je savais vous être agréable, je ferais mon possible pour ça. Est-ce qu'au lieu de faire une conférence avec la Tour Noire, vous ne sauriez pas faire une pièce?

— Une pièce de quoi?

— Une pièce de théâtre, tiens do!

— Où la faire jouer? objecta Sosson.....

— Chez moi, dit Godske, ça restera dans le quartier.

Sosson retrouva la sensation dite du pain de munition.

— C'est ça qui ne serait pas bête! finit-il par lâcher, tandis que son cerveau, tout à coup visionnaire, se peuplait de seigneurs, de gens du peuple, d'hommes d'armes, de magistrats, de nobles dames et de bourgeoises — surtout de nobles dames et de bourgeoises.....

— Voyons, continua Godske, enchanté de son idée — il était toujours enchanté quand il avait trouvé quelque chose tout seul — voyons, j'irai avec ma revue jusque vers le 15 janvier; dans tous les cas, je ne puis pas aller au delà du 17.....

— Mais le 18, ce serait la centième, remarqua Sosson, qui avait escompté une petite fête....

— Justement, dit Godske, je devrais offrir un dîner de centième... *Mon œul*, Sosson!... donc, je finis au plus tard le 17, eh bien, si vous m'apportez votre pièce dans huit jours, on peut répéter, faire des décors et les costumes et être prêt à temps.

— Dans huit jours, vous aurez ma pièce, dit Sosson.

— Crachez votre filet.....

Sosson cracha.

— En combien d'actes vous la faut-il, la pièce? demanda-t-il.

Godske réfléchit; puis, prudemment :

— Faites-la toujours en un acte, on verra après.

Le soir même, Sosson s'attabla chez lui devant un large cahier de papier blanc et se prit à assembler ses idées. A la vérité, rien, dans la conférence qu'il avait préparée, ne se prêtait à une adaptation dramatique, mais l'Histoire, inépuisable magasin, n'était-elle pas là pour lui fournir tous les éléments dont il est besoin pour « faire une pièce »? Déjà il cherchait ses personnages d'avant-plan, entrevoyait une structure générale, voyait flotter dans la brume médiévale, imprécises, lé-

gères et floues, encore brouillées, mais déjà saisissables, les « grandes lignes » de l'ouvrage. Et un plan se formait dans sa tête, non pas le plan de sa pièce, vous n'auriez pas voulu que les choses allassent aussi vite, voyons ! — mais le plan du travail qu'il faudrait faire pour arriver au plan de la pièce. D'abord, se documenter : retourner à la Bibliothèque royale, consulter l'archiviste de la ville, dégager un épisode bien clair, bien dramatique et bien gai à la fois, du fatras des chroniques de l'époque. Ceci fait, prendre un congé de cinq ou six jours, s'isoler à la campagne, se coucher de bonne heure, se restreindre sur le lambic et se calmer un peu sur le « petit-n'-amer ».

Il fit part de ses projets à Lina. Elle fut ravie. Elle minauda comme jamais elle n'avait minaudé ; elle l'appela son trésor, son petit Sosson rose, son aimé en sucre, son chien en or ; elle s'oublia, dans sa joie, jusqu'à glisser, parmi ses louanges, des câlineries du terroir, des mots de *krotje*, tels : *mij chikske, mijne lieven bil, mijne schuune smoutebol, mon dix-huit carats.....*

— Ne manque pas de retenir dès demain l'avant-scène pour la première, dit-elle : Godske est capable de ne pas y penser. J'aurai mon cha-

peau réséda, que je n'ai mis qu'une fois, aux noces d'or des Van Poppel.

Ainsi, les tout premiers pas de Sosson dans la carrière dramatique lui firent découvrir des horizons enchantés; souple et tiède dans un peignoir rose, Lina lui reposa la tête sur sa poitrine gonflée d'un désir de caresses, l'enveloppa, telle la muse inspiratrice, du rayonnement de sa féminité glorieuse, si bien que ce soir là, la Tour Noire, décrépite, mais bienveillante comme une aïeule, fut l'occasion et la cause de la parfaite félicité d'un couple bruxellois — ce qui prouve bien que c'est la calomnie que de dire qu'elle n'est bonne à rien.

CHAPITRE II.

Le Concert Anspach.

Oh ! le théâtre cocasse, la joyeuse entreprise de spectacle qu'était à cette époque, sous la direction de M. Gotsenbuyk, dit Godske, le *Concert Anspach* ! Sosson, qui n'avait aucune pratique des choses de théâtre, marcha, de surprises en ahurissements.

C'était autrement vivant que la Tour Noire, le *Concert Anspach* ! La salle, mon Dieu, Sosson la connaissait depuis belle lurette..., mais la scène, mais les coulisses, mais les loges !

Bien que le bon Godske eut déclaré, devant les inquiétudes vivement formulées de M^{me} Sosson, que le seul danger de ses coulisses résidait dans les courants d'air, ce fut le cœur ému que Sosson poussa la porte du couloir qui conduit sur la scène.

Il passa, l'âme agitée et la narine en révolte, devant le réduit sans porte, au fond duquel s'ouvrait un œil sans cils, un énorme œil rond et... chas-

sieux, de cyclope! Ce réduit, à sa gauche, servait d'antichambre aux coulisses. Il s'arrêta, à sa droite, avec le sourire d'un homme qui, déjà, s'habitue, devant le tableau de service affiché au manteau d'Arlequin (le Concert Anspach n'avait pas de foyer). Il put y lire, ce jour-là, à la rubrique « amendes », à côté de l'heure de la répétition commandée pour le lendemain : « *M^{lle} Raclot, petit rôle, pour avoir uriné en scène, au cours d'un accès d'hilarité non indiqué dans la brochure, 5 francs. En cas de récidive, l'amende sera portée au double.* » Suivait une signature entortillée d'un triple panache : « *Pour le régisseur général, au nom de la direction, le régisseur : « BULOT ».*

Ce fut ce Bulot, un Montmartrois, enfant de la balle, phraseur et rusé, cynique et servile, qui guida Sosson dans les coulisses et le présenta aux interprètes en l'appelant « cher maître » ou « notre distingué auteur ». La vérité nous oblige à dire que ces titres ne causèrent aucune sensation parmi le personnel; chacun manifesta à Sosson une totale indifférence.

Au fond de la scène, il y avait une sorte de placard ménagé dans l'épaisseur du mur; Bulot y avait fait poser une planchette sur laquelle, parmi des reliefs de saucisson et des verres pois-

sés, traînaient des brochures, des rôles, un porte-plume et un encrier : c'est ce qu'il appelait « ma régie ».

Quand un artiste lui adressait une réclamation : « Je n'ai pas le temps de vous écouter maintenant, répondait-il avec l'air d'un ambassadeur qui refuse une audience ; venez après le spectacle me trouver dans ma régie. »

Les loges des artistes, — accessoires de toilette et costumes de scène à part, — rappelaient, par leur élégante simplicité, les huttes des Samoyèdes. Une caisse d'emballage formait la table de toilette ; dessus, un récipient de porcelaine contenant de l'eau ; dessous, un autre récipient destiné à en recevoir. C'était tout. S'il plaisait aux artistes d'avoir une glace pour s'y sourire, c'était affaire à eux : le bazar n'était pas loin où l'on trouvait des miroirs à quinze sous et plus.

Une vénérable poussière encrassait somptueusement immeuble et matériel — et l'admiration s'imposait, quand on voyait, de ces déplorables galetas, sortir une radieuse déité de revue, une reine de la Petite-Rampe, couverte de plus de bijoux que d'étoffe, « ourlée » de soies et de brocart, avec des dessous froufrounants de dentelles et une carnation éblouissante, due à la pratique

savante de la « boîte à grime ». Les dames artistes s'habillaient en haut, les messieurs artistes dans les caves, sous la scène. C'était pittoresque, drôle, sale, tumultueux, imprévu, bruyant, navrant et cocasse.

De temps en temps, Godske faisait, en ces lieux, une apparition courte : « Je ne sais pas *comme ils savent là-nedans* », disait-il chaque fois, avec la douce et supérieure philosophie du Maître.

Le fait est que tout le monde *savait*, et que jamais une plainte ne se formula depuis le jour de l'ouverture du *Concert Anspach* jusqu'à sa soirée dernière.

CHAPITRE III.

Le café du théâtre. — La véridique histoire
du casseur d'œufs.

Chaque soir, maintenant, Sosson se rendait, avec Nottebaar et Pussenbrood, au *Concert Anspach*. Dans le café du théâtre, pendant que le spectacle allait son ordinaire train-train, Godske jouait aux cartes avec ses *camaroutjes*, trois commerçants du quartier qui prétendaient chacun avoir de l'influence sur lui et qui, pour éprouver la chose, lui suggéraient des programmes quelquefois saugrenus.

En réalité, Godske n'en faisait qu'à sa tête; il acceptait que ces conseillers éclairés lui donnassent leur avis; il les laissait parler tant qu'ils voulaient; puis, brusquement, il arrêtait son spectacle au petit bonheur, au piquet, sur un sept de trèfle ou une dame de cœur.

— Est-ce qu'on sait jamais savoir, au théâtre, disait-il; c'est l'hasard qui fait tout... Quinte majeure, trois rois, trois dames et le point bon : 26... Chaque fois qu'on m'a donné des tuyaux,

patate! mon programme a volé sur sa caisse... 27, 28, 29, 60, *en dat in â cafei!*... 61, 62... laissez-moi seulement faire... je ne suis pas contraire pour personne... mais je suis assez vieux dans le métier pour m'arranger moi-même... 63, 64... garçon, donnez-moi seulement un demi bien tiré, la mousse au-dessus.

De fait, il avait un bon sens peuple qui lui faisait mettre souvent dans le mille; il savait ce qu'il fallait servir à son public : « Quand moi je rigole à une pièce, le public rigole aussi, ça n'est pas plus difficile que ça! »

Et il administrait ses affaires avec sagesse et prudence.

Ce soir-là, comme Sosson, encadré de ses inséparables, regardait jouer Godske accosté des siens, un gamin d'imprimerie vint présenter à Godske l'épreuve du programme du lendemain.

— C'est bon, dit Godske, mettez ça là et attendez.

Et, comme on attaquait le huitième jeu de la partie, il ne pensa plus au programme. Au bout de quelques minutes, le gamin, pressé d'aller se mettre au lit, hasarda :

— Monsieur le directeur, est-ce que je ne pourrais pas avoir mon épreuve de retour?

— Ah! oui, c'est juste, dit Godske.

Il mit son pince-nez, l'affermit avec précaution et, se renversant sur sa chaise, commença de lire l'épreuve. Mais, tout à coup, il s'exclama, furieux :

— Quel est le malin qui vous a dit de faire ce programme comme ça?

— Mais c'est vous, Monsieur le directeur, répondit le gamin ahuri.

— Alors c'est bon, dit Godske rasséréiné. Allez seulement. Buvez un bock avant... C'est vrai, ajouta-t-il en se tournant vers Sosson, j'avais oublié que je lui avais dit.....

Et la partie allait reprendre, paisible, lorsque, de nouveau, Godske se frappa le front.

— Je n'ai, potverdomme, plus de mémoire! jura-t-il; tenez : ça me revient tout d'un coup que j'ai une « audition » ce soir... Un « numéro » épataant; vous n'avez qu'à rester après le spectacle, vous verrez quelque chose de pas ordinaire.

On le questionna. Il se fit prier. Enfin :

— N'en parlez à personne, dit-il, c'est un qui casse des œufs.

Tous le regardaient, les yeux ronds.

— Oui, un artiste qui veut débiter chez moi. Vous avez vu ici celui-là qui laisse tomber des assiettes en voulant les rattraper : un des plus

chics numéros qu'il y a eu au café-concert; il gagne maintenant 350 francs par jour chez Walenda. Eh bien, ça n'est rien à côté de celui que vous aurez ce soir : vous pensez que laisser tomber des œufs, ça est un peu plus drôle que des assiettes!

Ils approuvèrent : évidemment, ça devait être un peu plus drôle!

— C'est moi qui vais le lancer : il passe audition aujourd'hui et, demain soir, il débute; avec ça je fais quinze jours salle comble pour les dernières de la revue et, après, la pièce de Sosson!... A vous de donner les cartes, Chârel; tâchez que j'en aie des bons!

— Combien en casse-t-il, d'œufs? demanda Nottebaar.

— Il peut aller jusque cinq cents, d'après ce qu'il m'a dit, et ça ne dure qu'un quart d'heure; mais vous comprenez que, pour l'audition, ce soir, avec moins, c'est assez; j'ai fait acheter deux paniers, chaque de douze douzaines.

— Ah! c'est vous qui devez fournir?

— Pour l'audition, oui; après, plus.

Il se mit à rire :

— Vous comprenez, j'ai dit au régisseur

d'acheter des conservés; c'est inutile de prendre des frais pour une audition.

— *Napoléon!* punctua l'assemblée.

Un peu avant la fin du spectacle, le casseur d'œufs s'amena : un grand garçon de trente ans, très correct d'allures, lunettes d'or, rasé, l'air d'un clergyman, haut comme un tambour-major et parlant avec un fort accent britannique.

Dès que le public se fut écoulé, Godske amena la bande dans la salle; déjà les lampes à arc étaient éteintes; seules, la rampe et une herse éclairaient vivement la scène. Devant le trou du souffleur, les deux grands paniers d'osier, débordant de paille et pleins d'œufs.

Godske se carra dans un fauteuil, au cinquième rang; les amis se placèrent derrière.

— Vous pouvez commencer, on est en place, cria Godske, le nez en l'air, en renversant son chapeau dans sa nuque.

Le régisseur sortit de la coulisse.

— Nous y sommes, Monsieur le directeur.

Et il fit passer l'insulaire entre les deux paniers.

— Est-ce qu'il n'y a pas un peu de musique avec ça? questionna Godske.

— Inutile, répondit laconiquement l'insulaire.

Puis il sourit, salua une foule imaginaire, fit

une grimace de clown et, l'air grave, tout de suite après, retroussa ses manches comme font les prestidigitateurs. Il choisit alors un œuf, longuement, le posa devant son œil pour l'examiner à la lumière, le laissa tomber sur le plancher où l'œuf s'écrasa — et se mit à rire de si bon cœur que la bande s'esclaffa. Un à un, l'insulaire cueillit ainsi une dizaine d'œufs et les fit choir autour de lui. Maintenant, son jeu de physionomie était changé; il feignait d'être désolé et exaspéré de sa maladresse; il fit mine de vouloir se venger sur quelqu'un ou sur quelque chose, ramassa cinq œufs dans sa large paume et les jeta par terre comme on jette un pétard pour le faire éclater. Une jolie omelette se déclara, bientôt renforcée et élargie par l'applatissage d'une entière douzaine.

Godske riait « à ne pas s'en ravoïr », les amis faisaient chorus. Alors, de l'air d'un enfant boudeur qui se repent, l'insulaire exposa, par une pantomime vive et animée, qu'il voulait transporter ses œufs avec prudence dans la coulisse; de la main gauche, il fit une pyramide sur sa main droite appuyée transversalement au creux de l'estomac. Il parvint à étager ainsi deux douzaines et sa figure intelligente et expressive dé-

nota la béatitude. Mais, brusquement, il simula un hoquet : un œuf tomba, puis un autre, puis cinq, puis tous, en cascade, tandis que l'opérateur reculait pour ne pas commettre son pantalon avec les éclaboussures d'or jaune et la flaque plutôt gluante qui commençait à s'épaissir à l'avant-scène.

De nouveau un rire si franc, si communicatif, secoua l'insulaire, que Godske et ses amis n'y purent tenir : ils se roulèrent.

— Je n'ai jamais vu un artiste rire aussi naturellement sur la scène ! dit Godske, en connaisseur.

Les verres de son binocle étaient trempés de larmes.

Cependant, l'insulaire, renonçant à toute mise en scène, se contentait de fouiller dans la paille, d'y prendre des œufs et de les jeter. Il y en avait à qui il faisait décrire une savante parabole, d'autres qu'il lançait vers les frises, d'autres qu'il faisait passer par dessous sa jambe, d'autres qu'il tapait « à l'escoudée ». Le plancher de la scène se diaprait d'or et de laqué blanc, tel un pré s'étoile de marguerites et de « fleurs de beurre ». En même temps, une puanteur intolérable se répandait jusqu'au fauteuil où Godske, maintenant, s'agitait, comme pris d'inquiétude.

En peloton derrière le fauteuil du directeur, les camaroutjes commençaient à donner des signes de malaise.

Pussenbrood formula un sentiment qui se faisait jour.

— Est-ce que ça va encore durer longtemps?

Godske entendit. Il se retourna, heureux de saisir une parole qui, délibérément, traduisait sa pensée.

— C'est ce que je commence, godferdecke, aussi à me demander, répondit-il.

Une minute encore, cependant, il continua à regarder l'insulaire compléter l'omelette, puis, l'interpellant :

— Écoutez une fois, mon garçon, est-ce que vous ne faites rien d'autre jusqu'à la fin du numéro?

L'insulaire ne répondit pas, tout à son affaire, absorbé dans sa besogne.....

Godske eut brusquement l'idée très nette que le numéro était moins drôle qu'il l'avait cru.

— Je sais à quoi m'en tenir, mon garçon, dit-il; c'est bien; ne continuez pas,... vous viendrez me parler au café.

En ce moment, emporté par la fièvre du massacre, l'insulaire levait très haut l'un des paniers et

le retournait en tapant sur le fond pour faire dégringoler les derniers œufs; on croyait qu'il n'y en avait plus, il en tomba plus de quarante en grappe. La mare se mit à couler parmi les lampes électriques de la rampe.

Alors seulement, Godske fut illuminé.

— Je crois qu'il se f... de nous! dit-il.

Et se dressant, la canne levée : « Assez! c'est assez! » hurla-t-il.

L'insulaire n'écoutait plus; il empoigna l'autre panier.

— Régisseur, arrêtez ce cochon, cria Godske.

Le régisseur poussa au manteau d'Arlequin une tête effarée. Mal lui en prit; à peine était-elle apparue, qu'un œuf, lancé d'une main sûre, venait s'écraser dessus.

— Sortez, sale saligaud, sortez, crapuleux que vous êtes là! vociférait Godske, trépignant de rage.

Il n'eut que le temps de se rasseoir : une seconde plus tard et un nouvel œuf, tout aussi bien lancé que celui qui venait d'atteindre le régisseur, lui aurait crevé sur les dents.

— Cochon! cochon!

Alors, dans un excellent accent français, qui eût cloué de stupéfaction les spectateurs dans

leurs fauteuils, si la crainte des œufs n'eût suffi à les tenir immobiles, l'insulaire, digne, calme, correct, parla :

— Messieurs, dit-il, je vois que mon « numéro » ne plaît pas. Ce sont des choses qui arrivent. Mais ce n'est pas une raison pour insulter un artiste. Laissez-moi sortir. Du reste, le premier qui essaierait de me retenir, je lui mets un œuf.

Il dit, enjamba l'avant-scène et descendit dans la salle, les mains pleines d'œufs menaçants et le geste décidé, mieux armé ainsi que s'il eût tenu dans chaque poing un revolver chargé; il passa devant Godske et ses copains médusés.....

Ils le suivirent à une distance respectueuse dans le couloir qui donne sur la rue et le virent, le trottoir franchi, sauter d'un bond léger dans une coureuse où l'attendait un gentleman; la coureuse détala au galop d'un poney qui filait tel un zèbre.

Plus jamais personne ne revit le casseur d'œufs.

On a fait, depuis, au *Concert Anspach*, bien des suppositions sur cet artiste.

On crut savoir, pas mal de semaines après, qu'on avait eu affaire à un sportsman parisien distingué, qui avait gagné, à cette aventure, un pari de dix mille francs.

Son exploit ne fut pas seul à laisser des traces durables au *Concert Anspach* ; ses œufs en laissèrent aussi ; la glaireuse garbure avait pénétré dans les interstices du plancher de scène ; elles dégagèrent longtemps une horrible infection.

Le souffleur se vomissait tout entier dans son trou et le chef d'orchestre dut abandonner le bâton.

Quinze jours après, les malheureux artistes qui s'habillaient dans les dessous, recevaient encore dans la figure, tandis qu'ils se maquillaient, de longs filaments innommables, qui pendaient incessamment, stalactites empuantis, au plafond de leur loge.

CHAPITRE III.

Godefroid le Courageux, Dagobert de Tancarville, Sosson, Enguerrand de Berthout et Hughes de Mauny. — « C'est ta sœur ! » — Réflexions sur le théâtre belge. — « Pas de quoi payer la pharmaciste. »

Sosson, prenant avec l'histoire certaines particularités — mais, est-ce que Dumas père?..... — imagina un scénario peu banal.

Dédaignant l'époque des guerres de Robert II de Jérusalem contre l'empereur Henri IV, puis de sa veuve Clémence contre Charles de Danemark; écartant aussi les luttes de Guillaume de Normandie contre Thierry d'Alsace et de Godefroid le Barbu contre Waleran de Limbourg et l'évêque de Liège, il s'arrêta aux démêlés de Godefroid III le Courageux avec les Berthout, seigneurs de Grimberghe, depuis longtemps ennemis jurés des comtes de Louvain et de Brabant. Après une accalmie, les hostilités furent reprises, comme vous ne pouvez manquer de le savoir,

lecteur, et les Berthout ne se soumirent qu'en 1159, lors de l'incendie de leur château de Grimberghe.

C'est vers 1156 que Sosson plaça son action. Tâchons de la raconter le plus clairement possible. Enguerrand de Berthout et ses deux fidèles écuyers : Hughes de Mauny et Dagobert de Tancarville, ont décidé de s'introduire dans Bruxelles pour s'emparer de la fille de Godefroid le Courageux, la belle Elswinde, dont Enguerrand est profondément épris. Réunis, par une nuit sombre, sous les remparts que domine la Tour Noire, ils examinent les moyens d'entrer dans la place. Le capitaine des hommes d'armes de la Tour a, lui aussi, une fille, Blanche, sœur de lait d'Elswinde; cette Blanche ressent, pour Dagobert de Tancarville, un amour profond que le perfide écuyer songe à mettre à profit pour pénétrer dans l'enceinte. Cependant que les conjurés discutent, le jour se lève et Blanche pousse les volets à rouleaux de la fenêtre de l'appartement qu'elle occupe dans la Tour; sa jolie tête apparaît dans l'encadrement; elle chante une aubade; Dagobert, habile archer, en profite pour lui faire parvenir, attachée à la tête d'une flèche, une lettre qui la met au courant de ses projets : dans cette lettre,

il la prie, au nom de son amour, de dérober à son père la clef de la Tour et de la jeter sous sa fenêtre, dans le fossé, où lui, Dagobert, l'ira repêcher, quand la nuit reviendra. Après quoi, il s'éloigne rapidement avec ses complices.

La scène, maintenant, est tout à fait éclairée : le pont-levis est abaissé ; vassaux, serfs et soldats, sortant de la tour, se mêlent sur la Place de la Grue, en un joyeux tohu-bohu. Chœur général, interrompu par l'arrivée de Godefroid le Courageux et de sa fille, suivis d'un nombreux cortège de seigneurs et de nobles dames.

Il faut savoir qu'il y a un drame dans la vie de Godefroid : une gitane lui a révélé, il y a vingt ans, que sa fille Elswinde n'est pas sa fille, vu que son épouse, Alix, a commis jadis le péché d'adultère avec un seigneur Florentin, nommé Longue-Épée. Depuis vingt ans, Godefroid, n'osant pas désavouer sa fille par crainte du scandale, se venge en faisant souffrir sa femme. Mais voici que, tandis qu'il s'occupe, sur la Place, à lui faire une nouvelle scène, la même gitane lui apparaît et lui apprend qu'elle a un nouveau secret à lui révéler. C'est ici que la péripétie se noue. Le secret est terrible : le même Florentin Longue-Épée est aussi le père d'Enguerrand de Berthout!

Godefroid est assez ahuri de savoir que son pire ennemi est le demi-frère de l'enfant qui passe pour sa fille à lui; mais, que dire de Blanche qui, ayant tout entendu de ce qu'a révélé la gitane, sait, en plus, ce que Godefroid ne sait pas : c'est-à-dire qu'Enguerrand est amoureux de la belle Elswinde et qu'il a comploté, pour l'enlever, de faire un coup de main sur Bruxelles!

La pauvre Blanche en est comme une tomate; elle hésite sur ce qu'elle va dire et faire, lorsque des guetteurs de la cité, venus de la campagne, se replient vivement sur les remparts et expliquent à Godefroid qu'ils ont vu une troupe nombreuse de gens d'Enguerrand se dirigeant de Grimberghe vers Bruxelles, en se dissimulant le plus possible dans les plis de terrain et les bouquets de bois. Prudemment, Godefroid fait rentrer tout son monde dans l'enceinte et l'on relève le pont-levis, cependant qu'Enguerrand de Berthout, furieux de voir sa ruse découverte, renonce à dissimuler davantage ses projets et vient se livrer sur la scène, devant la Tour, à des imprécations congruantes, auxquelles s'associent, comme bien vous pouvez penser, Hughes de Mauny, Dagobert de Tancarville et tous les guerriers présents. Emporté par la fureur, Enguerrand va jeter sa

troupe sur la Tour Noire et essayer d'enlever d'assaut les courtines... Mais Dabogert de Tancarville le prie de n'en rien faire, avant d'avoir obtenu une réponse à la lettre que la flèche a fait parvenir le matin à Blanche. La fenêtre de Blanche s'ouvre à ce moment et la jeune fille s'écrie, simplement : « Au nom du Dieu puissant, arrêtez, malheureux, renoncez à Elswinde » ! puis, désignant Enguerrand, elle ajoute : « C'est sa sœur ! »

Et le rideau descend sur les guerriers tombés à genoux, tant ils sont pénétrés d'horreur, tandis qu'on entend, derrière le rempart, le cantique d'actions de grâces des sujets de Godefroid.

Évidemment, il n'y avait rien dans ce drame qui pût inquiéter les mânes de Shakspeare, ni même de Bouchardy; rien qui pût encore doter nos provinces de cet art dramatique autonome et original qui est comme le véritable amour, au dire de La Rochefoucauld : c'est-à-dire dont tout le monde parle, mais que personne n'a jamais vu.

On peut même accorder — sans s'exposer pour cela à l'accusation de débiter systématiquement notre théâtre d'auteurs belges — que l'intrigue ne comportait pas de ces situations rares qui font la gloire de la comédie de mœurs et de la comédie

de caractères, de ces situations poignantes qui font jaillir les larmes des dames spectatrices et frémir les messieurs spectateurs, de ces situations ultracomiques qui font se dérater les rates les plus engorgées. Mais il faut bien dire aussi, à la décharge de Sosson, que pour la première fois que le *Concert Anspach* s'offrait un drame national du moyen âge, il n'était pas possible de lui fournir tout de suite *Notre Dame de Paris* ou les *Burgaves*. On peut concéder tout simplement qu'il y avait là une jolie fantaisie.

Comme l'ont fait remarquer beaucoup de bons esprits, et notamment M. Louis Dumont-Wilden, l'art dramatique belge s'est toujours manifesté assez pauvre, au regard de la riche efflorescence que nous avons vu se produire pour d'autres branches de la littérature.

C'est peut-être parce que l'esprit belge n'a pas toujours trouvé, au théâtre, le mode d'expression, la mise en scène et l'interprétation qui lui conviendraient — et la suite de cette histoire véridique est là pour le prouver.

N'empêche que, quand le régisseur général prit connaissance de l'ouvrage pour en distribuer les rôles, il s'exclama à plusieurs reprises : « Quelle drôle de pièce ! » Ce fut la seule appréciation que

Sosson, anxieux, put tirer de lui, bien qu'il le pressât de se prononcer sur les mérites de son drame. Le régisseur consentit cependant à ajouter : « Vous savez, moi je ne suis pas d'ici; il est possible que ça emballe le public de Bruxelles; mais, pour une drôle de pièce, eh bien! n.-de-D..., c'est tout de même une drôle de pièce! »

— Je ferais peut-être bien de la lire au directeur? interrogea Sosson.

— Ce serait la première fois qu'il en lirait une, répondit le régisseur général; non, non, ne perdez pas votre temps : c'est lui qui en a eu l'idée, il n'en démordra pas, même s'il trouvait maintenant que c'est *mouche*; je le connais.

Tout de même, Sosson, inquiet, alla voir Godske.

— Votre régisseur général n'a pas l'air enchanté de ma pièce, commença-t-il loyalement.....

— Ah! il n'est pas content, dit Godske; eh bien! il aura deux peines : d'abord d'être fâché et puis, après, de se défâcher. Ouie, ouie, ouie, si on devait les écouter!... Voyez-vous, Sosson, moi j'ai un pardessus en *caïoutchou* pour les artistes qui ne sont pas contents : ça glisse dessus. Je sais ce que je fais, j'ai confiance en vous parce que vous êtes un employé de la ville. Demain, vous « mettez en

scène», Sosson; dites à Bulot qu'il affiche tout le monde au billet de service, à une heure pour le quart.

— Vous viendrez?

— Je viendrai aux courses de la Petite-Ile, cria Godske, subitement furieux, voilà où je viendrai! Je serais *prop'* si je devais aller m'embêter aux répétitions; d'abord, je me conserve toujours pour la générale; alors, au moins, je vois clair, quand tous les autres sont devenus *zo-ot*.

— Il faut encore que je vous parle du décor, dit Sosson. Je le vois très bien, ce décor; je l'ai bien étudié.

Il déplia son manuscrit et lut, sans voir que Godske fronçait le sourcil.

« Au premier acte, le théâtre représente la courtine de la deuxième enceinte de Bruxelles, avec la Tour Noire (vue du côté de la campagne), percée d'archères, laissant entre elles des merlons avec meurtrières pour le tir à couvert. La plateforme dominant le fossé du rempart est bordée d'un mur de parapet.»

Godske l'arrêta :

— Est-ce que vous croyez, s'écria-t-il, que je reçois une subvention comme la Monnaie? Vous

êtes bon avec vos vachères et vos merlans! Du reste, allez seulement trouver Rubertini, mon peintre, dites-lui qu'il fasse votre machin avec mon décor de la revue de l'année dernière, où il y avait le défilé de la garde civique à travers les âges; mais surtout dites-lui bien que si, pour m'arranger ça, il demande plus de 150 francs, je ne paie pas le supplément.

Sosson, interdit, alla voir Rubertini, le décorateur italien; un excellent homme, tout rond, très sûr de soi, qui l'accueillit d'un façon charmante quand il sut que c'était pour un décor.

Sosson lui lut la description du manuscrit.

Rubertini réfléchit longuement, puis, la voix joyeuse :

— Zou comprends, fit-il, zel va vous fé oune pétite décor Louis XV, avec oune camp dans le found, comme zou l'a s't 'établi pour *Madame Favart*, aux Galériens. Zoul va fé, derrière, oune çateau forte avé des trous dedans el toile pour illouminer; c'esto d'oune grand effet, parce que quand l'apouthiose il vient, on alloume des foux de bingale arrière la toile, tou comprends; les fenestras, ils sount éclairées et c'estoye oune plaisir pour el poubliqua.

Sosson se récria, voulut préciser son idée, dé-

plier des plans qu'il avait calqués sur les planches du général Wauwermans.

— C'estoye inouïle, tout à fait inouïle, dit Rubertini; pas besoin de mé mountrer des plans; voilà dézà vingt ans que zou travaille pour les théâtres del capitale de la Belzique, ze stoye lé premier qui l'a faite des décors d'apouthiose à Brouxelles. Aux Galériens, zou l'aste counstruit, il y a dix ans, el décor di çose, dil maçin,... sacramento, zou ne me rappelle plous, enfin c'estoye avec oune boule de feu, il y avait dessus pour deux cents francs de paillons; c'estoye d'oune si grand effet, qu'au moment de cet tableau, el director il venait loui même aziter le rideau de paillons. Vous verrez que zou vous ferai quelque çose de bien.

Sosson ne put le sortir de là. Il dut cependant ajouter avant de se retirer :

— Le directeur m'a dit que vous deviez repeindre sur le décor des gardes civiques et que vous ne pouvez pas dépasser cent cinquante francs.

Le physionomie de Rubertini changea.

— Cent cinquante francs, hurla-t-il; mais qu'est-ce que vous voulez qu'oune décorateur il foute avec cent cinquante francs; zou n'a pas encore de quoi payer mes contributions, ni la

pharmaciste quand zou l'a mes rhumatisses. C'estoye tout de même dégoûtant la Belzique, oune pays si rice, pour les décourateurs! Santa Christo de la Madône! Cent cinquante francs!! Vous lé direz à Mossou le director que ze le ferai pour cent cinquante francs, mais zou l'zoure qu'il n'aura pas pour un franc de pintoure de plous!

CHAPITRE IV

On débrouille le poème. — Sosson « baba ». —
« Le témi goûte si jèr à Prixelles !... »

Sosson avait conservé, de son adolescence, le souvenir d'une gravure coloriée de l'*Illustration Européenne* et ce souvenir lui revenait très souvent à l'esprit, tandis qu'il se préparait à « mettre en scène » et à « faire répéter ». Cette gravure, qui avait pour légende : « *La répétition suspendue* », représentait un auteur assis, le manuscrit à la main, dans un vaste fauteuil ; au dossier de ce siège s'accoudait une actrice, une superbe créature, les cheveux blonds envolés au vent du génie ; elle se penchait sur la nuque de l'auteur et lui disait des secrets à l'oreille ; sur l'appuie-bras du fauteuil, une autre artiste, toute aussi belle, mais brune, s'étendait voluptueusement, blotissait sa tête sur la poitrine de l'heureux jeune homme, tandis qu'à ses pieds, une admirable rousse était agenouillée et semblait implorer un conseil, une indication sur la façon d'interpréter un passage

difficile du rôle. Et Sosson sentait le cœur lui battre doucement quand il songeait qu'étant devenu auteur, il allait, lui aussi, pendant les suspensions de la répétition, s'installer dans un fauteuil et — qui sait? — être en butte aux cajoleries, aux sollicitations, aux caresses, aux séductions de femmes frôleuses, encore embellies par le désir de lui plaire et l'espoir de triompher le grand soir de la « première ».

Sur ces entrefaites, la première répétition eut lieu. La première impression ne fut pas bonne, nous devons le dire! Sosson se sentit vraiment mal à l'aise, l'après-midi où, sous la lumière crayeuse qui tombait du vitrage, il se trouva assis près d'une petite table fort sale, accosté à droite du souffleur, à gauche du sous-régisseur Bulot, tandis que le régisseur général arpentait le « plateau ».

Un à un, les artistes, hommes et femmes, s'amaïnaient, mornes, maussades, le collet de leur pardessus relevé, avec l'air inquiet de gens qui, dérangés dans leurs habitudes, se disent : « Est-ce qu'on va nous embêter longtemps? » Ils toisaient Sosson d'un regard, à la passade, le saluaient en soulevant à peine le bord de leur chapeau. Les uns disaient : « Il fait froid »; les autres grognaient

contre leurs camarades retardataires et se montraient mécontents de ne pas être arrivés les derniers.

Le jeune baryton demanda : « Est-ce que j'aurai plusieurs choses à chanter ? » ; beaucoup bâillaient et piétinaient sur place.

Enfin, on fut au complet. Sosson s'apprêtait, vert d'émoi, à entreprendre la lecture de sa pièce, épreuve redoutable, à laquelle il se préparait depuis huit jours devant sa femme ou devant son armoire à glace. Mais le régisseur lui évita cette fatigue ; à vrai dire, il n'eut pas même l'air de soupçonner que Sosson eût l'intention de lire. Il se borna à appeler les artistes un à un et à leur remettre leur rôle, détaché par le souffleur-copiste. Ceux qui recevaient beaucoup de papier, faisaient une grimace, lançaient à Sosson un œil furibond ; ceux qui n'avaient que quelques feuillets se montraient impertinemment satisfaits.

Seule, l'étoile de la troupe prit son rôle sans le soupeser, avec un bon sourire, le seul bon sourire que Sosson eût encore vu naître autour de lui, depuis une demi-heure qu'il était assis à la petite table.

L'étoile de la troupe, c'était Jeanne-Marie Freneix, une belle fille, grande et charmante,

« popotte » autant qu'il est possible d'être « popotte ». Ses doigts longs et blancs étaient piqués de pointes d'aiguilles, et sous ses plus somptueuses robes de théâtre, qu'elle portait d'ailleurs comme personne, son habilleuse lui savait de solides jupons de flanelle et des bas par elle tricotés pendant la longueur des entractes. A la ville, elle s'attifait comme l'eût fait la digne compagne d'un employé à quinze cents francs. On ne lui connaissait pas d'amants, ce qui faisait qu'on lui attribuait des vices propres à son sexe, soupçon que pas une femme de théâtre n'évite, quand la malignité ne peut pas nommer le monsieur élu ou subi.

Cela était d'ailleurs parfaitement indifférent à Jeanne-Marie Freneix. La vérité était qu'elle aimait, d'un amour sage, un brave avoué de province, un mâle, dramaturge à ses moments perdus, trop en vue dans sa villette pour pouvoir afficher une femme de théâtre. Chaque année, depuis dix ans, après la saison de Pâques, ils se retrouvaient dans quelque petit trou pas cher et, pendant tout un mois de délicieuses vacances, se gorgeaient d'amour, comme deux adolescents fervents enfin débarrassés des surveillances paternelles. C'était le repos, le réconfort et la joie de

Jeanne-Marie Freneix, le secret jalousement gardé de sa sagesse et de son détachement, de sa maîtrise de soi et de sa quiétude.

Elle accepta le rôle de Blanche avec la même égalité d'âme que si on lui eût confié Fortunio ou Véronique, et elle s'appliqua à débrouiller son « poème » avec la conscience d'une femme toujours préoccupée de bien faire.

Cette première répétition énerva Sosson au delà de toute expression; dès les premières lignes, le jeune baryton — il était chargé du rôle de Dagobert de Tancarville — déclara : « parole, je ne saurai jamais dire ça; chaque fois que j'ai un « poème » triste, c'est plus fort que moi : je suis obligé de rigoler ». Et il rigola : il pouffait, à chacune des exclamations dramatiques, si abondamment introduites par Sosson dans son texte; il se tapait sur les cuisses avec un tel entrain, traduisait les répliques d'une façon si cocasse, en argot de Montmartre, que tout le monde se tordit à partir de la troisième scène. Ce fut lui qui entretenait l'intérêt; le régisseur général fut bientôt débordé; il avait beau répéter : « Voyons, mes enfants, voyons, faisons du travail sérieux... Si nous commençons comme ça, nous en avons pour un mois! » — Personne ne l'écoutait plus. Der-

rière le dos de Sosson, immobilisé par un véritable commencement de détresse, décontenancé jusqu'à ne plus avoir qu'une idée : celle de filer très loin, pour ne jamais plus revenir, Bulot faisait des grimaces qui encourageaient la blague. Il y eut un moment — quand Godefroid le Courageux reçoit les confidences de la gitane — où tout le monde fut pris d'un vrai fou rire : Jeanne-Marie Freneix elle-même se pâmait, malgré son âme bonne — si bien que le régisseur finit par convenir, gagné lui aussi par une incompressible gaieté : « C'est tout de même vrai que c'est une drôle de pièce. »

Quand on arriva à la grande scène de : « C'est ta sœur ! » ce fut une rigolade énorme ; tous les interprètes, depuis Hughes de Mauny, jusqu'au page de Blanche firent une ovation à Sosson, de la présence duquel ils semblèrent s'apercevoir pour la première fois. Le régisseur cria, dominant difficilement le bruit des bravos : « Vous r'mercie, M'ssieurs et dames... vous pouvez disposer. »

Ils s'en allèrent en continuant à acclamer Sosson qui demeura, béant de surprise, seul avec le régisseur. Il attendait un mot ; le régisseur se contenta de dire : « Ils sont gais, cet après-midi ; ça ne sera pas comme ça tous les jours ! » Et, bon-

homme, il prit le manuscrit resté sur la table, serra la main à Sosson et s'en fut, d'un pas tranquille, vers son dîner, avec la conscience du devoir accompli, de l'air d'un homme qui ne s'émeut plus de rien, d'un homme qui aurait mis en scène le « dialogue des morts », si Godske — qui le payait pour mettre en scène — le lui avait ordonné.

Sosson l'a dit souvent depuis : il fut encore plus « baba » de cet exode ; il atteignit le sommet du « babaïsme », des cîmes où aucun être humain n'avait encore mis les pieds.

L'effronté et cynique Bulot vint le tirer de son ahurissement en proposant l'absinthe ; pendant dix minutes, au café du théâtre, désert, envahi par le triste crépuscule, Bulot lui affirma, avec tant de flatteuse assurance et d'ignoble bassesse, que c'était « un vrai succès de première répétition », que Sosson ne trouva pas un mot à dire, souffrant des mille coups d'épingle dont son amour-propre d'auteur se sentait criblé et s'efforçant cependant de croire que, comme Bulot le lui disait, ça se passait toujours ainsi, quand on « débrouillait » une pièce.

Bulot, au moment où Sosson réglait les deux absinthes, dit brusquement : « Ah ! sapristi, j'ou-

bliais : le patron m'avait chargé d'aller avec vous chez la costumière. Mais, après tout, vous pouvez bien y aller tout seul; vous savez mieux que moi ce qu'il vous faut... Avez-vous fait la liste des costumes?

— La voilà, dit Sosson.

— Eh bien! mon cher maître, ayez donc pitié d'un malheureux artiste véritablement surmené; évitez-moi cette corvée de la costumière; si je pouvais vous être bon à quelque chose, je me couperais en quatre pour vous être agréable; mais, vraiment, il est tout à fait inutile que je vous accompagne... D'abord, c'est une Allemande, la costumière — et mon cœur de patriote saigne; je pense toujours à l'année terrible.....

Il donna l'adresse et poussa dehors Sosson qui s'en fut, docile; on l'aurait envoyé en ce moment en expédition chez les Caraïbes qu'il ne se fût pas regimbé. Il grimpa donc les cinq étages d'un immeuble de la rue Plattesteen et trouva, dans le capharnaüm empuant de camphre et d'acide phénique, parmi des loques et des défroques souillées, raides de sueurs séchées et encroûtées de poudres, la bonne « Matame Puce », conservatrice du magasin de costumes du *Concert Anspach*. Sosson se dit, avec un pâle sourire, qu'ils allaient

peut-être s'entendre, elle et lui, entre conservateurs.....

Il déplia sa liste ; M^{me} Puce l'étudia longuement, puis la lui rendit, repliée, en lui faisant signe que c'était inutile.

— Bour les bièces milidaires, lui dit-elle, tés bièces avec tés zoltats, ich habe tuchurs tans mon makassin touze hissards té la mortt, inne guinzaine té bages, avec tés bourboints et tes doguets à plimmes, wingt-et-inne baysannes goguettes, qui ont peaugouperwi, ché dois fus le tire ; ein éguyer avec inne armire, inne sabeur qui n'est pas sans rebroche!..., nef hommes ti bèple, zept grenadien und cinq cardes-vranzaises... Est-ze gué tu poudre vaire avec za ?

— C'est quelque chose déjà, dit Sosson qui, comme nous venons de l'expliquer, ne s'étonnait plus de rien. Mais il faudrait surtout des chevaliers, des archers, des coulevriniers, des cottes de mailles, des robes moyen âge avec hennins, aumônières.....

M^{me} Puce leva les bras au ciel :

— Temantez à Mozzié le Tirecdeur, z'il feut vaire les vrais, dit-elle. Ché zui brette bour dout vaire. Ché gonnaidre tutes les gosdumes ti déâdre... Ach, si vodore bièce elle se passire té nos chours,

ché bossède engore té cholis gosdumes d'achents dé bolice, et tes jasseurs té brinkères drawesties. C'êdre si choli, si goguet! Dans les rewies prixelloises, ça opdenir tujurs ein grosse soukzès. Be-têdre ça peudre fous servir.

Ch'ai auzzi ein choli bedit trawesti — ein Longuechamps vlerrie — fous bourriez bedêtre vaire inne bédite role bour lé placer. Il êdre tutavait choli. Ch'ai auzzi inne Brince Charmant qui êdre faite bour matemoicelle Châne Meuburg, aber il êdre été ein bé bédit té boidrine. Alors elle l'a laizé bour gomppte... Et inne Matame dé Bombadour... inne merveille té matame dé Bombadour, avec inne rope à baniers; ch'ai auzzi ein jiu-jitsu... et eine rawizante gosdume té Prixelles-Bort-te-Mer... Il a êdre été waite à Barise, chez Lantolff, bour inne coummère té réwie... On arrangir pien dout ça, fous sawez!

L'abasourdi Sosson préféra ne pas insister :

— Écoutez, dit-il à M^{me} Puce, il faudrait mieux vous entendre avec le régisseur; moi, je n'ai pas la pratique, je n'en sortirais pas.

— Z'êdre entendu, dit la costumière; j'ezbère fus êdre condente té moi et qué fous tonnerez guelgue chose bour la beine; ch' aime dant la Munchner bier et le témi goute si jère à Prixelles!

Les audeurs êdre douchurs drès sadisfaides...
Sirtutt guand z'êdre bayé t'awance!

Sosson, perplexe, se demandant si c'était trop
ou pas assez, donna vingt francs et s'en fut, recon-
duit jusqu'au palier par M^{me} Puce.

CHAPITRE V.

**On répète généralement. — Un coup de force. —
A la rescousse, « bazuinen » et Dumortier !**

Les répétitions se poursuivirent. Comment elles se passèrent, nous renonçons à vous le raconter, par le détail, d'autant qu'il nous est pénible d'étaler les graves désillusions de Sosson. Qu'il vous suffise de savoir qu'un jour, Sosson, toujours assis à la petite table, s'enhardit jusqu'à faire une observation à l'artiste qui jouait Godefroid le Courageux. Le régisseur général, qui s'épuisait à indiquer le rôle, déposa illico le manuscrit et fit le geste de prendre son chapeau.

— Si c'est vous qui mettez en scène, je n'ai plus qu'à m'en aller, dit-il à Sosson.

— Mais, sacristi, dit Sosson, si je ne puis pas faire une observation, je me demande ce que je fais ici.....

— Moi aussi, je me le demande, dit le régisseur.

Et la répétition continua, comme si rien ne s'était passé. Sosson ne broncha plus.

La musique causa encore un tintouin considérable à Sosson; c'était de la musique empruntée, de la musique « dérangée », comme disait Bulot. Or, le chef d'orchestre — il portait le nom étrange de Lupecador — étant obligé, de par son contrat, d'orchestrer gratis les pièces nouvelles, quelque en fût le nombre, évitait autant que possible de mettre des points noirs sur des portées. Pour les morceaux pris dans le répertoire de concert, il se contentait de dire à ses fidèles musiciens : « *Le Credo du paysan en fa, Messieurs* », ou « *Petite fleur des bois en si bémol!* » — car *Petite fleur des bois* était le timbre choisi pour l'apparition de Blanche à sa fenêtre.

Avec quelques pesetas — c'est ainsi, Lupecador étant Espagnol, que Nottebaar appela les quelques cent sous qui furent passés au chef — Sosson finit par acquérir ses bonnes grâces, sinon son entier dévouement à l'œuvre.

Et la musique alla comme les répétitions : cahin-caha, de ci-de là...

Le jour — ou plus exactement, l'après-midi, de la répétition générale en costumes, la fameuse répétition générale, Godske consentit à venir voir la *Tour Noire*. Ce jour-là, c'était fini de rire : chaque artiste, à la veille d'affronter le public,

songeait à sauver sinon la pièce, au moins « sa peau ».

Le *Concert Anspach* connut une animation extraordinaire; Sosson fut surpris et charmé de le constater; un soudain espoir de triomphe, un espoir irraisonné le saisit : le perruquier courait d'une loge à l'autre; le costumier se multipliait; les musiciens essayaient des traits à l'orchestre; le régisseur général lui-même avait perdu sa tranquillité introublée, son calme supérieur. Sosson eut une autre joie : celle de voir, grimés jusqu'à en être méconnaissables, costumés avec des défroques d'une vérité historique extrêmement contestable, mais d'une originalité évidente, les maussades artistes qu'il regardait, depuis dix jours, répéter dans leur banale tenue de ville. Il en eût tout à coup le cœur ragaillardi.

Dans la salle, il n'y avait que Godske et sa bande, puis Rubertini, Nottebaar et Pussenbrood, ces deux derniers venus à l'insu de Sosson, sur invitation spéciale arrachée à Godske — car Sosson, se méfiant de toute *zwanze* en cette émotionnelle circonstance, avait tenu à éviter l'éventuelle homélie biblique de l'Impayable et les toujours désobligeantes observations de Pussenbrood, lequel, ne se faisant pas à l'idée du Conser-

vateur de la Tour Noire devenu dramaturge, manifestait cette impression par des remarques plutôt désagréables, dans les différents cavities où il « déflorait » la pièce.

La répétition était fixée pour une heure; mais ce ne fut qu'à deux heures et demie que l'on planta le décor, ce qui donna à Bulot l'occasion de manifester par des ordres incongrus et une agitation motivée seulement par la présence de Sosson, sa connaissance profonde de la technique du machinisme théâtral. On l'entendait hurler derrière le rideau baissé : « Machiniste, cachez-moi la découverte du deuxième plan côté jardin! Chargez-moi la frise d'air du manteau! Dégagez-moi le pantalon de la courtine! »

A la fin, il cria : « Les hommes du pont, là-haut, soulagez-moi les pendrillons! » ordre que le chef-machiniste, furieux, accueillit en bon Marollien qu'il était, par un mot tellement énergique que nous prions nos lecteurs français de se reporter au plus mauvais jour de leur patrie, en 1815, pour se le figurer.

Cependant Godske, après avoir, dans l'attente, déserté plusieurs fois déjà, pour des bocks indispensables, le fauteuil qu'il avait coutume d'occuper aux répétitions générales — juste au milieu de

la salle, afin de juger à la fois de l'acoustique et de la « portée » du geste des artistes — vint s'installer et cria : « Quand vous voudrez!... »

Sitôt l'orchestre attaqua l'Ouverture — une ouverture bâtie sur des airs populaires, empruntée à la Revue de l'année précédente — et le rideau se leva.

Les artistes jouaient avec conscience et chantaient avec conviction, tout à leur affaire. Godske avait trouvé très bien le décor, s'était retourné vers Rubertini, debout au fond de la salle et lui avait adressé le geste d'une poignée de main félicitatoire.

Il était d'ailleurs d'une humeur charmante, Godske, le mot du machiniste l'ayant mis tout à l'heure en gaîté.

Dodelinant d'abord de la tête au rythme de la musique, il s'abîma bientôt dans la découverte de cette pièce qu'il ne connaissait pas, s'efforçant à en bien saisir l'intrigue, à en pénétrer l'esprit, à en sonder les « effets ». A mesure que l'ouvrage déroulait ses épisodes, il s'agitait dans son fauteuil ; il ne disait rien et Sosson, assis à sa droite, la place d'honneur (la bande occupait plus humblement les fauteuils du troisième rang derrière eux), tremblait en le regardant.

Godske écouta avec une bienveillance marquée les deux premières scènes, celles où complotent Enguerrand de Berthout et Hughes de Mauny.

A la troisième, Godske se retourna vers Sosson et lui dit :

— Est-ce qu'on ne va pas encore voir bientôt venir Balthazar, le comique ?

Sosson, ne comprenant pas, s'abstint de répondre.

La première apparition de Blanche à la fenêtre de la Tour — un effet sur lequel Sosson comptait beaucoup cependant — laissa Godske très froid et ne parut nullement impressionner les amis spectateurs. Lorsque Dagobert eût lancé la flèche, Godske dit plaintivement :

— Mais, Sosson, Sosson, mon ami, qu'est-ce que ça est pour une pièce que vous avez f.... ?

Touché de cette plainte, alors qu'il s'attendait à des reproches, Sosson répondit avec une feinte assurance :

— Attendez la suite, attendez.....

La suite, c'était l'entrée du cortège de Godefroid... La marche du *Canard à Trois Becs*, sur laquelle le cortège défila, sembla réjouir l'âme de Godske, non moins que l'apparition des gitanes sur l'air de la *Cruche Cassée*.

— A la bonne heure, Sosson, fit-il.

Mais, tout aussitôt, la révélation du secret du Florentin Longue Epée le replongea dans des abîmes de découragement. Il se contenta d'exprimer son impression par des « potferdoume » qui parcoururent toute la gamme de la surprise, levant les bras au ciel, puis abaissant son chapeau sur les yeux, ce qui était chez lui le signe bien connu de la perplexité la plus vive, sinon du mécontentement le plus accentué.

— Mais, mon ami; mais, mon ami!.....

Sosson répondit encore :

— Attendez, attendez.....

Mais, brusquement, sortant de toutes ses habitudes — qui étaient de ne jamais faire d'observations pendant les répétitions générales, afin de mieux étudier l'œuvre — Godske éclata.

Ce fut au moment où les guetteurs viennent annoncer l'approche des gens d'Enguerrand.

— Ça je n'ai jamais vu, jamais de ma vie je n'ai ça vu! cria-t-il. Voilà déjà trois quarts d'heure que ça dure et je n'ai pas encore une seule fois ri!

— Mais ce n'est pas une pièce où on doit rire, c'est un drame! dit Sosson.

— Un drame! Un drame!! Un drame!!! Est-ce

que vous devenez fou? Vous voulez que les gens viennent dans un concert pour pleurer, maintenant! Et bien, mon cher, pour un employé de la Ville, vous n'êtes pas fort malin, permettez que je te le dise une fois.

Il bégayait de colère.

Sosson avait bien l'envie de répondre que si, au lieu d'aller se faire ratiboiser à la Petite-Ile, Monsieur le Directeur avait bien voulu se donner la peine d'écouter la lecture de la *Tour Noire* ou d'assister à une répétition... Mais à quoi bon, puisque Godske l'accablerait tout de même, à quoi bon, devant Pussenbrood et Nottebaar, souriants dans leur fauteuil, les yeux écarquillés et la trompe d'Eustache en arrêt?

— Arrêtez, dit Godske, en se levant de son fauteuil et en faisant signe aux artistes interdits. La répétition est levée. Tout le monde demain à 1 heure pour le quart. Merci, messieurs et dames!

Ce fut, sur la scène, une consternation puis un grand brouhaha, dans une bousculade; chacun se hâta d'aller se déshabiller : en vingt secondes la scène fut vide.

La bande à Godske, muette, restait frappée de respect par le coup de force du directeur. Debout, les bras croisés, les sourcils froncés, l'œil perdu

entre les pieds des fauteuils, l'air d'un homme qui va régler en une minute les destinées d'un empire ou plus simplement qui cherche à préserver sa caisse d'une inévitable atteinte, Godske s'absorbait dans sa pensée.

— Sosson, venez dans mon bureau, dit-il enfin.

Et il prit délibérément le chemin de son cabinet, suivi par Sosson qui, très pâle et essayant de sourire, filait tout de même la tête basse entre les groupes chuchoteurs.

Godske et Sosson pénétrèrent, sans avoir échangé un mot, dans le bureau directorial.

Godske ferma la porte et Sosson s'apprêta à recevoir l'assaut d'une colère enfin déchaînée, d'une exaspération redoutable.

Il n'en fut rien.

D'une voix accablée, Godske parla :

— Nous sommes propr's avec votre pièce : je ne donnerais pas cinq centimes de ça ! C'est tout de même une malheureuse idée que j'ai eue comme ça de vous rendre un service.

Sosson fut si remué de cette lamentation sincère qu'il sentit les larmes venir.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il, dans la sincérité de son cœur : je croyais que vous vouliez une

pièce historique... et les pièces historiques, ça n'est jamais farce.....

— Mais il faut que vous soyez plus bête que mes pieds, pour avoir pensé qu'on peut jouer des drames au *Concert Anspach*, dit Godske, sans colère, toujours avec sa voix de catastrophe.

— Il ne faut pas exagérer, répliqua Sosson. Qui vous dit après tout que ça ne réussira pas ?

Et il ajouta, hésitant :

— C'est du nouveau pour ici... Ça porte bien à l'Alhambra.....

Godske n'écoutait plus : il avait repris sa pose d'homme qui va arrêter des décisions capitales.

Un long silence régna.

— Écoutez, Sosson, dit-il enfin : dans notre métier, on ne doit jamais jeter sa tête contre le mur. Votre pièce ne serait pas si mal... il y a des sorcières et des chevaliers dedans, le public aime ça... et des sabres et des flèches... seulement il manque à ça des choses plaisantes... oui, il faudrait mettre de l'esprit là-dedans, des farces... et de la grosse musique.

Ce mot musique déclancha une idée.

— Tenez, des trompettes *d'ébène*, il n'y a que ça pour amuser les gens... vous savez bien, comme dans *Aïda*.

— Des *bazuinen*, souffla Sosson.

— C'est ça, des *bazuinen*! Il y en a justement d'occasion au marché du Midi. Je les ai vus. On en mettra six pour finir. Mais ça n'est pas tout : il faudrait que le poème soit gai — et gai, çæ, Sosson, je vous le dis, il n'est potferdoume pas, savez-vous!

Le silence de Sosson consentit, tandis que Godske murmurait :

— Qu'est-ce qu'on pourrait.....

Tout à coup il se frappa le front :

— Je l'ai, s'écria-t-il, tel Archimède : Dumortier! Il n'y a que lui!

— Dumortier? questionna Sosson.

— Oui, Dumortier : un auteur de Paris. Il est justement à Bruxelles. Je vais le faire chercher... Sosson, vous avez de la chance de m'avoir : c'est encore moi qui aurai sauvé votre pièce. Je vous le donne comme collaborateur.....

— Mais est-ce qu'il a du talent, ce Dumortier? demanda Sosson.

— Je ne sais pas s'il a du talent, dit Godske, soudain réjoui; mais il me doit de l'argent : comme ça je suis tout de même sûr que ça ne me coûtera rien.

CHAPITRE VI.

Les « effets » de Dumortier. — « Moi !! » —
Une première mémorable.

Le bruit courut, dès le soir, dans les théâtres et les cafés fréquentés par les « mentons-bleus », que Godske avait eu une idée de génie et qu'un auteur parisien allait venir à la rescousse de son confrère belge. On ne manqua pas d'ajouter, qu'il était prouvé, une fois de plus, que la tournure de notre esprit national nous interdit d'aborder le théâtre.

Dumortier vint. C'était un auteur de chansons de « caf'-conc' », l'élève de Delormel. A son actif, il avait le refrain bien connu :

Depuis l'an mil jusqu'à ce jour,
Rien n'vaut l'trou-trou,
Rien n'vaut l'ba-ba,
Rien n'vaut l'troubadour!

ce qui, à toute évidence, semblait le désigner, dès l'abord, pour collaborer à une pièce « moyen âge ».

Godske lui offrit illico cent cinquante francs pour le reboutage et Dumortier se mit à l'œuvre tout de suite, tandis que des communiqués étaient adressés à tous les journaux, faisant assavoir au public que les complications de la mise en scène et le retard apporté par Landolff à la fourniture des costumes obligeaient la direction à reculer de trois jours la première de la pièce nouvelle, si impatiemment attendue; le communiqué ajoutait que le bureau de location était dès à présent ouvert pour les quinze premières représentations et donnait le numéro du téléphone, dans la prévision que des personnes seraient tellement pressées de retenir leurs places qu'elles ne voudraient pas perdre le temps de chercher le numéro dans le « guide téléphonique ».

Dumortier remania la pièce la nuit même. Il plaça des béquets spirituels, ajouta des « mots », mit de la gaieté, affirmant que « ça le connaissait ».

Il s'appliqua surtout à introduire des « effets » pour Balthazar (Dagobert de Tancarville), dont le côté comique du rôle était, comme on l'a vu, assez sacrifié. Ainsi, dans la scène du complot, lorsque deux moyens d'attaquer sont proposés aux conspirateurs : prendre la Tour soit par la

courtine, soit par le rempart, en abordant la Tour par la gorge, Dumortier plaça ces répliques :

Hughes de Mauny. — Par quel moyen prendrons-nous la Tour, messire Dagobert ?

Dagobert de Tancarville. — Prenons-la par la gorge, Mauny !

Bulot et Balthazar trouvèrent le mot délicieux. A l'intention de Balthazar encore, Dumortier écrivit un rondeau sur le *Goedendag* :

(Air : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*)

Le *goedendag* est une arme terrible,
Le communier qui la tient à son bras
Est un guerrier qu'on peut dire invincible,
Car, sans pâlir, il se rue aux combats !

Etc. Il remplaça, naturellement, la chanson du *Trou-Trou*, du *Ba-Ba*; au total : cinq couplets nouveaux, dont un sur l'air de l'*Amant d'Amanda*, une vingtaine de « mots », n'ayant presque pas servi et une danse aux castagnettes pour les gitanes, qui donna à la scène de la révélation une physionomie toute nouvelle.

Le vieux comique Balthazar portait presque tout le poids de ces innovations qui devaient régénérer la pièce.

Sosson crut devoir faire auprès de l'artiste une démarche de politesse. Il le pria de passer au théâtre un quart d'heure avant la répétition;

il lui exprima ses excuses de le surcharger ainsi à la dernière minute.

— De rien, de rien, répondit Balthazar, c'est le métier.....

Sosson, touché de cette bonne grâce, insista : il manifesta tous les regrets qu'il éprouvait de se voir obligé, de par l'intervention de Dumortier, de changer le caractère du rôle de Dagobert, de transformer ce personnage de drame en personnage d'opérette :

— Ça ne vous fait rien, au moins, de jouer ce rôle en comique? demanda-t-il aimablement, avec une pointe de sincère sympathie.

— Moi!!

Il aurait fallu entendre ce « moi!! », à la fois stupéfait et songeur; il exprimait non seulement toute l'indifférence dont peut être pénétré un interprète pour le sort d'un auteur auquel ne le lie ni intérêt ni amitié; il disait, par surcroît, le renoncement du comédien à qui une question aussi saugrenue fait faire un brusque retour sur lui-même, du comédien qui a renoncé à toute ambition, qui se sait coté, définitivement toisé, qui ne vit plus, comme tant d'autres, — comme lui-même avait vécu jadis — dans l'espoir du beau rôle, de la soirée sensationnelle toujours

guettée, de la représentation triomphale qui sacre une carrière.

« Moi!! », cela voulait dire : « Je suis le vieux Balthazar, usé par un peu d'alcool, assez bien de travail et beaucoup d'aventures amoureuses : de propres et de pas propres, de celles dont on se vante et de celles qu'on n'avoue pas ; certaines dont j'ai tant souffert et pleuré que mes rêves de vedette y sont restés et que le découragement final est venu ; je suis le vieux Balthazar, le bohème, le dévoyé, le sans-le-sou, qui demande seulement qu'on le laisse placer, dans les comiques, ce qui lui reste de notes dans la voix, de grimaces dans la figure et de souplesse dans les jambes — après quoi, je tâcherai de devenir régisseur, puis sous-régisseur, puis souffleur, si l'on veut bien encore m'employer quelque part... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, Monsieur Sosson, que le rôle de Dagobert de Tancarville soit gai ou triste, que votre pièce, traitée en mélo ou en opérette, soit un succès ou soit un four?... Non, mais... vous ne m'avez pas regardé, Monsieur Sosson!! »

.....
Trois jours après, eut lieu la première de la *Tour Noire*.

Ce fut une soirée mémorable.

Les baignoires étaient pleines « de pitts et de dames en peau », comme disait Godske ; le monde des théâtreuses et la demi-galanterie y composaient un meeting de « chike femmes ».

A la galerie, des étudiants narquois : pince-nez, duvets de barbes blondes et noires, barbes embroussaillées de moujicks, képis chavirés sur l'oreille, un coin de la bouche serrant le bout de corne d'énormes pipes courbées : les « calcinées académiques », alors à la mode.....

Dans l'avant-scène, la femme de l'auteur, très remarquée, en chapeau réséda.

La partie de concert, par quoi débutait la soirée, ne fut « égayée » que par les quelques cris de rigueur. Mais à l'entr'acte, qui eut le tort d'être interminable, il y eut des roulements de pieds et des tré-pignements de cannes. Trois fois, Lupecador père et son orchestre jouèrent l'ouverture ; cette musique étonna, mais fut bien accueillie : on s'attendait à un pot-pourri de musique ancienne ; on ne fut pas fâché d'avoir une suite de « dontjes » où la grosse caisse, âme de l'orchestre de Lupecador, avait, toutes les vingt secondes, cinq mesures à chanter.

Au cours de la troisième exécution de l'ouver-

ture, l'entrée aux fauteuils d'un étudiant en médecine, accompagné d'une grue au chapeau cabriolet d'un rouge exterminateur, déchaîna les invectives de la galerie; les étudiants se mirent à enguirlander le « frère » : — « Faut-il qu'il aime sa femme pour sortir avec! » — « Par ici, jeune fille, il y a deux francs marchand! » — « Raclure de cuvette! » — « L'accoucheuse est près du théâtre, à gauche en sortant! »

Alors, l'*wylekott*, excité, se mit de la partie. Et les *wageleer*, *spons*, *rotte boustring*, *vieze chameau*, *schieve gramophone*, *hondendief*, *muuge vet*, *krummen dief*, tombèrent comme une drache de grêlons.

Puis la galerie se partagea en deux camps, sur un rythme scandé : « Elle a soupé!... A pas soupé! »

Le « frère », tout en se casant aux fauteuils, avait mis son monocle, rigolait et saluait l'étage, « la » trouvant bonne — tandis que les « chike femmes » se faisaient une pinte de bon sang.

Mais des « pst » prolongés se font entendre. Le rideau vient de se lever. Silence complet. On admire le décor. Puis, tout de suite, on chuchote, on s'étonne du ton de l'ouvrage, on reste abruti de surprise. Et, presque aussitôt, la catastrophe

commence : dès son apparition à la fenêtre de la Tour, Blanche accroche son hennin au châssis où il demeure pendu avec la perruque, et c'est décoiffée, pleurante de rage, qu'elle parvient enfin à chanter, après trois ritournelles infructueuses, son air de *Petite Fleur des bois*, dont la salle, compatissante à tant de malheurs, se fait un devoir de reprendre avec elle le refrain.

Le public est « parti » ; le monstre s'est échappé ; aucune puissance humaine désormais ne le réencagera !

L'entrée de Balthazar est un succès : on bisse d'enthousiasme le Trou-Trou, le Ba-Ba. Mais qui dira l'accueil fait à la suite de la pièce ? Qui pourra dépeindre cette salle tordue par le fou rire lors des imprécations de Longue-Epée-le-Florentin, la joie féroce et sauvage que déchaîne la révélation du secret de la gitane, la réception, plutôt fraîche, faite aux hommes d'armes du seigneur de Grimberghe ? En la journée historique du 7 septembre, les naturels de Neder-over-Humbeek et de Bouchout ne furent pas autrement fêtés par les Bruxellois. Un spectateur des galeries ayant eu l'ingénieuse idée de crier : « A bas la calotte », les étudiants entament le *Chant des Gueux*, tandis que Gaspard le Courageux, pour

avoir commis l'imprudence de passer la tête par dessus le rempart, reçoit, sur son casque, une « calcinée académique » lui décernée par un admirateur exubérant.

Un vent de folie a soufflé sur la salle : debout, dans leurs loges, les « *chike femmes* » crient à tue-tête; l'*uylekott* imite le cri de tous les animaux de l'arche de Noé; on voit Lupecadior exciter son orchestre et battre la mesure à grands coups, mais pas une note ne franchit le troisième rang des fauteuils, tant est insensé ce tumulte de sabat, tant est épouvantable le fracas des rires, des hurlements, des bravos, des sifflets et des cris.

— Jamais, jamais, déclare encore aujourd'hui Godske, quand on lui rappelle cette première, jamais je n'ai entendu le public gueuler comme ça dans un théâtre!

Et il ajoute, le temps ayant maintenant mis son baume sur la blessure :

— C'était admirable, j'ai tenu le record!

La scène finale, si dramatique, avec son mot d'une concision cornélienne, la belle scène de « C'est sa sœur! », sur laquelle Sosson avait fondé tant d'espérance, fut noyée dans l'averse, emportée dans la débâcle, étouffée dans le vacarme.

Les *bazuinen*, espoir suprême et suprême pen-

sée, entrèrent alors en scène : un tonnerre de Dieu de musique éclata, si terrible que la salle, une seconde, se tut, épouvantée.

Le régisseur en profita pour faire tomber la rideau. Mais Lupecador eut beau descendre précipitamment de son pupitre, le public, unanime, scandant sa réclamation à coups de cannes et de talons, appela l'auteur pendant dix minutes d'horloge.

Quand, enfin, la salle se vida, les étudiants, trop excités pour pouvoir se remettre tout de suite, se formèrent en bande et allèrent casser les carreaux du *Patriote*.

CHAPITRE VII.

De ce qui se dit au café du Théâtre.

La « chambre d'étrangers ».

La salle évacuée, les familiers de la maison se retrouvèrent au café du théâtre, trop agités, eux aussi, pour aller se coucher, préoccupés d'échanger des commentaires, d'épiloguer un peu sur cette soirée mouvementée. Toutes les tables se garnirent; on causait par groupes.

Sosson n'avait pas eu le courage d'affronter jusqu'au bout la tourmente de la salle; il trouva celui d'entrer au café, de s'efforcer de crâner. Il allait de table en table. Il affectait de prendre son parti de la chose. Il disait, sans modestie : « J'ai apporté ma pierre à l'édifice du théâtre belge; mais, que voulez-vous? il ne me reste qu'à me faire jouer à Paris : le public belge a des préventions! Je ne dis pas qu'elles ne sont pas quelquefois légitimes; c'est le cas pour les pièces de beaucoup de mes « confrères »; mais, soyez justes, attestait-il par un geste circulaire, ce n'est pas le cas pour la mienne... d'abord, on n'a pas pu l'entendre. »

— Ta pièce est un chef-d'œuvre, répondit l'impayable Nottebaar, et je bois à la centième, bien que peut-être l'ouvrage ne tienne pas l'affiche jusque-là. Car il est écrit dans le livre de la Loi : « En ces temps, arriveront des choses extraordinaires; en ces temps, arriveront des choses nouvelles et tristes; beaucoup de pièces seront précipitées dans le *shnott* anglais, car beaucoup de choses faites par les hommes ne plaisent pas au Seigneur, ni au public. Mais bienheureux sont les pauvres d'esprit et les auteurs dramatiques; pour eux le royaume des cieus n'est jamais « fermé *gesloten* ».

Sosson, vexé, se dirigea vers le guéridon où venait de s'attabler Godske. Mais Godske, rageur, lui tourna le dos avec affectation.

— C'est bon! c'est bon! dit Sosson d'un air dégagé.

Et il alla s'asseoir auprès de Bulot, lequel, sous prétexte que ça lui avait « porté un coup » d'entendre le public « égayer la pièce », s'enfilait, pour le compte de « notre cher auteur », toute une série de petits rhums.

Il donna à Sosson des conseils d'une ignominieuse imbécillité; à son avis, il fallait ajouter un deuxième acte. Il lui conta aussi que Dumortier

venait de réclamer à Godske les cent cinquante francs promis et que Godske l'avait envoyé à l'ours, en lui rappelant que lui, Dumortier, lui devait ces cent cinquante francs depuis longtemps. Dumortier, furieux, car il avait oublié ce détail, s'en était allé en claquant les portes.

M. Pussenbrood, saouï et secrètement satisfait du résultat, faisait cependant remarquer, avec quelque mélancolie, que c'est bien ennuyeux d'avoir des amis qui se font jouer, car cela vous oblige à boire quelques suppléments, chose assurément désagréable dans une ville où les occasions de « prendre des verres » sont déjà si nombreuses et si redoutables.

Dans un groupe d'artistes, debout près du comptoir, le peintre Rubertini disait des phrases définitives :

— C'esté ou'n' foure noiré. Sacramento, zestyoye countent, car el director il na counnaît à rien au théâtre; il na pouste pas distingre ouna frisa d'ouna pourtant! Ça lou lui apprendra à né vouloir dispenser que cent cinquante francs pour al décor.

— La pièce est bien mauvaise, fit observer quelqu'un.

— Mais zou na vous parla pas de la pièce,

répondait Rubertini; c'estoye d'aucouna impourtance; dédans les pétiens théâtres, c'estoye el décor qu'il faisait toute seule el souccès d'oune ouvraze; mais, bon Dious, qu'est-ce que tou veux que ze foute pour cent cinquante francs; pas encore de quoi payer el pharmaciste quand zou l'a mes rhoumatisses, ze vous dis! Et encore, çou que zou l'avais fait il esté admirable pour el prix. Ze l'aurais bien voulu veyi ce qué Doubosq il auraista coumbiné pour cent cinquante francs. Mais Doubosq il ne travaillé plous que pour les grands théâtres; c'est oun' gâte-métier; quand zou pense qu'il avait esté apprentisse çé moi, qu'il ne foutait na rien et que maintenant, il avait la coummande des Galériens, del Monnaie, de l'Olympia et des austras théâtres del pays! Et comment est-ce qu'il peigne? Il peigné gris, tandis que moi c'estoye plein de lounière; il y a des transpositions dé coulours, des blancs et des scoures, c'estoye magnifique. Tenez, c'est à vous dégoûter de faire de la peinture!

Dans un coin, M^{me} Puce, en tête-à-tête avec ses habilleuses, se contentait de vider son munich et d'émettre cette vérité :

— Za n'être bas engor pur euchourt'hui què le brix du témi va timinuer à Prixelles.

Sosson perçut encore un dialogue entre le commissaire de police de service et Godske. Le commissaire disait, tout en trinquant :

— Mais pourquoi vous être adressé à un homme qui n'a jamais fait de théâtre?

Godske huma son pot et répondit, en finissant d'avaler la gorgée :

— Qu'est-ce que vous voulez ; j'avais confiance ! Je me disais : c'est un employé de la ville, c'est toujours quelque chose — et puis, j'avais pitié de lui, à cause d'une maladie qu'il a dans son *sustratone*.....

Ayant entendu cela, Sosson jugea qu'il était temps d'aller, comme disait Bulot, coucher le fils de son père. Il s'achemina, solitaire, vers le domicile conjugal.

Lina, furieuse du résultat de la soirée, avait quitté le théâtre sitôt après la chute du rideau... et de la pièce.

Quand, vers les 2 heures du matin, Sosson rentra chez lui, il trouva son épouse arpentant la salle à manger ; elle n'avait même pas enlevé son chapeau réséda.

— Vous n'allez pas encore me dire que c'est le vicaire ? lui cria-t-elle dans la figure, le cou en avant, le buste en arrière et les bras croisés.

Il la regarda avec tranquillité, debout, balançant une jambe, visiblement pochard, souriant d'un air béat.

— Non, dit-il simplement, mais c'est tout de même « l'autre » : c'est le briquetier.

— A cause du four ? dit-elle cruellement... De sorte que vous... ?

— Moi, je n'y suis pour rien ; j'ai expliqué ça aux artistes après le spectacle ; ils ont tous parfaitement saisi ; il n'y a que toi qui ne comprends pas. Écoute, ma chérie, écoute-moi bien, tu vas voir.

Et il commença, posément, du ton entêté, de l'air ineffable et doux qu'il prenait pour se livrer à ce genre d'exercice :

— Quand j'étais encore en nourrice, voilà qu'un jour...

Pour ne pas le giffler, Lina grimpa précipitamment à l'étage et s'enferma avec violence dans sa chambre, non sans avoir préalablement crié :

— Les vicaires ni les briquetiers n'entrent pas dans mon lit. Vous pouvez aller coucher dans la « chambre d'étrangers ».

Au fond, Sosson, considérablement démoralisé par sa soirée, ne demandait pas mieux.

TROISIÈME ÉPISODE

CHAPITRE PREMIER.

Prosper Sosson congressiste.

Les heures, les jours, les mois s'écoulèrent. Brouillé pour jamais avec Godske, Sosson évitait de passer devant le *Concert Anspach*, comme un débiteur évite de passer dans une rue où il sait qu'un créancier peut prendre l'air sur le pas de sa porte.

Lina, après vingt-quatre heures de bouderie — jamais elle n'avait boudé aussi longtemps et ça lui avait paru bien dur — s'était mise à défendre son mari, triste victime de la mauvaise volonté, sinon de la perfidie de Godske; car — n'est-ce pas? — si Godske eût daigné simplement monter la pièce d'une façon propre, c'eût été le gros succès! Et elle endoctrina si bien son entourage, elle plaida avec tant d'obstination, avec des accents si persuasifs et si honnêtement indignés, avec une si insolente mauvaise foi d'épouse amoureuse, elle trouva des arguments si imprévus que non seulement les amis et les voisins, mais encore

tous les gens du quartier finirent par considérer Godske comme un être nuisible, un anti-patriote acharné à entraver le mouvement dramatique belge, à enrayer au profit d'auteurs parisiens l'effort si méritoire de nos « jeunes » nationaux.

Cependant, si Lina menait toute une campagne oratoire chez la « verdurière », chez le boucher, au *Lambic de Matadi* et dans les soirées bourgeoises où elle était conviée, elle n'en continuait pas moins, au domicile conjugal, à tenir rigueur à son mari de ce qu'il n'arrivait point à conquérir les titres ou grades, les « distinctions » dont on se fait gloire dans le monde des employés et des fonctionnaires.

Madrid continuait à ne pas donner signe de vie ; de Rome ne venait pas la suite annoncée à la lettre si flatteuse, adressée, voilà deux ans déjà, au conservateur de la Tour Noire.

Les deux époux, au cours des longues soirées d'hiver, rêvaient, sous la lampe, à d'honorifiques avatars, à des succès qui pussent faire pâlir d'envie et rendre malades de dépit les différents bureaucrates alliés ou collatéraux des Van Poppel, des Kaekebroeck, des Manneback et des Platbrood, si joliment mis en scène, si véridiquement silhouettés, si crânement conduits à la

grande notoriété par mon cher confrère et ami Léopold Courouble.

Lina ne pouvait s'empêcher, aux heures « où elle avait ses nerfs » — et on sait qu'elle les avait plus souvent qu'à son tour — de faire, à ce sujet, des représentations énergiques à Sosson. Il répondait, évasif, flegmatique et confiant tout de même :

— Il faut savoir attendre les événements... Un jour viendra où... « Ça ne veut pas réussir tous les jours... » Le tout est de saisir aux cheveux l'occasion.

Elle se présenta, un beau matin, l'occasion. Elle se présenta sous la forme d'un articulet inséré dans *le Petit Bleu*.

Le voici, cet articulet :

En mai prochain, aura lieu le XXVIII^e Congrès des Orientalistes hellénisants. Toutes les notabilités de l'hellénisme, d'une part, tout ce que l'archéologie grecque, d'autre part, compte de savants, se trouvera réuni au bord du transatlantique *le Bonheur*, spécialement affrété pour une croisière aux côtes de la Grèce, de l'Archipel et de l'Asie Mineure. Chaque matin, *le Bonheur* jettera l'ancre dans une des anses des côtes de la Grèce. Les passagers seront débarqués et visiteront les villes célèbres, sous la conduite du directeur de la croisière. Le soir, ils se retrouveront sur *le Bonheur*, qui, pendant la nuit, les transportera à un autre point de la Hellade. Les inscriptions peuvent être prises à Paris..., etc.

(Suivaient les conditions du voyage, le détail des escales, des transports, etc.)

Quand Sosson découvrit cet articulet, ses yeux brillèrent : il venait d'être illuminé comme saint Paul sur le chemin de Damas!

— Lis, dit-il simplement, en passant le journal à sa femme.

Elle lut et ne comprit pas.

— Qu'est-ce que ça peut nous faire? interrogea-t-elle.

Supérieur, Sosson lui fit signe de se taire, de ne pas troubler les pensées qui se présentaient en tempête sous son crâne. Et il se mit à marcher à grands pas dans la pièce. Elle le regardait toujours, intriguée, sentant que quelque chose de grave, quelque chose de décisif, se préparait : docile, elle respectait le silence de son homme. A la fin, il demanda qu'elle lui donnât du papier à lettres. Et, d'une main ferme, il rédigea :

A Monsieur le Bourgmestre,

A Messieurs les membres du Collège des
échevins,

MESSIEURS,

Appelé par la confiance de l'administration communale aux délicates fonctions de conser-

vateur de la Tour Noire — fonctions que, j'ose le dire, je remplis depuis près de trois ans à la plus grande satisfaction de tous — j'ai l'honneur de venir solliciter la faveur d'être délégué par la ville de Bruxelles au Congrès des Orientalistes hellénisants qui, après avoir parcouru la Grèce, se rendra en Asie, afin de visiter *campus ubi Troja fuit*, comme nous disons entre archéologues.

Mes titres à l'obtention de cette faveur sont des plus sérieux. Ainsi que vous pouvez le constater par la citation latine ci-dessus, j'ai fait, à l'athénée de Bruxelles, mes humanités complètes et seuls des malheurs de famille m'ont empêché de conquérir à l'Université le grade de docteur en philosophie que j'ai toujours ambitionné. Mais l'étude privée a compensé les cours académiques et je ne crois pas exagérer en affirmant que je suis aussi apte qu'un quiconque à remplir l'honorifique mandat de délégué au susnommé Congrès des Orientalistes. En me conférant ce mandat, vous reconnaîtrez implicitement les services que, dans la modeste sphère de mon action administrative, je me suis efforcé de rendre à ma ville natale.

Persuadé que vous voudrez bien prendre ma

demande en considération et lui donner une suite favorable, j'ai l'honneur, etc.

(S.) PROSPER SOSSON,

Conservateur de la Tour Noire; auteur d'un mémoire sur la poliorcétique du moyen âge, adressé au Musée d'armes de Madrid et à l'Académie d'archéologie de Rome.

Lina, émerveillée, lui sauta au cou. (Le lecteur est prié de relire, pour plus amples explications, le chapitre II du deuxième épisode de ce livre véridique.)

Le lendemain, Sosson transcrivit cette lettre sur papier-ministre, la plaça dans une grande enveloppe non fermée et l'adressa, avec un mot personnel, à son ami l'échevin : « Notre vieille amitié, expliquait ce mot, me fait un devoir, mon cher échevin, de vous adresser cette lettre au lieu de lui faire prendre tout de suite la voie officielle et hiérarchique, car je ne doute pas que, dès que vous en aurez pris connaissance, vous ne vous fassiez un plaisir de me faciliter les moyens d'aboutir, ce qui sera non seulement une bonne affaire pour la Ville, mais encore — je ne songe pas à vous le cacher — pour votre dévoué et affectionné Sosson. »

La réponse ne se fit pas attendre : dès le lendemain, Sosson fut mandé au cabinet de l'échevin.

Celui-ci eut, à la vue de Sosson, un sourire ironique et amusé.

— Ah! ah! mon gaillard, on a donc rêvé de faire un beau voyage aux frais de l'administration?

— On l'a rêvé, dit Sosson.

— C'est un beau rêve, mais ce n'est qu'un rêve, fit l'échevin. Je suis obligé de vous répondre comme les secrétaires de théâtre : « Mille regrets, impossible. »

— Parce que?

— Parce que la mission est demandée par un jeune docteur en philosophie de notre Université, lequel a tous les titres pour l'obtenir, alors que — permettez-moi de vous le dire, Sosson, — vous n'en avez aucun.

— ... Que tu dis, Edgard, fit Sosson, — pardon, que vous dites... — Mais je suppose un instant que je n'en aie pas, de titres : c'est justement une raison pour m'adresser à vous. Car, enfin, si j'en avais, votre bienveillance et votre protection me seraient complètement inutiles.

— C'est vrai, dit l'échevin, souriant en caressant sa barbe florissante et savamment diamantée. Mais voilà, Sosson : à l'impossible nul n'est tenu;

je ne puis consentir au passe-droit que vous me demandez.

— Alors, c'est non?

— C'est non!

Et l'échevin, secouant la tête, d'un geste doux mais ferme, fit comprendre à Sosson qu'il était inutile d'insister davantage et que l'audience était terminée.

Sosson ne bougea pas.

— C'est votre dernier mot? dit-il froidement.

— Le tout dernier.

Alors, regardant l'échevin dans le blanc des yeux, Sosson prononça :

— Vous savez bien, ma conférence...?

— Votre conférence sur la théorie plastique et l'âme bruxelloise?.....

— Oui, dit Sosson. Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur — et je n'en ai qu'une — que si vous me refusez la délégation, je donne ma conférence avant huit jours à la Grande-Harmonie!

— Des menaces? dit l'échevin.

— Oui, dit Sosson, beau de tranquille audace.

— Vous ne ferez pas ça, Sosson!

— Je le ferai, monsieur l'échevin. Je veux la délégation.....

— Mais je vous répète que vous n'y avez aucun titre; on vous blaguera... Oh! vous, ça m'est bien égal; mais nous, mais moi!.....

— Je veux la délégation, répéta Sosson sur le ton de Salomé réclamant la tête de Jokanaan.

— C'est nous couvrir de ridicule à la veille des élections communales!

— Je veux la délégation, déclara pour la troisième fois Sosson. La délégation ou ma conférence! Réfléchissez!

— Je réfléchirai, dit l'échevin accablé.

Alors Sosson se radoucit un peu.

— Je compatis à vos ennuis, Charles, dit-il, je comprends combien votre situation est délicate; mais c'est votre faute : vous n'aviez qu'à ne pas me nommer conservateur de la Tour Noire; ce n'est pas moi qui vous l'ai demandé.

Du coup, l'échevin ouvrit sa fenêtre pour respirer un peu.

Sosson s'en alla, raide comme la justice.

Le lendemain, il était officiellement délégué.

CHAPITRE II.

« Pars pour la Grèce! » (*Air connu*).

M. Pussenbrood, ce matin-là, fit son examen de conscience entre ses draps, après que sa servante — je demande pardon à mes lectrices de leur révéler ce détail scandaleux : mais parfois Pussenbrood invitait sa bonne à partager son lit, sans cela solitaire, de célibataire — se fût levée, requise par la préparation du café au lait. Il récapitulait ce qu'il avait bu la veille ; à mesure que son esprit se dégageait des limbes du sommeil, les souvenirs des boissons ingurgitées défilaient à la parade : il avait débuté par les deux petits schiedam d'avant-midi — non reprochables ceux-là, parce que réglementaires, nécessaires à l'estomac ; — l'apéritif du déjeuner s'était composé d'un picon-curaçao et du bonnekamp dit « de flèche » ; au déjeuner : demi-bordeaux, un grand « brune », deux cognacs avec le café ; l'après-midi, oh ! très raisonnable, l'après-midi : deux bouteilles de gueuze avec le patron du *Doux*, deux vins

blancs à la *Boule Plate*, les quatre stouts réglementaires *Au Lambic de Matadi*, et c'était tout; même pas la légère absinthe; dîner : demi-bordeaux, deux fines; puis les cinq demis *Aux Trois-Suisses* et le sloop-mouche.

Allons! tout allait bien : quand on sait se tenir, quand on met au service d'une volonté intelligente une méthode scrupuleuse, on arrive, même dans une ville comme Bruxelles, à ne pas se ruiner la santé.

La bouche très supportablement pâteuse, il ne cessait de bâiller que pour sourire, tant il était content de lui.

Or, tandis que Pussenbrood terminait son examen de conscience, un bruit violent émut brusquement la paix de sa maison : un pas rapide ébranla l'escalier, des coups précipités furent frappés à la porte de la chambre et, avant que Pussenbrood eût eu le temps d'articuler : « Entrez! » un homme se précipita dans la pièce : c'était Sosson!

Sosson cria : « Ça y est! »

Et Pussenbrood, se dressant sur son séant parmi ses couvertures éparses, demanda :

— Qu'est-ce que c'est qui y est?

— Je suis délégué par la ville pour le congrès des Orientalistes hellénisants!

Pussenbrood, hébété, crut, du coup, qu'il avait été plus pochard, la veille, que le relevé de tout à l'heure ne le lui avait fait supposer et il se pinça pour se réveiller d'entre ses draps.

Sosson, cependant, poursuivait :

— Pussenbrood, faites vos malles. Je vous emmène. Et aussi Nottebaar. Moi, je voyage à l'œil, avec ma femme. Vous deux, vous êtes assez riches pour vous offrir ça. Une occasion unique. D'ailleurs, je ne pars pas sans vous : Bruxelles me manquerait trop.

Pussenbrood restait abasourdi :

— Moi je veux bien, bégayait-il. J'ai toujours pensé à un grand voyage. Mais c'est un congrès... un congrès d'orientalistes, comme vous dites. Et, vous le savez bien, Sosson : moi, je ne suis pas orientaliste.

— Où êtes-vous né? dit Sosson, de l'air d'un homme qui n'attend qu'une réponse pour triompher.

— A Eecloo.

— Où est-ce, Eecloo?

— Dans la Flandre...

— Quelle Flandre?

— La Flandre orientale!

— Alors, vous êtes orientaliste! conclut Sosson.

Mais Pussenbrood n'était pas convaincu. Il fallut que Sosson lui expliquât que les organisateurs du Congrès ne demandaient qu'à racoler des membres; que la qualité de congressiste — coût vingt francs d'inscription — vous conférait, sans contrôle aucun, tous les avantages du congrès, savoir : la réduction de moitié sur les paquebots et les chemins de fer, l'invitation aux banquets inséparables de tous congrès, les réceptions officielles, toutes les herbes de la Saint-Jean.

Pussenbrood réfléchissait. Un gros pli lui barrait le front : il était visiblement préoccupé par une idée fixe.

— Qu'est-ce qu'on boit, dans ces pays-là? demanda-t-il.

— Rien, dit Sosson. De l'eau, si on veut; du vin, si on peut; mais on ne peut pas, parce qu'il est contenu dans des outres faites en peau de chèvre, ce qui le rend imbuvable pour des gens habitués, comme nous, aux bons Bordeaux et aux vins de Moselle.

— Et les liqueurs?

— Du « raki », rien que du raki... Ça fait vomir un singe à trente pas.....

Du coup, la physionomie de Pussenbrood se transfigura. Il étendit les mains hors ses draps,

saisit celles de Sosson, de l'air d'un homme qui découvre ce qu'il cherche depuis cinquante ans et plus.

— C'est vrai, Sosson, dit-il, tremblant dans l'attente de la réponse, c'est vrai ce que vous me dites-là ?

— Ma parole ! dit Sosson.

— Alors, si je voulais prendre un verre, il n'y aurait pas moyen ? Si je me sentais porté pour du vin, de la bière ou un sloop-mouche, je ne trouverais pas ?

— Vous ne trouveriez pas, Pussenbrood !

Pussenbrood, solennel, étendit la dextre.

— Je pars avec les Orientalistes, Sosson, c'est juré ! Vous pouvez prendre mon billet. Je savais bien qu'un jour devait venir où je ne serais plus obligé de me battre avec moi-même pour passer devant les cavitjes ! Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites : merci, Sosson, merci ; je ne l'oublierai jamais !

En quittant le *home* de Pussenbrood, Sosson songeait :

— Maintenant, il ne me reste qu'à décider Nottebaar !

Il courut chez lui ; il lui exposa, avec entrain,

son désir de le voir prendre part au Congrès; il lui fit valoir la méritoire décision de Pussenbrood.

L'inimitable Nottebaar, séduit, mais encore perplexe, demanda à réfléchir :

— Il faut que j'en parle à mon oncle, dit-il. Demain, réponse!

Nottebaar s'arrangea donc, le lendemain, de façon à rencontrer son oncle dans l'escalier; il lui exposa sa requête.

L'oncle répondit :

— Tu peux aller en Grèce en ballon, tu peux aller au Pôle Nord en automobile, tu peux aller habiter Watermael-Boitsfort, cela me laisse absolument *flaw*. Je te l'ai dit une fois pour toutes : tout ce que je te demande, c'est de ne pas me faire avoir des *ruses*, surtout avec des histoires de femmes. Sinon, les cieux qui sont sur ta tête seront d'airain, la terre qui est sous tes pieds sera de fer et l'Éternel te frappera de plaies grandes et de durée, de maladies malignes et de durée. Autrement dit, tu n'auras pas mes klothers. Bon voyage!

Le même soir, Sosson et sa femme, Nottebaar et Pussenbrood envoyaient leur adhésion au Congrès des Orientalistes hellénisants.

CHAPITRE II.

**A bord du « Bonheur ». — Les Brusseleers
loin du clocher natal.**

Ils se retrouvèrent à Marseille. Sosson et sa femme étaient arrivés les premiers; Pussenbrood et Nottebaar ne les joignirent que le matin du jour de l'embarquement : tous deux professaient un mépris profond pour Marseille, « la ville des puces sanguinaires et des *teusschen* puants ». La municipalité marseillaise avait envoyé, quelques mois auparavant, à Bruxelles, un délégué chargé d'étudier nos installations sanitaires et M. Pussenbrood en avait conclu que tout ce qui concerne la propreté et l'hygiène avait été, jusque-là, lettre morte pour les Marseillais. Il était « écœuré », disait-il, rien que d'y penser!

Cependant, à peine débarqué, M. Pussenbrood courut faire une incursion dans le quartier des bouges à matelots, qui n'est pas, à coup sûr, le quartier le plus propre de la vieille Phocée.

On ne sut s'il y vit les femmes toutes nues que

la légende place aux croisées des maisons suspectes, car, interrogé par Lina, il déclara effrontément qu'il avait fait simplement le tour de la Joliette, afin de « rapporter des idées » pour Bruxelles-Port-de-Mer.

Or, Nottebaar qui, lui aussi, avait été jeter un coup d'œil aux rues dont les maisons sont vastement numérotées, avait failli se heurter à Pussenbrood ; il s'était, pour se dissimuler, jeté dans un café ; malheureusement, aussi désireux que Pussenbrood de ne pas avouer, il fallut bien qu'il se refusât la joie de lui donner le démenti du témoin oculaire.

Le lendemain, après s'être emplis de bouillabaisse *Aux Phocéens*, ils se rendirent à bord du *Bonheur*.

Ouvrons ici une parenthèse, pour émettre quelques considérations générales :

Le véritable Bruxellois, celui de la vieille souche, est peut-être encore plus facile à reconnaître quand il est en voyage que quand il est chez lui. Observez l'entrée, dans un hôtel de villégiature des Ardennes, par exemple, de quelques naturels du quartier Saint-Géry, excursionnant en corps, à l'époque des vacances. Ils envahissent l'immeuble dans une tempête de

cris; c'est la ruée d'une tribu de sauvages qui a surpris, dans la brousse, le campement d'un explorateur; ils sautent, ils s'interpellent, ils se répandent en hurlements : — « Kom ich zien, Pitje! » — « Zie da mo ni kie, Lamme! » Ils poussent toutes les portes du vestibule pour voir ce qui se passe, ne manquent jamais de découvrir le piano et, tandis que l'un d'eux tape dessus, les autres braillent un chœur qui fait arriver à la course le patron et la patronne de l'établissement, affairés, mais déjà résignés et non surpris, car ils se sont dit, dès les premiers signes de l'invasion : « C'est une société bruxelloise...! »

Ainsi se comportèrent à Marseille, *mutatis mutandis*, le couple Sosson, François Nottebaar et Joseph Pussenbrood.

Tels des pantins dont l'atavisme tirait, avec d'invisibles doigts, les ficelles, nos quatre concitoyens se mirent, à peine franchie la passerelle du *Bonheur*, à agiter bras et jambes, à « faire les désossés ». Ils couraient du pont à la cale, bousculaient les gens de service, renversaient les vases déjà préparés pour de tristes aventures maritimes, se hélaient d'un bout à l'autre du couloir des cabines, pour se montrer leurs découvertes, s'arrêtaient pour regarder vider les malles, en-

traient dans le fumoir et dans le salon comme dans des villes conquises, bref, donnaient le fâcheux spectacle de gens désorbités, tumultueux, dératés, ahuris et, pour tout dire, bien mal élevés.

Les congressistes, gens sages, gens rassis, gens graves, — il y en avait qui paraissaient centenaires, tant leur front était chenu, leur démarche branlante et leur barbe vénérable! — regardaient avec un étonnement non exempt d'inquiétudes, ces trois phénomènes mâles conduits par une femme non moins extraordinaire qu'eux, car, en Lina, grisée par la joie enfantine et violente de cette prise de possession, la traditionnelle sauvagerie bruxelloise avait reparu : elle, si soucieuse d'ordinaire de son « quant à soi », montait et dévalait les marches, en agitant sa rouge ombrelle ; le plaisir empourprait ses joues et faisait chavirer son chapeau sur des cheveux follement dépeignés ; elle était, à elle toute seule, déchaînée comme une meute entière.

Sosson ne jugea pas nécessaire de se présenter à aucun des orientalistes hellénisants. Quant à Pussenbrood et à Nottebaar, il serait presque ridicule d'affirmer que cette pensée ne leur effleura pas un seul moment la substance grise.

La plupart des congressistes étaient Français. Tout de suite des groupes s'étaient formés, qui fusionnaient peu; ils n'avaient entre eux que des rapports de grande politesse; ils gardaient cette réserve qui n'encourage pas à pousser les choses au delà des limites d'une conversation banale; ils avaient cette qualité bien française : la discrétion.

Cette retenue n'échappa point à Lina qui en comprit le mérite et en sentit le prix; mais, si elle impressionna quelque peu Sosson, elle ne toucha que médiocrement Nottebaar et pas du tout Pussenbrood.

Ce qui les préoccupa tous quatre, dès l'abord, ce fut le chapitre de la gueule, comme disait Brantôme. On mangeait bien, sur le *Bonheur* : vivres et vin, tout était à discrétion. Quatre plats au déjeuner, six au dîner, et tous également bons. Mais la mauvaise chance voulut que nos Bruxellois fussent très mal placés, dans le salon où l'on prenait les repas : la partie de table qui leur avait été assignée se trouvait secouée par les mouvements de l'hélice; tout tremblait et trépidait; les assiettes s'entrechoquaient; les verres trop pleins se répandaient, la fourchette, déposée sur l'assiette, avait la danse de Saint-Gui.

Or, comme les pauvres boyaux des convives dansaient la gigue avec le reste, c'était une sensation insupportable... inquiétante, si elle avait dû se prolonger.

— «Ça ne sait pas rester durer», dit Pussenbrood, après le premier repas. Je vais faire de la musique.

Il fit venir le maître d'hôtel, qu'il appelait le gérant, et lui demanda s'il croyait que lui, Pussenbrood et ses amis, étaient venus à bord du *Bonheur* pour *wageler* comme les estomacs d'une cent kilos. Le maître d'hôtel voulut expliquer que... Pussenbrood ne lui en laissa pas le temps.

— J'ai payé aussi bien que les autres... Je veux être traité la même chose... Si vous voulez, je vous montrerai mon reçu... Prenez seulement garde qu'on ne nous donne plus cette place ce soir, mon garçon, ou sinon vous entendrez quet'chose qui ne sera pas dans une contrebasse.

Le maître d'hôtel, très correct, s'inclina et, au prix de mille diplomaties, parvint à décider une famille française à changer, dès le soir, ses places avec celles des Bruxellois.

Tandis que le *Bonheur* longeait les côtes de la Provence — rocs capricieusement découpés, chaîne ondulante de montagnes parfois crêtées

de neige, villages nonchalamment étendus dans un repli de terrain, le tout sous un ciel morose, étouffant la lumière, éteignant la symphonie des nuances dans une grisaille humide — ils commencèrent à « mettre un nom » sur les physionomies de leurs co-passagers. Il distinguèrent d'abord M. Ayguipars, le réputé maître de conférences de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris; M. Lechantre, de l'Institut, directeur de l'École française de Delphes, célèbre dans le monde des hellénistes par ses fouilles de Volo; le professeur Herr doctor Fritz Schweinfurth, à l'érudition solide, méprisante et fureteuse; le marquis di Veroni, maigrichon, agile et jovial; le paléographe Isnard, au visage de diplomate ou de cabotin, ça dépendait des moments; le botaniste Petit-Dour, qui se révéla, par la suite, grand décortiqueur de cactus, mutilateur d'asphodèles et disséqueur d'euphorbes; les Norvégiens Shäkershon père et fils : le père, inoffensif et distrait, le fils, égyptologue à lunettes, l'air d'un fœtus grandi dans son bocal; M. Cronstré, vice-président de l'école pratique des hautes études; M. Beaurepas, doyen de la Faculté des sciences orientales de Montpellier, un homme aimable et blond, bavard, nerveux et touche-à-tout ;

M. Rhamnonte, professeur au Collège de France, auprofil de veau qui tette; M. Levaret, de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, un savant anguleux de structure et de caractère, etc.

Beaucoup de dames, la plupart très élégantes, quelques-unes jolies à faire tourner les têtes; le charme vivant du paquebot, dont le pont, aux heures de flânerie désœuvrée, paraissait être le salon d'un casino luxueux.

Il faisait très froid.

A peine avait-on perdu de vue Marseille, que la mer, sans être encore mauvaise, était devenue assez désagréable pour faire verdire quelques dames qu'on se hâta d'étendre sur des chaises longues, accostées de cuvettes profondes. Une jolie jeune fille détint tristement le record : d'un seul coup, elle se débarrassa à fond. Comme il n'y a que le premier tas qui coûte, les cuvettes voisines s'emplirent immédiatement; les déjeuners du matin coulèrent à pleins bords.

Lina regardait son mari d'un air inquiet; Pussenbrood riait, Nottebaar aussi. Mais voici que, dans le crépuscule, les côtes s'estompent, se brouillent, s'effacent, disparaissent. Le vent devient plus violent. La mer est boueuse et jaune, comme la mer du Nord. On se croirait, car le froid

augmente, sur un paquebot Anvers-Harwich, en octobre.....

Sosson et sa femme descendirent dans leur cabine, une cabine à deux lits, une caisse carrée semblable à un caveau funéraire où les couchettes en bois d'acajou avaient l'air de deux cercueils. Sosson était dans le cercueil d'en dessous. On sentait tous les désinfectants à la fois. Contre la cloison, un tout petit pot à eau : peut-être de l'eau bénite ; il ne manquait que le goupillon pour asperger les morts. Sosson trouva que cela manquait totalement de gaieté ; il se promit de passer plus d'une nuit à la belle étoile, roulé dans sa couverture, étendu sur la chaise longue qu'il avait achetée à Marseille.

Quand la nuit arriva, les vagues devinrent plus fortes ; ça ne fut plus une pluie qui tomba dans les cuvettes : ce fut une drache qui se déversait sur le pont, dans les escaliers, par dessus les bastingages : en passant dans les couloirs des cabines, on entendait des gémissements, des hoquets et des râles.

— Ça doit se passer comme ça à l'Amigo, les nuits du lundi perdu, fit remarquer Pussenbrood, encore valide, mais impressionné tout de même.

Il commençait à être moins sûr de lui, quand

la cloche sonna le dîner, Lina et Sosson espèrent : ils se dirent qu'une forte nourriture les calerait... Hélas! après le repas, ils furent obligés, ayant fort mal à la tête, de se fourrer dans leur cercueil respectif où ils finirent par s'endormir au milieu d'un vacarme assourdissant de portes qui claquent, de malades qui réclament la femme de chambre, de laveuses de vaisselle, de matelots transportant des malles.....

CHAPITRE III.

De l'effet du mal de mer sur une femme sensible.

— « Un jour, ils voyageaient en Calabre... »

Quand Sosson et Lina se levèrent, le lendemain matin, à 6 heures, après avoir résisté victorieusement — mais au prix de quels efforts! — aux effets funestes du roulis et du tangage, ils montèrent sur le pont, tout à fait désorientés et mal à l'aise, cherchant en vain à retrouver leur aplomb. Ils regardaient, avec mélancolie, au passage du détroit de Bonifacio, les côtes de la Corse et de la Sardaigne : des roches arides, une terre désolée, sans vestige d'habitations ou d'ouvrages qui décèlent un effort de l'homme. Des pierres, des pierres, pas une plante, pas un toit; un rocher majestueux, tout à coup, puis encore des pierres, toujours et toujours des pierres.

Et, brusquement, la grande débâcle se produisit pour Lina. Elle se vomit tout entière par dessus le bastingage. Sosson eût voulu s'empresser : il ne le put. Le cœur lui manquait, à lui aussi.

Vainement Lina l'appela à l'aide; il sentait que s'il approchait d'elle, c'en était fait de lui.

Alors, Lina, si malade — et justement parce que si malade... — fut injuste jusqu'à la cruauté.

— Vous êtes un *skobejak*, disait-elle au triste Sosson, en une plainte coupée de hoquets désastreux. On m'avait dit avant de partir que vous ne me faisiez faire... ce voyage en mer... que pour vous dé... barrasser de moi. Oui..., maman m'avait prévenue de faire attention... Sale type que vous êtes là!... Imbécile que j'ai été de ne pas vouloir... écouter ma mère...

La toque chavirée sur le nez, les cheveux emmêlés en une déplorable broussaille, le devant du corsage empli de souillures suspectes, elle n'était plus qu'une loque humaine, un mannequin de musée de cire dont on a retiré l'armature et qui s'effondre.

Un coup de roulis la jetait de côté : elle changeait alors de thème, mais elle ne parlait plus « *tutu comme de-z-oiseaux* » ; elle s'exprimait « comme sa mère lui avait appris ».

— Sosson, Sosson, est-ce que vous allez me laisser mourir sans... une fois me plaindre? Vous voudriez ça non plus pas, est-c' pas, Sosson?... Si on pourrait... seulement retourner sur Mar-

seille!... Dites quelque chose pour me plaindre, Sosson...

Sosson, l'œil hébété, se bornait, en guise de réponse, à se déverser un baquet.

Pussenbrood, arrivé sur ces entrefaites, définitivement indemne, le veinard, ricanait. Il était allé quérir, dans sa grosse malle, une bouteille de « vieux système »; il en offrit, par dérision, à Sosson et à Lina — et, par bravade, il en but de pleins verres. Une feinte compassion donnait à sa figure jaune de vieux rabbin une crapulerie infinie : sa barbiche de bouc frémissait d'aise; chaque poil semblait prendre sa part de cette aubaine de rigolade, comme, par un beau matin d'été, chaque brin d'herbe, chatouillé par le vent parfumé et chauffé par le soleil, semble prendre sa part de la fête du ciel et de la terre.

S'adressant à Sosson, il lui dit :

— Ce n'est plus le vicaire, n'est-ce pas, qui est malade maintenant?

— Potferdoume non, répondit le pâle Sosson : cette fois-ci, c'est moi!

Lina n'eut même pas la force de sourire.

Ce fut à ce moment que l'impayable Nottebaar, insolent de belle santé, intervint. Il crut le moment venu pour donner de l'air à des réflexions

tirées de sa Bible à lui, pour prêcher avec une onction sereine et comme inoxydable :

« — Ta mère t'a enfanté sous un poirier, et ça est mauvais, disait-il à Sosson; mais il faut bénir la famille de la sage-femme, parce qu'elle est venue chez toi comme Eléazar, le serviteur d'Abraham est venu chez Laban. »

On ne saisissait pas tout de suite le rapport; mais il ne fallait conclure de cette difficulté qu'une seule chose : c'est que la citation était très subtile dans sa profondeur, à moins que ce ne fut très profonde dans sa subtilité.

Sosson souhaitait avoir la force de Samson — hélas, il ne l'avait pas, mais là, pas du tout, en ce moment! — pour assommer l'impayable.

Cependant, dans le courant de l'après-midi, l'état de la mer et celui du couple Sosson s'améliorèrent un peu. Les Sosson purent assister à la conférence de M. Ayguipers, l'helléniste français dont la notoriété est universelle.

Le pauvre conférencier était abominablement malade depuis l'embarquement. En matière d'exorde, il pria le public de l'excuser pour le cas où son estomac, au cours de la conférence, trahirait sa bonne volonté. Il parla pourtant pendant une heure, avec beaucoup de compétence,

sans défaillance et sans pédantisme, de la civilisation grecque à l'époque d'Homère. Dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, il découvrit des choses extraordinaires, vraiment inattendues et qu'il fallait beaucoup de déférence pour admettre avec lui : c'était plus ingénieux que convaincant. Les Sosson et Nottebaar déclarèrent que le conférencier trouverait dans les œuvres d'Homère non seulement la Tour Noire, mais encore Manneken-Pis, le canal de Willebroeck et l'Arcade du Cinquantenaire, avec le portrait des généreux donateurs d'icelle — pour peu qu'on les lui demandât. Une fois de plus, le bon sens bruxellois n'avait pas tort.

Pendant la conférence, le bateau s'était mis à « rouler » éperdûment et la danse — provoquée par un grain — ne dura pas moins de trois heures. Le bateau n'étant pas lesté (il n'emportait aucune marchandise) tenait fort mal la mer quand le roulis le tourmentait. Aussi, il y eut bien peu de monde au dîner; les Sosson, pour leur part, brillèrent par leur absence. Heureusement, il y eut un fort beau lever de lune. Mais, quel froid à enrhummer des baleines, et quelle mer! On se serait cru en route pour le Spitzberg; on aurait découvert des banquises avec des ours blancs qu'on ne s'en serait pas étonné!

Nottebaar, à son tour, nourrit les poissons de la Méditerranée.....

Le lendemain, à 5 heures, on vint éveiller les passagers; le commandant les avertissait qu'on allait passer en face du Stromboli, le volcan constamment en activité, dont les éruptions sont réglées comme par un mécanisme d'horloge. Le front sourcilleux du monstre apparut, dans la clarté douteuse du petit matin, enveloppé de fumée et de vapeurs sulfureuses; toutes les deux minutes, une flamme jaillit et s'éteint. De loin, cela avait l'air d'un terril de charbonnage au sommet duquel la lanterne d'un grapilleur de scories apparaîtrait à intervalles fixes. De près, on vit un cône immense, raviné par la lave, avec des plaques de verdure maigre et des écailles de rocs.

Mais la surprise fut de découvrir, quand le bateau s'approcha davantage de ce soupirail d'enfer, un village coquet, parmi des vignes et des jardinets. Une quarantaine de cabanes se sont installées là, dans un repli verdoyant, miraculeusement creusé dans les rochers calcinés par la lave.

Les passagers songeaient avec étonnement à la vie que les habitants^f de ces quarante cabanes

mènent dans cette île perdue, parmi les végétations de cette vallée riante, isolée du reste du monde, étrangère à nos agitations vaines, à nos aspirations de civilisés, à notre art, à notre science, à l'effort constant, à la poussée ambitieuse des générations ahénant de par le vaste monde! Et beaucoup se demandaient si le bonheur, fleur si frêle et si délicate que la main la plus douce se fane en la voulant cueillir, plante si précieuse et si rare, que l'on ne sait dans quel terrain doivent plonger ses racines déliées, de quelle substance il faut nourrir sa tige gracile — croissait et s'épanouissait dans la paix des jardins de cette île ignorée, sur cette terre purifiée par le feu d'un volcan, arrosée par l'écume lustrale des vagues.....

— C'est en voyant des choses comme ça qu'on se dit qu'on a tout de même de la chance d'être à Bruxelles, déclara Pussenbrood; on a tort de dire que les voyages ne servent à rien...

Quant aux Sosson, la pluie battante, qui s'était remise à tomber sur le volcan fumeux, la vue de ces rochers convulsés, de ces flammes tragiques, leur faisaient froid au cœur.

— *A wel!* la « grande bleue »?... où 's'qu'elle est, « la grande bleue »? disait Lina.....

Quelques heures après, le détroit de Messines s'indiqua par une échancrure entre deux lignes vaguement dessinées dans le brouillard d'eau. Et, à mesure qu'on avança, le paysage se précisa davantage.

A gauche, les contreforts de la Calabre d'un noir d'encre de Chine, comme le « caliche » de ce nom, avec de grands pans d'ombre qui se rabattent et se confondent, en sorte qu'on ne voit pas bien si l'on a affaire à des montagnes ou à des nuages. A droite, les rochers mamelonnés de la Sicile, voilés par de longues traînées de pluie. Le navire pique droit sur le détroit. Côté Calabre, voici le légendaire rocher de Scylla, un gros bloc carré et noir, surmonté de maisons colorées et d'une église pittoresque. C'est là qu'un seigneur brigand guettait les pauvres diables de matelots qui, pour éviter les remous de Charybde (côté Sicile), obliquaient imprudemment vers sa rive.

Or, comme le *Bonheur* arrivait à la hauteur du Pharo (Sicile) et tandis que la côte calabraise restait noyée dans l'averse, voici qu'un coup de soleil (le premier qu'on eût vu) dégage tout à coup la Sicile dans l'apothéose d'un admirable arc-en-ciel. On dirait un décor de théâtre, équipé par des machinistes de rêve, éclairé par des élec-

triciens comme jamais scènes de féeries n'en connaîtront!

La ville de Pharo, — un nom quasi-nostalgique pour des oreilles de Brusseleers... — nonchalamment étendue le long du rivage, surgit comme un flot de clarté; on distingue les plus petits détails des maisons, les pierres du phare, les végétations des collines, le tracé des ruelles, le lit des torrents. Tous les plans s'indiquent, étagent et distancent leurs perspectives dans la lumière blonde et joyeuse. Contraste inoubliable : le soleil pénètre le flot, donne à la mer une transparence de cristal bleu; c'est une oasis de clarté dans un déluge de pluie, dans un désert de nuages. Cela dure dix minutes au plus; puis, la pluie revient, balayant la terre et l'eau, fouettant les vagues, mettant en fuite tous les passagers pressés à l'avant du navire. Avant d'avoir gagné la passerelle qui conduit à l'entrepont, tout le monde est trempé, percé, dégouttant d'eau. Mais c'est égal : ce qu'on vient de voir valait bien une drache.

Lina elle-même ne se plaignit pas.

La mer était devenue très calme; il n'y avait plus ni tangage ni roulis. Mais un officier du bord prévint Sosson que, dès que l'on serait dans la

mer Ionienne, c'est-à-dire dès que l'on aurait passé le détroit, la danse du navire pourrait bien donner un nouvel agrément aux amateurs.

Pendant la nuit, le *Bonheur* longea la côte méridionale d'Italie, depuis la pointe de la botte jusqu'au talon.....

La journée du lendemain commença bien. Le vent n'avait guère fraîchi, mais le soleil — enfin! — rayonnait sur une mer aux transparences vertes; l'arrière du navire traçait un sillon tellement éblouissant de clarté, qu'on ne pouvait en supporter la réverbération.

Dans l'après-midi. M. Ayguipers essaya de donner sa deuxième conférence.

Hélas, la bourrasque annoncée se déchaîna en tempête, faisant flotter le navire comme un bouchon. Des paquets de mer mirent en fuite les passagers; une pluie diluvienne cingla; le vent, hurlant dans les cordages, balaya une rangée de chaises longues, sans même avoir le bon goût de respecter celle de Lina. A 6 heures, n'y tenant plus, se sentant épuisés après chaque tour de montagne russe que la vague leur payait, les Sosson allèrent se mettre dans leur bière. Ce n'est qu'à 2 heures du matin qu'ils parvinrent à s'endormir.

A 5 heures, réveil! Et quel réveil! C'est le petit jour; tout le monde court sur le pont. Le ciel va du bleu déteint au gris perle et, derrière les montagnes de l'Albanie, le soleil lentement monte dans une divine lumière.

L'air est d'une limpidité inexprimable. Des montagnes couvertes de neige haussent leurs crêtes par dessus d'autres montagnes plaquées de verdure sombres; on les croirait à une lieue de distance; elle sont à dix lieues!

Corfou, toute proche, se dessine, se précise, entre ces montagnes et le navire. Dans une heure, on débarquera dans l'île enchantée; avant une heure, on sentira sous ses pieds la terre ferme!

Pussenbrood s'allongea, ravi, sur sa chaise-longue, dans l'attente.

Il ne pensait à rien, lorsque ses yeux tombèrent sur une carte dépliée et remarquèrent le nom de Zante, l'île située sur les côtes de la Morée. Et voilà que, tout à coup, Pussenbrood trouva une magnifique « devinette » : « *D.* Comment s'appellent les habitants de Zante? — *R.* Des Zantrophages! »

Il en fut si transporté de joie qu'il se mit immédiatement à la recherche de Lina, de Nottebaar et de Sosson pour « la leur faire ». Puis, jusqu'à

l'arrivée à Corfou, il courut de l'un à l'autre passager, remplaçant sa devinette avec un plaisir grandissant. Les congressistes se pressaient déjà sur la passerelle du débarcadère qu'on entendait encore sa voix décroissant parmi les groupes :

— Écoutez, j'en connais une bonne, mais une bonne, vous savez ! Comment s'appellent... ?

CHAPITRE IV

Escale Corfiote. — Stokfish... Grèce!

Ce fut une journée délicieuse que celle que l'on passa dans « l'île enchantée » — après cette traversée si pénible. On visita les vieux forts en avancée, tout blancs dans l'azur de la mer, avec leurs chemins de ronde envahis par les fleurs sauvages; l'Esplanade, où des soldats d'artillerie — encore qu'ils se sentissent observés — manœuvraient à la façon des anciens gardes civiques de Molenbeek; les byzantines richesses de Saint-Spiridon; le pittoresque de Santi-Deca, à mi-côte de la montagne, parmi les vignes, les oliviers, les chênes et les cyprès.

Mais l'enchantement de la journée fut l'excursion aux palais et jardins de l'Achilleïon, la résidence construite par la malheureuse impératrice Élisabeth qui, deux ans auparavant, avait trouvé la mort dans l'imbécile horreur d'un attentat anarchiste.

La plupart des congressistes firent l'excursion

à pied, par les sentiers ombragés d'arbres centenaires.

Et ce fut là que, pour la première fois, Nottebaar, l'impayable Nottebaar fut saisi d'un sentiment qui commença par le stupéfier d'une façon si complète que l'impayable ne pouvait « s'en croire ».

C'était Lina qui faisait ce prodige. Lina inconsciente, Lina répandant autour d'elle, sans y penser, son parfum de femme, le fluide qui brusquement agit, énigmatique, mais puissant et redoutable, sur les nerfs et les muscles des mâles.....

Nottebaar la regardait gravir devant lui la montagne, et il s'étonnait du rythme de sa démarche, des contours que les mouvements de la jeune femme dessinaient sous le corsage de linon et la courte jupe d'excursionniste. Il se sentait un trouble, il croyait entendre comme un appel de volupté, mystérieux et palpitant.

Et voici que, s'étant approché pour causer avec elle, afin de vaincre ce trouble étrange, il admirait soudain des cheveux noirs, plus noirs sous la paille très blanche d'un chapeau aigreté de plumes pourpres, des yeux de juive orientale, agrandis dans le visage poudré... Pour la pre-

mière fois, Lina lui apparaissait capiteuse, sensuelle et désirable.....

Cependant, on arriva aux boulevards qui enserrent les jardins élyséens de l'Achilleïon; du haut de la terrasse, peuplée de statues de marbre blanc, les passagers du *Bonheur* virent étinceler le miroir de la baie de Kastralis, figée dans sa splendeur bleue. On éprouvait, en entrant dans les jardins (le palais, en « style pompéien », est plus que banal), je ne sais quel recueillement — j'allais dire quelle vénération. L'âme de l'impératrice morte — elle fut, du moins pendant sa maturité de femme restée belle, un des plus hauts esprits, une des plus nobles imaginations de ce temps — semblait habiter ces chemins dissimulés sous l'éventail des palmiers, errer par ces charmilles profondes, ces bois de citronniers; les cyprès élevaient, pour commémorer son souvenir, la colonnade légère de leurs tiges balancées; c'est pour faire oublier à son ombre les chagrins subis et les épreuves souffertes que la nature avait ces sourires, c'est pour apaiser son cœur percé du poignard que la mer venait baiser doucement les contreforts de la montagne et que le ciel trouvait de ces gris de perle harmonieux; les asphodèles fleurissaient comme sur une tombe aimée, les

oiseaux chantaient, le murmure des fontaines bruissait, le vent s'attédisait de parfums languoureux. Rien ne pouvait rendre la paix sereine de ce séjour digne d'avoir servi d'asile à la fille désenchantée des Césars, digne encore de consoler sa mémoire, en la pleurant avec tendresse.

Et Lina fut toute remuée, vraiment atteinte dans son cœur de femme. Elle eut des yeux pleins de larmes — et Nottebaar sentit quelque chose de doux, de bon, de pas encore éprouvé, pénétrer dans son âme de sceptique, de zwanzeur impénitent. Ce furent des minutes délicieuses, expiées d'ailleurs dès la descente par Gastouri, car, derrière la Lina amoureuse et nue de son désir insensé, Nottebaar voyait grimacer la figure amie du bon et confiant Sosson et aussi la terrible face de l'oncle, d'un oncle irrité et désormais sans entrailles, anathématisant les amours coupables et se précipitant chez son notaire pour modifier son testament.

Aussi, pour chasser les pensées dont il se sentait envahi, s'empressa-t-il, dès qu'on fût rentré à Corfou, de lâcher les Sosson pour aller courir, avec Pussenbrood, la vieille ville italienne.

Ils s'égarèrent dans des tavernes bizarres, par des impasses et des ruelles qui ressemblaient à

des coupe-gorge; ils voulurent goûter le vin des matelots du port, un horrible breuvage emmagasiné dans des outres de peaux de chèvre, d'une odeur charognarde. Dans plusieurs établissements, Nottebaar, redevenu impayable, s'informa de différents notaires et agents de change, disparus de Bruxelles à la suite d'aventures financières retentissantes et qui, disait-on, s'étaient réfugiés à Corfou. On leur répondit que, sans doute, ces messieurs avaient changé de nom en changeant de climat.

Je crois bien que toute la croisière, pour avoir dégusté le vin de liqueur de l'île et le *raki*, était un tantinet pocharde quand, la nuit venue, on regagna le *Bonheur*. Le savant M. Rhamnonte, professeur au Collège de France, avait pris le bras de Sosson; il s'était dit que cet homme qui semblait assez mal éduqué au premier abord, n'était peut-être qu'un savant un peu fruste, cachant sous une rude écorce une érudition remarquable. Il le questionna, le mit sur le terrain de l'archéologie. Sosson, enchanté autant que surpris de voir s'attacher à lui, avec un geste familier, un helléniste de réputation universelle, s'efforça de briller et, n'ayant guère le choix des moyens, lui débita, comme s'il improvisait, le passage de sa confé-

rence où il est prouvé que l'âme belge n'a rien à envier à l'âme athénienne, vu le caractère architectural des constructions militaires médiévales qui subsistent à Bruxelles.

A la troisième phrase de la démonstration sossonienne, M. Rhamnonte quitta le bras de son interlocuteur et joignit un autre groupe : on remarqua que, pendant la suite de la croisière, il n'adressa plus jamais la parole au conservateur de la Tour Noire : les savants ont de ces caprices.

Dans la nuit, le *Bonheur* mit le cap sur la Grèce. L'aube s'indiquait à peine que le clairon du bord fit sauter de leur lit les passagers, le capitaine, voulant leur procurer l'émotion et la joie de la prestigieuse apparition, dans une aube de printemps, de la terre légendaire qui fut le berceau d'un monde.

Les passagers s'installèrent, recueillis, sur le pont, guettant la côte d'Albanie. Les Sosson, Pussenbrood et Nottebaar, encore baillant de sommeil, se placèrent à l'avant du navire, s'établirent commodément dans leur chaise-longue, et la conversation, après avoir flotté quelque temps à la dérive, se fixa sur des souvenirs de la patrie absente.

M. PUSSENBROOD. — Ce poisson qu'on nous a servi avant-hier n'était pas mauvais... vous savez bien, cette espèce d'esturgeon un peu saignant... Mais, vous aurez beau dire, ça ne vaut pas le poisson qu'on mange chez nous.

M. NOTTEBAAR (*rêveur*). — Celui qui n'a jamais mangé du *stokfish* aux pommes nature, avec une sauce au beurre et des oignons frits ne sait pas ce que c'est que manger du poisson.

Un silence approbateur accueillit cet apophtegme.

Ce pendant, ils regardaient la mer et l'horizon : elle était là, toute la magie du printemps oriental ! La cristalline limpidité de l'air immatérialisait dans le rêve cette nature sacrée : le ciel et la mer se magnifiaient dans une fluidité merveilleuse ; auréolant le soleil levant, encore invisible, les nuances les plus rares des pierres précieuses se fondaient dans une harmonie suave : c'était l'éclat mourant des opales, le bleu des saphirs, la lumière assoupie des topazes, le sang apaisé des coraux.

NOTTEBAAR (*continuant son rêve*). — Oui, oui, je vous garantis que, quand le *stokfish* est bien fait, avec un pot de lambic au tonneau.....

PUSSENBROOD. — Vous avez raison, Nottebaar ; le tout est de savoir le préparer.

LINA. — C'est évident. Il y a bien peu de nos ménagères qui connaissent le secret. D'abord, sur mille casseroles pour cuire le *stokfish*, il n'y en a qu'une de bonne.

SOSSON. — Et c'est toi qui l'as ?

LINA. — Pas de plaisanterie facile, je te prie, mon cher!... Je dois ajouter que, dans la casserole, il faut les herbes.

Maintenant, les fleurs, elles aussi, semblaient avoir chargé la palette merveilleuse du ciel. Voici le mauve tendre des glycines épanouies; l'or des citrons mûris aux vents tièdes des coteaux; la pourpre somptueuse de ces coquelicots du Midi, qui sont aux nôtres ce que l'oiseau-mouche est au moineau; voici le bleu pâmé des pervenches... Dans cette cible fabuleuse, Phœbus Apollon, roi du monde, lance, de derrière les montagnes qui irradiant, les flèches d'or de son classique carquois — et, brusquement, il surgit, formidable, emplissant l'espace de sa divine majesté.

PUSSENBROOD. — Oui, il faut connaître les herbes; d'abord, du thym... puis, attendez une fois... cette machine... je me rappelle plus le nom... enfin, une petite branche assez *durte*...

NOTTEBAAR. — Oui, on enlève les petits morceaux avec ses ongles; seulement, il y a une chose

que vous devez faire attention, c'est de ne pas en mettre trop.....

Oh! cette première vision de la Grèce, cette prise de possession, par les yeux ravis, par les mains tendues, par les poumons dilatés, de la terre bénie des dieux, de la terre sanctifiée par des siècles de poésie, de quelle inoubliable émotion elle pénétrait tous les passagers!.....

Pas un ne parlait; Lina et Sosson finirent par remarquer qu'on les écoutait avec une surprise un peu offensée; il leur sembla même distinguer chez le capitaine quelque agacement.

Alors Lina se mit à pincer son français.

LINA. — Quand une ménagère s'oublie jusqu'à en mettre trop, par inadvertance, et que le mauvais goût vient au poisson, on peut toujours le corriger par une légère addition de vinaigre.

Cette affectation de *fransquillonnage* eut le don d'indisposer le placide Sosson, que le parler courant bruxellois n'avait pas fait broncher jusque-là. Et puis, Sosson sentait une vague réprobation dans les regards de l'entourage; il était un peu honteux, sans trop savoir....

Il se tourna brusquement vers Lina :

— *Smoel toe!* lui dit-il en grec.

Lina, intimidée, se tut.

QUATRIÈME ÉPISODE

CHAPITRE I

**Ithaque. — De ce que Sosson voit à Delphes
et de ce qu'il n'y voit pas.**

Le *Bonheur*, pendant toute la matinée, évolua dans le chenal de Céphalonie, s'amusant à tracer des S comme un patineur qui veut montrer son savoir-faire. C'est que les congressistes, auxquels une réception devait être faite à Vathy, la patrie d'Ulysse, ne pouvaient déceimment débarquer avant midi, heure officielle de la cérémonie.

Vathy : un amphithéâtre de roches calcaires sur les gradins duquel s'étagent cinq ou six cents maisons délabrées. On ne montre pas à Vathy le canevas de Pénélope, ni les portraits de ses prétendants, mais, à dos de mulets, on fit pèleriner nos Bruxellois vers la grotte où Ulysse, après des exercices natatoires variés, aborda au royaume natal. L'authenticité du lieu d'abordage n'est pas garantie : « *grammatici certant!* » On vous indique aussi les pâturages d'Eubée... sous réserves encore! Avouons, d'ailleurs, que, l'archéologie n'étant pas le fait de la plupart des passagers, bien qu'ils eussent tous l'étiquette d'orienta-

liste hellénisant, on acceptait, sans bénéfice d'inventaire, les affirmations les plus hasardées.....

Depuis cinq ans, aucun steamer n'était venu mouiller dans la baie dont les immuables arêtes rocheuses contemplèrent Ulysse et Télémaque. Aussi la population de Vathy fit-elle fête au congrès : le clocher sonna à toute volée, le canon tonna ; un canot amena à bord les autorités civiles et militaires. Le capitaine les harangua en grec ; Nottebaar se fit remarquer par son ardeur à souligner ce discours d'applaudissements. Un Ithaque, démarque de son état, répondit en français par une allocution vibrante : sa voix et sa main, — laquelle tenait un papier déplié, — frissonnaient à l'envi, et une émotion, tout de même, prit beaucoup de passagers, le vieux sang latin s'échauffant au rappel généreux des faits d'armes dont la France se peut enorgueillir dans les îles d'Ionie, aux louanges déclamatoirement données au génie de la Gaule, à Paris, « centre du monde et cœur de la civilisation ». Autour des congressistes, dans la paix résignée du cirque de montagnes battues par une soudaine averse, des drapeaux flottaient, parmi des écussons arborant des R. F. gigantesques.

Pussenbrood bougonna longuement, dans la

barque pavoisée et fleurie qui le mena à la rive avec ses amis : ces Fransquillons, il n'y en a que pour eux ; est-ce que ça n'aurait pas été simplement « comme il faut » de faire placer quelques drapeaux belges parmi tous ces drapeaux français ? Un voisin lui expliqua obligeamment que les organisateurs du congrès n'étaient pour rien dans cette réception, spontanément organisée par les autorités de Vathy. Pussenbrood se contenta de répondre, avec la supériorité de l'homme « à qui on ne la fait pas », que les Français se montraient les mêmes *stoeffers* partout où ils allaient — ce qui eut pour résultat d'ahurir et de faire taire le voisin obligeant.

Arrivés à terre, les passagers se divisèrent : nos Bruxellois, y compris Lina, furent entraînés dans une des plus coquettes maisons de l'endroit, où un patriarche superlativement vénérable leur présenta trois générations issues de lui, des gâteaux à l'huile étranges, des confitures exquises et du « raki » douteux. Pussenbrood, pour en avoir bu sans mesure, se sentit le cœur barbouillé de malaise et s'en fut en grommelant que si jamais ces « skobiaks » venaient à Bruxelles, il leur ferait boire un lambic qui les rendrait malades pour quinze jours.

Le lendemain, au port d'Itéa, où le navire les débarqua, par la gaieté radieuse du petit matin, les passagers trouvèrent, les attendant, deux cents ânes, chevaux et mulets de l'espèce lilliputienne. Chacun des congressistes choisit sa monture et, par un chemin bordé de cactus et d'aloës, on s'achemina en pèlerinage vers Delphes, dont le massif rocheux se carrait là-bas, tout au fond de l'horizon, dominé par les cimes du Parnasse, blanches de neige. Le soleil, lentement, montait dans un ciel léger et cristallin.

La première partie de la route fut aisée, en plaine, à travers un bois d'oliviers où des sentiers sont frayés; mais, quand la montée vers Delphes commença, ce fut fini de rire. Les petits chevaux, ânes et mulets s'enlevèrent vaillamment, pendant deux heures, de roc en roc et de pierre en pierre. Les chemins (!) sont simplement des lits de torrents à sec. Aucun de nos sentiers d'Ardenne, si pierreux et caillouteux soit-il, ne peut en donner une idée. Les deux cents mulets et chevaux de la caravane montaient ça à la file, sans accident, mais non sans peine; ils ascensionneraient l'intérieur de la Colonne du Congrès ou les échelles de Saint-Rombaut, que l'on en serait médiocrement étonné.

Dans ce chaos de pierres, quelques pauvres villages, avec, au seuil des cabanes, des fileuses, plus sèches et plus grises que le chanvre décoloré que leurs doigts décharnés démêlent; puis, des troupeaux de moutons, s'éparpillant sur le versant d'une colline pour chercher, dans les cailloux, une maigre nourriture; les clochettes qu'ils portent au cou produisent une étrange musique, qui vous arrive de loin, sans qu'on en devine dès l'abord l'origine. Elle est douce et comme fluide, cette musique, pareille au bruit que fait l'eau courante autour des têtes de rocher émergeant du lit d'une rivière; elle semble émaner du sol même, exister dans le vent dont l'haléine suave enveloppe comme une fraîche caresse d'éventail.

Nottebaar, dont les pieds, emmanchés à de trop longues jambes, traînaient sur le sol, tandis qu'il était à califourchon sur sa mule, se décida bientôt à marcher et, sans trop savoir comment cela s'était fait, il se trouva mener par la bride le petit cheval sur lequel Lina s'était juchée avec une grâce si désinvolte qu'on l'eût crue amazone de vieille science. L'émotion que Nottebaar avait ressentie l'autre jour, à la visite de l'Achiléon, il la retrouvait, plus profonde et plus

forte. Il était à la fois très heureux et très malheureux.

Il soupirait et il riait.

Lina, surprise de lui voir une physionomie qu'elle ne lui connaissait pas, l'observait sans comprendre. Quant à Sosson, il comprenait d'autant moins qu'il n'observait pas.

Delphes! Un nid d'aigle — mais d'un aigle géant, d'un aigle dont les ailes, en s'éployant dans le libre ciel, couvriraient d'ombre les plaines, les collines et les vallées. Les parois de cette aire fabuleuse sont des rocs dénudés. Le soleil, concentrant sur eux sa chaleur, les a calcinés et craquelés; le vent des cimes les a blanchis. Ils sont éblouissants sous la réverbération de la lumière astrale. C'est bien le site élu de Phœbus Apollon, Père du Jour. Un éperon de rochers ferme, au bas de la vallée, le nid où fut couvé, où grandit le culte des dieux immortels; des monuments religieux en décorent les approches, des temples en marquent l'entrée; des « trésors » en escaladent les contreforts; des sanctuaires en peuplent le centre; un théâtre et un stade couronnent les cimes. Le mont qui vit triompher la capitale spirituelle du monde antique étale noblement encore les ruines des richesses accumulées par le génie

des tribus. Dans leur orgueil ou leur piété, elles rivalisèrent. pendant des siècles, pour le parer. Trois mille statues dorées s'y dressaient : les barbares pillards qui approchèrent les premiers de cette ville fabuleuse reculèrent d'admiration et d'effroi, quand ils virent cet immobile peuple d'or les regardant venir.

L'œuvre abominable de la dévastation s'accomplit cependant par la complicité des hommes et des éléments : les statues furent brisées, les sanctuaires s'abîmèrent sur leurs ruines; les vertèbres des colonnes se désarticulèrent, les caveaux des « trésors » s'effondrèrent; la voie sacrée disparut sous la masse effroyable des décombres : un village se bâtit parmi les ruines amoncelées, vivant des dépouilles du géant terrassé.

Mais le paysage qui entoure la Cité Sainte, le paysage que la Souveraine Nature se plut à créer sur cette terre de poésie sacrée, n'a pas changé, lui. Entassement de montagnes; cirque monstrueux où la roche affleure; croupes sur croupes; gorges s'étageant sur des précipices, au fond desquels des bouquets d'oliviers apparaissent, dans une échancrure à pic, minuscules. Partout, la pierre nue, le caillou blanc de soleil, le roc éboulé, des crêtes, énormes d'aridité, sur lesquelles, en

un siècle, il n'est point deux hommes qui risquent leurs pas inutiles ; des lieues et des lieues de pentes abruptes, pelées, que du marbre rougeâtre marque parfois de plaques écailleuses. Et ces ondulations tourmentées du sol évoquent les vagues d'une mer de tempête, des vagues subitement solidifiées, pétrifiées, figées par l'implacable Soleil.

Après la visite des tombeaux et des « trésors », on déjeuna dans le stade, avec des provisions emportées du bord, les nappes étant posées sur les rares gradins respectés par le temps. Des pay-sans grecs organisèrent des courses sur la piste célèbre : parodie plutôt lamentable des jeux athlétiques de jadis. Mais quelques musiciens firent entendre des airs grecs curieusement évocateurs, tandis que des danseurs exécutaient la romaïque. Sur le chant de deux trompettes en bois, dont la sonorité fait songer à celle du haut-bois, mais plus nourrie et plus nasillarde, se scandait le rythme étrange et comme affolé d'un tambour.

Et le cœur, le cœur malade de Nottebaar, battait comme le tambour, tandis que sa bouche se séchait de désir.

Les congressistes se préparèrent à une visite

au musée des ruines, menés en troupeaux par un conférencier devant chaque statue ou bas-relief étiqueté. Sosson, bien qu'il ne tint guère à cette visite, n'osa pas, en sa qualité nouvelle d'hellénisant, se refuser à les accompagner. Mais Pussenbrood déclara qu'il en avait assez de ces « postures », et il s'en fut lire les faits divers dans un vieux numéro de *l'Etoile Belge*, au bord de la fontaine bruissante de Castalie, parmi les chevaux, les ânes et les mules de l'expédition, paisant paisiblement, toujours harnachés de leurs bâts écarlates, dans un champ de luzerne.

Sosson, lui, parmi les « notabilités », recueillait des histoires, « s'instruisait », pour employer son expression : il apprenait comment ces fouilles de Delphes sont dues à l'école française ; comment l'archéologie savante, celle des inscriptions et belles-lettres a pris, en ces lieux, sa revanche sur cet insupportable veinard de Schliemann, ce simple négociant allemand qui, à force de patience, de millions et d'enthousiasme pour Homère, retrouva (il l'assure du moins) les fondations de Troie et découvrit, à Mycènes (il le jure!), les tombeaux d'Agamemnon et de ses proches. Ce qui est certain, c'est qu'à douze mètres sous le sol, il alla déterrer, à Mycènes, des richesses

invraisemblables, des bijoux inconnus, des armes étranges remettant en question toutes les origines de la civilisation grecque, des plaques d'or emplissant aujourd'hui cent vitrines de musée. Dans les sites sauvages, envahis par la folle végétation d'Orient, où les plus fins limiers des sociétés scientifiques et historiques perdaient la piste, ce gros marchand flairait le vent, inspectait le sol, trouvait la ruine. Il éclatait alors en télégrammes de fanfare; il envoyait au roi de Grèce, aux académies du monde entier des dépêches d'un style apocalyptique, d'une vantardise si grossière que les savants « refaits » oublièrent leur jalousie pour ne plus donner cours qu'à la docte expression de leur indignation exaspérée.

Les membres de l'École française d'Athènes, les maîtres de conférences à la faculté des lettres de Paris, qui semblaient, à Mycènes, ne nommer Schliemann qu'à regret, se sentaient chez eux à Delphes : ils faisaient valoir que c'est à la France que revient tout l'honneur de cet admirable dégagement.

— J'ai bien l'envie de m'en retourner à pied jusqu'au bateau, dit Lina à Sosson.

— Moi aussi, dit Nottebaar, ébloui.

— Bonne idée, dit Sosson. Moi, je vais voir le

musée, puis je remonterai sur mon âne. On se retrouvera à 5 heures à l'embarcadère. Vous avez deux heures devant vous.

— C'est plus qu'il n'en faut, dit Nottebaar sans intention.

Et soudain, il rougit, pensant à des choses... auxquelles Sosson ne pouvait et auxquelles lui, Nottebaar, osait à peine penser.

Gaiement, tels deux écoliers en vacances, Lina et Nottebaar s'enfoncèrent dans les broussailles. Et telle était l'innocence de Lina qu'elle prit, sous les yeux de son mari, le bras de l'Impayable, qui sentit ses jambes mollir dans l'émoi de ce compagnonage si imprévu et si inespéré. Mais, au bout de cent mètres, le chemin devint étroit et Lina, se dégageant, entonna à plein gosier, une chanson qu'enfant elle chantait à la pension, avec ses petites amies, quand les institutrices avaient l'attention distraite :

Plongés dans la plus douce ivresse,
Tendrement enlacés tous deux,
Nous dirons ce que la jeunesse
Fait dire à tous les amoureux.

Nottebaar suivait Lina, qui, lâchant le sentier, marchait maintenant en plein des fourrés, s'ouvrant un passage dans les verdure, avec les mou-

vements d'un nageur qui ramène et écarte les bras. Et elle riait, parce que les branches folles, déjetées, lui mettaient des baisers chatouilleurs sur le visage, sur le cou et sur les bras demi-nus. Il émanait d'elle de la sensualité; elle répandait sa grâce et sa jeunesse comme un parfum. Quand ils furent sortis de la brousse, Nottebaar continua la chanson :

Et dans notre doux tête-à-tête,
Grisés par l'odeur des baisers,
On bénira ce jour de fête,
Le jour où l'on s'a rencontré...

Puis, ensemble, heureux de vivre et de chanter, ils entonnèrent le refrain à tue-tête, comme des miliciens fêtant le tirage au sort :

Lorsque le rossignol appelle
Les amoureux fuyant le bruit,
Viens, on ira, ma toute belle
L'entendre chanter dans la nuit.

Vers le milieu de la descente, ils trouvèrent l'olivier propice au repos, et s'assirent, un peu essouffés.

Des sons de clochettes, cette bizarre musique, si fluide et si légère, qu'ils avaient déjà entendue le matin, vinrent jusqu'à eux, portés par l'haleine parfumée du vent, dès qu'ils furent immobiles. L'olivier allongeait l'ombre avare et grimaçante

de ses feuilles menues sur la déclivité du coteau. Nottebaar étendit son plaid et Lina se coucha dessus.

Nottebaar allait s'asseoir à son tour lorsqu'à deux cents mètres il aperçut le parc des chèvres; Lina et lui virent, surveillant les bêtes, une petite bergère de huit ans, pieds nus et en guenilles, qui les regardait avec des yeux d'un noir profond, des yeux craintifs, innocents et curieux. Elle était fine et jolie comme un Tanagra, avec sa silhouette de grâce découpée sur le bleu du ciel. Elle se baissa, ramassa de sa main gantée de hâle une motte de terre et la lança vers une brebis séparée du troupeau. Et, comme le projectile animé par ce petit bras n'atteignait pas le but visé, Nottebaar s'en fut seconder l'enfant : pendant longtemps, à l'« escoudeie », comme il disait, afin de mêler à la poésie hellénique les ingrédients du terroir brabançon, Nottebaar s'efforça de toucher la brebis rétive.

Quand il y fut parvenu et que la brebis eut rejoint le gros du troupeau, la petite fille s'inclina en mettant la main sur son cœur, en signe de reconnaissance, puis elle s'éloigna dans la musique des clochettes en saluant l'étranger.

Ce fut seulement après que Nottebaar l'eut

vue disparaître à l'autre bout du parc de chèvres, qu'il rejoignit Lina : elle s'était simplement endormie sur le plaid, d'un sommeil d'animalité satisfaite, ses cheveux d'un noir de houille un peu dérangés par la course, la peau moite, la lèvre ardente, attirante, saignant sous l'éternel carmin de son maquillage. Elle reposait paisiblement ; Nottebaar regarda la douce et rythmique palpitation de cette gorge, et l'idée d'une furtive privauté lui troubla soudain la cervelle jusqu'à l'affolement.

Mille pensées se pressèrent sous son crâne ; mille sentiments agitèrent son cœur, sans qu'il pût démêler pensées ou sentiments.....

Il s'agenouilla, sans mot dire, auprès de Lina, lui prit les mains avec tendresse et, doucement, la baisa sur le coin de la bouche. D'un bond, Lina, éperdue, fut sur son séant. Elle regarda Nottebaar avec des yeux étranges..., des yeux qui, tout de suite, devinrent consentants, dans un sourire.

— Je t'aime depuis toujours, dit Nottebaar.

Lina, tel ce philosophe grec qui, pour courir chez la courtisane où l'emportait un irrésistible et subit désir, se cachait la tête dans un pan de son manteau, Lina, disons-nous, ramena sur sa jolie figure un pan du plaid.....

Le tintement des clochettes passa sur Nottebaaer et sur elle comme une musique d'épithalame.....

Ce fut fête carillonnée : le parc applaudissait formidablement.

CHAPITRE II

Chacun s'éjouit à sa façon.

Pendant toute une semaine, sous le dais de soie immuablement bleue qu'attachait au firmament le clou d'or des étoiles, par les nuits enchantées et transparentes, le *Bonheur* festonna les rives capricieuses de la Terre Éluë, flânant au large des baies, voguant entre des îlots, doublant des caps pareils à des jardins en avancée.

Chaque matin, il accostait dans une anse, débarquait, pour de courtes excursions, les passagers ravis : et c'étaient des surprises toujours nouvelles, des curiosités sitôt satisfaites qu'éveillées, un pèlerinage pieux, aisé et mémorable vers des sites de légende, dans des vallées dont le seul nom évoque de la beauté, vers des ports, des villes, des criques, des monts, des fontaines, des fleuves, des sanctuaires sacrés par les poètes, rendus fameux par l'Histoire.

On visita Olympie, son sanctuaire de Zeus, dans lequel se dressait autrefois la statue chrysléphantine du Maître des Dieux, par Phidias ;

l'Henayon et le temple de Cybèle, dégagés, aux frais de l'Allemagne, par Curtius. L'ensemble des ruines n'est pas encore aussi grand que l'abbaye de Villers, fit remarquer Pussenbrood; et Sosson nota que le stade immortel n'occupait que le quart de la piste du cirque Barnum.

Quant à Nottebaar et à Lina, ils goûtèrent, mieux que les vestiges des temples et des palais, le paysage, charmant avec ses collines finement découpées, ses petites vallées invitantes et sa végétation de cactus, d'aloès, d'asphodèles, de pins et de cèdres.

Puis ce furent Kalamata, avec sa forteresse construite par Geoffroy de Villehardouin, modifiée ensuite par les Turcs et les Vénitiens, et dont le Lion de Saint-Marc orne encore la porte d'entrée; le donjon d'où l'on découvre la Messénie et le Taygète, avec l'Ithome, dont on fit l'ascension à mulets; on déjeuna à la fontaine Clepsydre. Le lendemain, on débarqua à Nauplie, d'où l'on s'en fut, par un train spécial, mais peu rapide, à Argos, à Mycènes — et l'on s'ébahit devant la Porte des Lions et l'Agora, où ce roublard de Schliemann a découvert les trésors des tombes royales; à Tirynthe, où les murs de l'architecture cyclopéenne amenèrent sur les lèvres du conservateur

de la Tour Noire, un sourire condescendant, rehaussé de bienveillante indulgence.

Sosson, du reste, manquait en d'autres circonstances encore, de générosité : abusant de son érudition, il attendait qu'il y eût des étrangers en tiers de conversation pour « tenir le fou » avec Pussenbrood, qui n'y voyait que du feu ; il lui recommandait d'acheter des poteries de Delphes, lui racontait que l'habitude de manger quotidiennement du pain à la grecque avait fini par détraquer tous les estomacs de l'Hellade, lui conseillait de demander au capitaine de lui montrer le fameux mât de Mycènes, dès qu'on pourrait l'apercevoir à l'horizon. Le pauvre Pussenbrood se laissait persuader, et Sosson prenait à ces plaisanteries raffinées un plaisir extrême ; il ne doutait pas que les étrangers en goûtassent, eux aussi, la zwanze ingénieuse.

Un jour, Sosson trouva dans le salon de lecture, M. Lechantre, de l'Institut, et le professeur Bezyfont, en discussion fort animée autour de la photographie d'un monastère sicilien rebâti sur les ruines d'un ancien temple grec.

La discussion portait sur le point de savoir si l'une des colonnes, fort abîmée par le temps, était d'ordre dorique ou ionien.

Sosson, sans y être invité, s'approcha du professeur Bezypont, pendant que celui-ci disait à son collègue de Montpellier :

— Le D^r Schweinfurth s'est trompé dans tous les cas en prétendant que c'est du style corinthien. Le couvent tout entier a conservé des traces du dorique.

— Sauf la bibliothèque, qui devait être nécessairement en style *roman*, dit Sosson, qui se mit à rire bruyamment, pour souligner son mot.

Le professeur Bezypont, furieux, se retourna et fixa Sosson, qui se sentit mal à l'aise : il se souvint tout à coup avoir vu quelque part des yeux pareillement flamboyants. Où donc? Ah! oui, à la Tour Noire, un jour où un étranger, venu du fin fond de l'Écosse.....

Le conservateur n'insista pas; il s'empressa de n'être plus pour rien dans la conversation; ils s'éclipsa sans bruit, il s'évanouit, telle une ombre légère...

Le docile *Bonheur* fila sur l'île d'Egine où l'on visita, avec des cris d'une admiration désormais peu variée dans son expression renouvelée à plaisir, le temple d'Aphaia, dont les frontons sculptés représentaient des épisodes homériques, frontons que l'on peut contempler... à la Glyptothèque de Munich.

On vit encore le sanctuaire d'Esculape, à Epidauré, le sanatorium d'alors, avec ses portiques servant de promenoirs aux malades, et l'on eut l'indication de l'emplacement des enceintes concentriques où jaillissait la source de Polyklète.

Ces excursions dans l'intérieur des terres, Lina et Nottebaar ne les firent pas toutes. Plus d'une fois, il arriva que Lina se déclara en proie à une insupportable migraine, au moment précis où les passagers quittaient le bateau.

Régulièrement, Nottebaar se sentait pris aussitôt de coliques semi-hépathiques qui nécessitaient un repos de toute la journée... et Sosson bénissait le hasard qui arrangeait les choses de façon à permettre à Nottebaar de tenir compagnie à Lina sur le paquebot désert. Quand il rentrait le soir, il s'informait avec empressement : ils ne s'étaient pas trop ennuyés ?

— Non, non, répondaient à l'unisson Lina et Nottebaar, la journée s'est passée comme dans un fauteuil.

De fait, l'Impayable se pinçait plusieurs fois par jour pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Avoir, dans ce confort, parmi ce luxe, en ce pays de merveilles, au cours de ce voyage prestigieux, une femme à soi, aimante, joyeuse et belle, car main-

tenant Lina se transfigurait par la faute, elle était belle de son péché, — était-ce possible?

Le paisible Brusseleer, accoutumé aux distractions plutôt banales et plates du bas de la ville, avait du ravissement à revendre : le roi de Grèce n'était pas son cousin.

L'image de Sosson, trahi, traversait quelquefois ses extases, la face grimaçante de son oncle effarait quelquefois ses joies amoureuses; mais l'ivresse de la minute vécue, la griserie toujours recommençante de la possession chassait violemment ces évocations fâcheuses.....

C'est que de son côté, Lina, assagie par dix ans de mariage bourgeoisement vécu, s'abandonnait toute entière à la passion qui s'était révélée à elle, dans le site visité par les dieux, sur le *plaid*, à l'ombre grêle de l'olivier, au chant léger des clochettes antiques. Cet amour mêlait à la noblesse délicate d'une ode d'Anacréon, la substantielle gaillardise d'un conte d'Uylenspiegel. Il emportait, sur les ailes roses de la poésie, vers la clarté nouvelle d'horizons depuis longtemps déjà estompés, les ardeurs des trente ans révolus de Lina... et il n'était guère de coin du paquebot propice à l'échange d'un furtif baiser qui n'eût reçu la visite du couple amoureux.

CHAPITRE III

Athènes.

Je vous passe leur débarquement au Pirée, la façon dont ils furent rançonnés par les portefaix pillards et les cochers effrontés, et leur installation, à Athènes, à l'*Hôtel d'Hermès et du Nord*.

Pussenbrood, dans son patial bon sens, trouva que l'Athènes nouvelle, avec ses rues tirées au cordeau, c'est notre Quartier-Léopold, accommodé à la manière orientale. Et là se borna son impression.

Il ne comprit pas le prestige de la lumière; il ne s'étonna pas de ce manteau d'immatérielle splendeur que le Soleil jette sur la ville et les collines qui l'entourent, le clair manteau brodé par les découpures harmonieuses des palmiers, par l'or rouge des citrons accrochés dans de tremblants feuillages, par l'ombre douce des lauriers roses, par le frisson d'argent des oliviers.

La somptueuse misère des mendiants en haillons, surgis dans les rais de lumière qui plongent

entre les toits rapprochés d'une ruelle sonne pourtant la fanfare des couleurs truculentes; l'étal des hangars, pleins de fruits exotiques croulant en avalanche, est une joie pour les yeux septentrionaux, un régal inattendu pour notre odorat. Entre deux hôtels trop neufs, des marbres brisés de colonnes antiques, pieusement conservés, ont des teintes à la fois mates et translucides, d'une suavité inexprimable.

Mais que dire de ce qui reste de l'ancienne Athènes; que dire de l'Acropole, où l'Art et la Nature se sont faits complices? L'émotion intellectuelle — actionnée par les souvenirs gardés des études classiques — se double d'un bien-être physique : le vent du golfe vous baigne de ses effluves, vous entoure de sa caresse ailée, et il semble, à de certaines minutes où l'on ferme les yeux, que le corps, allégé du poids de la matière, monte dans l'immuable azur avec les oiseaux et le parfum des fleurs de l'Attique.....

Oh! les inoubliables heures que l'on passe, sous les Propylées, royale entrée de cette agglomération de palais de marbre! Pendant des siècles, ils ont requis l'admiration du monde antique, et aujourd'hui, mutilés par les barbares, leur échine de pierre désarticulée par les tremblements de

terre, terrassés par le feu du ciel, dévastés par l'explosion d'une poudrière, chancelants, déformés, tailladés, croulants, brisés, ils gardent encore, dans la dévastation où les hommes et les éléments s'acharnèrent, la pure essence de la Beauté!

De l'esplanade, du rocher sacré, dont elles dominant les contreforts, les Propylées regardent la mer lointaine; c'est à cette place où sont Nottebaar, Pussenbrood et le couple Sosson, sur ces marches indestructibles, où le rêve se magnifie, que les vieillards épiaient les retours des flottes de la Patrie. La ligne harmonieuse des collines, entre les échancreures desquelles le miroir de la mer, tout là-bas, resplendit, court au fond de l'horizon avec la légèreté de ces voiles ondulants dont Praxitèle drapait la divine nudité de ses statues. A droite, voici l'Athènes nouvelle, aveuglante de blancheur, découpant dans le damier des toits des maisons, le carré verdoyant des squares, les cours ombragées des palais. Des dômes s'arrondissent en mamelles géantes; des tranches lumineuses ou estompées se croisent sous la forêt des cheminées, et, dans les lointains, d'autres collines bleuissent, bordant la plaine où des cultures ont un vert tendre et neuf.

Si l'on se retourne, voici, dans l'ombre d'un

nuage obscurcissant pour un moment le soleil, la silhouette tourmentée du Lycabette et du mont Hymette, tout à coup tragiques dans la reculée.

Pussenbrood ne goûtait pas ces merveilles... L'enthousiasme dont débordaient les congressistes ne l'émouvait point.

Pour Pussenbrood, nature fruste et loyale, un congrès représentait avant tout un certain nombre de banquets à neuf plats substantiels, en tête desquels les bouchées à la reine, le potage oxtail et le saumon sauce verte. Or, l'unique banquet offert à Athènes, par une municipalité peu amie du faste, eût à peine fait l'affaire, à Bruxelles, d'une société de quilliers réunis pour fêter l'admission d'un membre d'honneur.

Aussi Pussenbrood en avait-il par dessus la tête, de tous ces monuments admirés par des toqués, et qui avaient besoin de réparations bien plus que de commentaires et d'études; Pussenbrood rêvait de faro, de Thyssens et de bonekamp absinthé; Pussenbrood aurait donné tous les temples de Minerve et de Jupiter pour sa vieille table de marbre du *Lambic de Matadi*, pour sa banquette crasseuse dans l'encoignure de la petite salle, d'où l'on voit se démener, s'esbau-

dir ou se prendre de querelle les vaartkapoenen aux vocables savoureux.

La nuit, ses rêves cinématographiaient l'estaminet de la *Porte-Rouge*, avec sa terrasse dans la rue, tel un campement de buveurs, et aussi les quatre « femmes à moules », assises, en plein vent, au coin du Marché aux Poissons et du quai au Bois-à-Brûler, écaillant les mollusques, devant leurs paniers visqueux et gluants, pour les offrir au client, jusqu'au moment où la toux de celui-ci arrête le régal.

Un jour que Pussenbrood s'était grisé avec de la bière anglaise, Lina lui dit, avec quelque mépris, comme il réintégrait l'*Hôtel d'Hermès et du Nord* :

— Il ne doit rien manquer à votre bonheur, maintenant, puisque vous avez trouvé les choses, bonnes à boire, qui vous faisaient défaut sur le bateau.

Pussenbrood répondit par ces mots mémorables :

— Écoutez une fois, Madame Lina : être saoul à Bruxelles ou être saoul à Athènes, c'est toujours être saoul ; ce n'était, potdoume, pas la peine de venir si loin.....

Lina n'insista pas ; elle s'empressa de le quitter pour retourner... à Nottebaar.

Enragés, ils étaient enragés!

Tous les passagers du *Bonheur* étaient maintenant au courant de leurs dérèglements; et, comme un mari trompé prête toujours à rire et que Sosson ne leur était pas particulièrement sympathique, les Orientalistes commençaient à s'amuser ferme de cette histoire; ils s'en racontaient, en les commentant, les épisodes gaillards.

Ainsi, pour se mieux pénétrer de la beauté de l'Acropole, Lina avait exprimé à Sosson son désir de passer la nuit parmi les ruines, comme font les poètes, et Sosson, réfléchissant que les nuits sont fraîches, avait refusé avec épouvante. Nottebaar avait alors proposé de tenir compagnie à Lina — et Sosson avait béni l'obligeance de Nottebaar; il les avait conduits lui-même, après le dîner, jusqu'à l'Acropole.

Ils passèrent une heure près de l'Erechtheïon... le temple de la victoire Aptère..., et le reste de la nuit dans un hôtel meublé, où l'avisé Nottebaar avait retenu la meilleure chambre.

Bien qu'il ne poussât pas le goût de l'archéologie grecque jusqu'à y essayer d'une nuit de rêve lunaire, il s'était pourtant mis à l'admirer, Sosson, l'Acropole! Il commençait à sentir qu'il n'y avait pas que des phrases, du snobisme, — que de

la « pose » et de la *stoufferâa*, comme il disait en son fruste langage, — dans la piété, longtemps caricaturale pour lui, des congressistes menés par le directeur de l'École française de Delphes, M. Lechantre.

Ça lui était venu précisément en écoutant M. Lechantre, le jour de la première visite à l'Acropole.

Par la Voie Sacrée, qui passe sous les Propylées, on était arrivé au Parthénon, qui s'érige à droite, tandis que, sur la gauche, l'élégant Erechteïon se profile avec le portique des Cariatides.

M. Lechantre disait, en phrases simples, ce qu'il faut penser de l'Acropole.

Il parlait, debout sur l'une des marches du Parthénon, pâle de sa passion, tel un apôtre, et l'émoi profond de son cœur faisait trembler sa voix.

A cette civilisation morte, à l'art impérissable de ce coin de terre favorisé des dieux, tout ce que sa pensée avait d'énergie, tout ce que son âme avait de tendresse s'était donné. Il était beau de sa foi, grandi par sa sincérité, transfiguré par la résurrection des choses qu'il évoquait.

Tous ces savants, tous ces esthètes, tous ces pèlerins venus de si loin pour boire à la source, l'écoutaient comme des croyants écoutent un prêtre. Et Sosson se sentit empoigné lui aussi ; il

eut la vision d'une cime très haute, dont même son désir n'avait jamais tenté l'escalade, et que son cerveau soupçonnait pour la première fois; ce fut comme une révélation, le coup de lumière qui frappe tout à coup l'incroyant, ouvre ses yeux à l'infini d'un rêve, le courbe dans un respect religieux, dans une admiration bégayante.

Et les horizons qui, brusquement, s'ouvraient, lui apparurent si profonds, si prestigieux, illuminés d'une si haute clarté, que son esprit infirme recula, peureux, ayant honte de ne pouvoir en supporter la vue. Écartant le rideau pour plonger ses yeux dans ce monde nouveau, il sentit en même temps que ce monde n'était pas fait pour lui, il comprit la distance qui sépare la Tour de Baldéric, voisine de l'estaminet : *A l'Île des Mouches*, et le Parthénon, voisin du théâtre dédié à Bacchus.

Cette terrasse était consacrée à Artémis Brauronia : on y accède par neuf degrés taillés dans le roc, bordés de stèles et de statues; voici le mur de Cimon, aux larges assises régulières; les blocs de ces murs tout proches, dont les parements s'effritent, furent agencés par les Pelasges; c'est Thémistocle, qui, avec une précipitation héroïque et pour faire pièce à Sparte, jalouse, après le

départ des Perses, éleva ces remparts, entassant toutes les pierres éparses après le siège glorieux, jetant dans les fondations des marbres sculptés, des colonnes, des fragments de chefs-d'œuvre, que l'École d'Athènes recueille pieusement aujourd'hui; sur ces gradins s'élevaient les statues de la fille d'Alcibiade et de cinq membres d'une famille aristocratique; sur ce fronton se cabraient les chevaux d'Athènes; les métopes, la frise et les statues qui ornaient ces colonnes furent — M. Lechantre le disait avec une désolation profonde — enlevées par les Anglais — par lord Elgin — elles font, depuis 1826, l'orgueil du musée Britannique.

Quand, à la nuit tombée, les excursionnistes eurent regagné l'*Hôtel d'Hermès et du Nord*, Nottebaar, profitant d'une courte absence du Conservateur, offrit à Lina, dont c'était l'anniversaire (Sosson l'avait fait remarquer le matin), une rose à laquelle était épinglé un billet. Le billet portait :

De toutes parts on se dispose
A vous fêter, à vous fleurir;
L'amour m'a fourni cette rose,
Et je me plais à vous l'offrir.
Une rose, pour votre fête!
L'hommage n'est point indiscret
Et c'est un moyen fort honnête
De vous porter votre portrait.

Lina, plus émerveillée par ces vers que par l'Acropole, mit la rose à son corsage et, la crainte que le mari pût avoir un commencement de soupçon l'emportant sur le reste, déchira le billet, après l'avoir tendrement baisé.

CHAPITRE IV

Où ça se gâte.

Quand ils quittèrent Athènes, le *Bonheur* les conduisit au golfe de Volo, où ils découvrirent le mont Pélion, que les géants voulurent, il y a déjà quelque temps, il est vrai, entasser sur Ossa, les sites qui virent les noces de Thétis et de Pélée, les vallées où fut élevé Achille et où vécurent les Centaures, les forêts où furent abattus les arbres qui servirent à construire le navire qui porta les Argonautes.....

Par le chemin de fer, ils gagnèrent Pharsale, la citadelle byzantine d'Ithomé et arrivèrent dans le curieux pays de Kalabaka.

Les sommets des monts Khassia s'estompent au loin, entre les affluents du Pénée; à l'ouest, les contreforts du Pinde ferment la plaine où s'élèvent d'étranges phénomènes naturels: des tours, des fûts de colonne, des piliers qui se dressent, en rase campagne, à une hauteur de cent, voire même de deux cents mètres.

Ces « œuvres divines », appelées les « météores » ont une juste célébrité : ce sont des rochers solitaires, isolés et escarpés, plantés comme des pieux au milieu d'un champ, par les géants de Pélion et d'Ossa ; ils ont une plateforme assez large pour que des moines, émules de Siméon le Stylite, aient pu jucher leur couvent sur les sommets. Perchés là-haut et ayant fait le vœu de ne point en descendre, ces moines vivent dans le ciel, tels les oiseaux ; les vivres... et les visiteurs ne leur parviennent qu'au moyen d'un filet qui se balance en tournoyant à l'extrémité d'une corde mue par un treuil.

Au couvent de Barlaam, où les congressistes s'étaient rendus, la corde n'a pas moins de 67 mètres ; les visiteurs s'installent à deux (poids maximum) dans le filet, qui monte en oscillant au bout du fil et en se heurtant de temps à autre contre les parois du rocher. Quand on est parvenu ainsi au haut de l'aire, on prend pied sur la plateforme par le moyen d'une passerelle (*attention au pont-levis, ne pas le surcharger!* disent les notices baedekériennes), et l'on visite une chapelle de style byzantin, accostée de constructions primitives, mais non sans confort, où vivent les stylites.

De tous les passagers du *Bonheur*, deux seule-

ment se décidèrent, dès l'abord, à se laisser ligoter dans la nasse et à se faire hisser par les moines que l'on voyait, tout là haut, prêts à la manœuvre du cabestan.

Le filet redescendit au bout de dix minutes, ramenant sans accident les deux intrépides, lesquels se répandirent en exclamations — à la manière un peu farce des gens qui, à la foire, ont payé deux sous pour voir le veau à trois têtes — sur ce qu'ils avaient découvert au sommet du rocher.

M. Lechantre demanda si quelqu'un, tenté par ce témoignage, désirait encore faire l'ascension.

Lina regarda Nottebaar d'un œil enflammé de désir.

— Demande-le *lui*, souffla-t-il, moi je veux bien.

— Allons, venez-vous Sosson ? dit délibérément Lina.

— Tu es folle ! répondit simplement le conservateur.

— Et vous, M. Nottebaar, m'accompagneriez-vous, si je vous le demandais ? interrogea-t-elle à très haute voix, pour la galerie.

— Si ça pouvait vous être agréable.....

— Alors, allons-y.

On les enferma dans les mailles du primitif ascenseur, tels des colis que la grue d'un transatlantique va élever du quai sur le pont.

Sosson, un peu surpris de cette hardiesse, mais ne se sentant pas le cœur de partager les risques de l'aventure, acquiesça par son seul mutisme.

Le signal de la « montée à la viande » fut donné : Lina et Nottebaar, superposés ou juxtaposés suivant les soubresauts du filet, agglomérés, fondus l'un dans l'autre — s'envolèrent.

Les touristes, amusés, les regardaient s'essorer....

Le long professeur Schweinfurth, le nez en l'air, le cou démanché, suivait de l'œil la charge vivante ; à sa femme, toute petite et maigre à son bras, il dit, sans se douter que Sosson, le cou non moins démanché, se tenait derrière lui :

— Die beiden da werden, sobald sie auf der Felsenspitze angekommen sein worden, die Gelegenheit sicher benutzen den armen Dummkopf von Ehemann wieder einmal zu betrügen.

Sosson entendit la phrase et la comprit ; ce fut comme un fourmillement de lumière, l'éblouissement d'une révélation ! Son cœur sautela et retentissait dans sa poitrine comme la sonnaie d'un carillon dans le coffre d'un clocher hollandais. Il esquissa un geste pour saisir Schweinfurth

par le collet, à pleins poings, le forcer à se retourner, à répéter la phrase, à s'expliquer. Il ne le put : ses bras avaient molli comme une serviette humide; ses jambes se dérobaient, comme fauchées sous lui; il crut qu'il allait tomber; la brusque compréhension de son malheur lui ouvrait dans le tronc une blessure par où, lui semblait-il, tout son sang s'écoulait... Cela dura tout le temps pendant lequel, au bout du fil, le paquet oscilla. Quand il parvint au pont-levis (*attention..., ne pas surcharger...*), Sosson retrouva brusquement sa vigueur; il poussa un soupir si formidable que Schweinfurth et sa femme se retournèrent.

— Monsieur, qu'est-ce que vous venez de dire à Madame? rauqua Sosson.

— Moi, dit Schweinfurth, au comble du désarroi.....

— Vous?

— Mais je parlais de ceux qui sont montés avant votre femme.

— Il suffit.....

— Mais je n'ai rien dit.....

— Il n'a rien dit, échota M^{me} Schweinfurth.

Ils se regardèrent tous les trois, ahuris, épouvantés.

Cependant, le filet redescendait à vide, dans l'espoir d'un nouvel amateur.

— A mon tour... montez-moi... je veux monter! dit Sosson.

Il tendit au guide une pièce de cinq drachmes. En moins d'une demi-minute, il fut emballé et l'on commença de le hisser.

Médusés, Schweinfurth et sa femme n'avaient pas trouvé un mot pour le retenir. Ce fut seulement quand le filet quitta terre qu'ils purent parler.

— Bei Gott! proféra M^{me} Schweinfurth.

— Das wird ein unglück geben!, dit le docteur.

Les congressistes, intrigués, questionnèrent, et l'Allemand, se sentant sur la conscience le poids du crime que Sosson allait commettre là-haut, dit l'impair dont il venait de se rendre coupable, tandis que sa femme, soudain furieuse, levait sur lui son parapluie. Le désespoir de Schweinfurth était si vrai, l'exaspération de Madame si terrible, qu'une émotion glaça toute la caravane : on s'immobilisa dans l'attente d'un coup de revolver tout là-haut, dans l'azur..., de deux cadavres précipités du fût.....

Cependant, le paquet contenant Sosson était

parvenu sur la plateforme et, tandis qu'on le défilait, le conservateur hurlait d'impatience et de colère. Dès qu'il se sentit libre, il se précipita, renversant les moines du cabestan, vers les tout proches bâtiments conventuels.

Il n'eut pas fait vingt mètres que, derrière un mur où Lina et Nottebaar étaient tombés aux bras l'un de l'autre, en une complète sécurité, il découvrit l'indiscutable preuve de son irrémédiable infortune. D'un bond, Lina et l'Impayable s'étaient séparés, le masque terreux, défigurés.

Un silence terrible régna, si profond, qu'il leur sembla à tous trois que les feuilles avaient cessé de bruire et le vent de souffler.

Mais, pour Nottebaar, ils n'étaient pas trois, ils étaient quatre : l'oncle venait de surgir, avec un geste qui exhérède !

— Vous êtes des cochons, bégayait Sosson, devant l'action honteuse, sans excuse et sans pardon;... vous êtes des cochons!

Lina, les yeux vacillants, put parler :

— C'est la première fois, c'est la première fois... il n'y a rien eu.....

— Oui, non, il n'y a rien eu, c'est la première fois, confirma l'Impayable.....

— Allez vous-en, allez vous-en, criait Sosson...

j'ai peur de moi... fichez-moi le camp, fichez-moi le camp, que je ne vous voie plus ni l'un ni l'autre!

Machinalement, ils franchirent, — Sosson derrière, tel l'archange, eux devant, tels Ève et Adam — les quelques mètres qui conduisent à l'abîme.

Devant le pont-levis, ils s'arrêtèrent stupéfaits et livides, et le silence recommença, le terrible et lourd silence où la nature entière, la plaine au-dessous, le libre ciel tout autour, semblaient s'anéantir.

Les moines, comprenant le drame, s'étaient mis à genoux et priaient en se signant à tour de bras, s'en remettant à Dieu.

Tous, cependant, réfléchissaient aux moyens de descendre. Ce fut un moment tragi-comique, la transposition, dans le drame vécu, du problème de la chèvre, du loup et du chou, obligés de traverser la rivière dans une barque. Il n'était pas possible — cela allait de soi — que Nottebaar et Lina prissent place ensemble dans le filet, emmaillottés, pelotonnés, comme à la montée, tandis que le mari, de tout en haut, les contemplerait et que les congressistes, de tout en bas, les regarderaient s'amuser.....

D'autre part, la seule idée de se faire garrotter

avec Lina dans la nasse, faisait frémir Sosson; une descente avec Nottebaar était évidemment plus impraticable encore.....

Le trio s'hébetait devant cette situation imprévue, ridicule et dramatique. Lina, brusquement, prit son parti. Sa pantomime énergique fit comprendre aux moines :

— Descendez-moi seule.

Ils s'empressèrent d'obéir.

Blottie au fond du filet, elle fut emballée; elle coula vers le sol, au bout du câble, et fut déposée rudement à terre, où dix mains s'empressèrent pour la sortir d'entre les mailles, demi-morte, épuisée, incapable de prononcer un mot.

Le filet remonta à vide,

En bas, l'anxiété devenait plus grande. La caravane se demandait ce qui allait arriver. De longues minutes passèrent... Enfin, on vit le filet basculer au bord du pont-levis et on se rassura un peu : il était trop volumineux pour ne pas contenir deux personnes. Mais on ne distinguait pas bien encore; ce ne fut que quand le paquet fût au tiers de la descente qu'on fut certain.....

Ils étaient bien deux! Nottebaar et Sosson s'étaient, en effet, décidés, à regagner la terre de compagnie : Sosson, comprenant que son malheur

était déjà la fable des excursionnistes, n'avait pu se résoudre à laisser Nottebaar descendre le premier, pas plus qu'il n'avait pu consentir, lui, à descendre tout de suite après sa femme.....

Mais, dans le filet, il lui sembla que les circonstances lui commandaient de prendre une attitude théâtrale, ou, tout au moins, de prononcer des paroles fortes et mémorables, car la position qu'il occupait, immobilisé contre Nottebaar à la façon dont s'immobilisent des poissons dans l'épervier du pêcheur, l'empêchait de faire le geste menaçant de l'époux outragé. Il cria tout à coup : « Je vais couper la corde!... »

Nottebaar sentit ses cheveux se lever sur son crâne. Sans comprendre que Sosson ne pouvait, même s'il eût eu un canif en main, se dresser hors du filet, pour sectionner le câble, il lui prit les deux poignets; Sosson s'efforça de se dégager, et cette lutte sans point d'appui n'en imprima pas moins de telles secousses au filet que celui-ci alla heurter violemment les parois du rocher. Ils abordèrent enfin, meurtris, éperdus, l'un de fureur, l'autre de peur... mais également saisis d'une confusion inexprimable à se trouver, sur la terre ferme, devant les passagers du *Bonheur*. D'aucuns huaient, d'autres applaudissaient iro-

niquement; d'autres encore prenaient la chose à la rigolade; la détente se produisait après cette chaude alerte; on respirait en constatant que la tuerie que l'on avait crue certaine, était remise aux calendes grecques, qu'un épisode sanglant ne s'ajouterait pas à la romantique chronique des Météores.

CHAPITRE V

Perplexité.

Comment en sortir ?

C'est ce que Lina, Nottebaar, Sosson et Pussenbrood — le sincèrement désolé Pussenbrood ! — se demandaient à part eux, quand — sans avoir échangé une parole — ils eurent regagné le *Bonheur*, avec les autres passagers, sous la moustache ou dans la barbe desquels glissaient maintenant des sourires.....

Il était nuit. Sosson avait simplement dit à sa femme :

— Rentrez dans la cabine.....

Et il était allé promener son infortune et ses inquiétudes sur le gaillard d'avant, tandis que Pussenbrood s'attablait au bar avec l'Impayable.

— N'avouez pas, dit Pussenbrood à Nottebaar.

— Que j'avoue ou que je n'avoue pas, c'est la même chose, répondit Nottebaar, accablé... *il a vu*.

— Ah ! fit seulement Pussenbrood, dont

s'écroula tout un système déjà ingénieusement forgé.

Cependant, Sosson, ayant bien réfléchi en faisant les cent pas, allait trouver le capitaine, le suppliant de le débarquer au cap Colonne, d'où il gagnerait Athènes avec sa femme — car la seule idée de continuer la croisière lui était insupportable désormais.

Le capitaine, enchanté de se délivrer de ces orientalistes à la manque, acquiesça — après s'être fait prier, pour être plus sûr que Sosson insisterait.

Dès qu'il eut la promesse, Sosson se mit à la recherche de Pussenbrood pour lui faire part de sa décision et prendre congé.

Il descendit d'instinct au bar et trouva Pussenbrood avec l'Impayable. Ce dernier détaïa, avec toute la dignité possible, dès qu'il vit le Conservateur.

Sosson fit mine de ne pas même l'avoir vu.

— Pussenbrood, prononça-t-il en s'asseyant dans le fauteuil que venait de délaïsser Nottebaar, je viens vous dire au revoir. J'ai obtenu du capitaine qu'il me débarquerait demain matin au cap Colonne, d'où je me rendrai à Athènes avec ma femme, pour rentrer en Belgique par Patras et l'Italie.

Pussenbrood répondit avec une simplicité cordiale de brave homme.

— Sosson, les vrais Bruxellois ne s'abandonnent pas à l'étranger. Si vous quittez le bateau, je le quitterai avec vous. Je suis votre ami et ce n'est pas au moment où vous avez du malheur que je vais vous lâcher.

Sosson éclata en sanglots, et, comme c'était la première fois qu'il pleurait, depuis la catastrophe, il ne pouvait arrêter ses larmes.

— Tenez-vous tranquille, disait Pussenbrood, on vous regarde.

Sosson se maîtrisa enfin.

— Merci, dit-il.

— Ce n'est pas le moment de causer, dit encore sagement Pussenbrood. Allez arranger vos malles, Prosper; moi je vais faire les miennes. Et je vais dire à Nottebaar de faire les siennes aussi.

— Comment?

— Oui, il doit venir avec nous à Athènes... Ne faites pas de grimace. J'ai vingt-cinq ans de plus que vous... moi aussi j'ai eu des histoires de femmes. Allez seulement vous coucher : c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Sosson, trop décontenancé pour discuter, s'en alla.

Ce que Pussenbrood raconta ensuite à Nottebaar, on ne le sait pas; mais, ce qui est certain, c'est que les congressistes virent le lendemain matin, au cap Colonne, au milieu d'un funèbre appareil de valises et de malles, le quatuor débarquer sous les remparts de l'antique Sunium, flanqués de leurs tours carrées.

Et il n'y eut aucun rire moqueur, aucune réflexion ironique pour saluer ce cortège; chacun, à bord, comprenait qu'au fond de l'aventure burlesque de ces frustes et naïfs spécimens d'humanité, plus encombrants que méchants, il y avait de la vraie misère humaine, de la détresse poignante, effaçant le ridicule et imposant la charité d'une compassion sincère.

Ah! certes! ils l'étaient, déplorables et pitoyables, eux si heureux de vivre hier, si désolés, si meurtris maintenant: Sosson, trompé par une compagne jusque-là irréprochable et par un ami, que l'ombre d'un soupçon n'avait jamais effleuré; Lina, épouvantée de sa faute, due à la conjuration d'événements que sa volonté n'avait pas créés; Nottebaar, chez qui la crainte de l'exhérédation doublait la qualité du repentir; Pussenbrood, malheureux du malheur des autres, heurté et bousculé dans ses habitudes de gouailleuse

camaraderie, atteint à la fois dans les deux affections entre lesquelles il avait arrangé sa vie.

Il avait pris un ton de commandement amical; les trois autres, toujours ahuris par cette invraisemblable histoire, lui obéissaient sans discuter.

A Athènes, il fit descendre Sosson et Lina à l'*Hôtel d'Hermès et du Nord*, tandis que lui-même s'installait avec Nottebaar à l'*Hôtel de Suède*. Et il laissa chacun à ses réflexions pendant quarante-huit heures, que Lina passa dans les larmes, Sosson et Nottebaar dans la perplexité.

Ces quarante-huit heures écoulées, Pussenbrood eut une première conférence avec Lina, une seconde avec l'Impayable, puis il se rendit auprès de Sosson, et lui parla seul à seul.

Il commença par lui déclarer qu'une réconciliation générale était indispensable. Sosson s'emporta dès les premiers mots, mais Pussenbrood lui dit avec une imposante autorité :

— Fermez votre basilique et laissez-moi parler; quand j'aurai fini, ce sera à vous.

Et il lui exposa, avec beaucoup de force et de logique, qu'il fallait, avant tout, éviter que fût connue, à Bruxelles, cette sottise et triste histoire; si elle venait au jour, c'en était moralement fini de la situation de Sosson à Bruxelles; son ami

l'échevin lui-même, déjà de fort méchante humeur, puisqu'il avait eu la main forcée pour le voyage, saisirait avec empressement cette occasion de retirer sa protection au Conservateur. Et d'une!

Quant à Nottebaar — « il peut crever! » interrompit sans conviction le Conservateur — quant à Nottebaar, c'était la ruine irrémédiable, car il fallait ne pas connaître son vieil imbécile d'oncle pour croire un moment qu'il hésiterait à exécuter la seule menace qu'il tenait suspendue, depuis six ans, sur la tête de son neveu. Et puis, le scandale d'une révélation serait, dans tous les cas, beaucoup plus pénible pour le mari que pour l'amant. Et de deux!

Pour ce qui est de Lina — « qu'elle retourne chez sa mère! » interrompit avec moins de conviction encore, le Conservateur — elle avait été imprudente et légère, simplement: les circonstances avaient voulu la faute; Lina était assez punie par la honte de son péché; il n'était pas nécessaire de sacrifier à plaisir deux existences: celle de Sosson et la sienne; certes, il y avait eu de la casse, mais les morceaux de leur bonheur étaient encore bons: ça se raccommode couramment, dans tous les ménages... Et de trois!

Quand Pussenbrood eut fini de parler, Sosson répondit que tout cela était exact et raisonnable, mais que sa dignité d'homme, d'époux et de fonctionnaire l'empêchait d'entrer dans les vues de Pussenbrood.

Longuement, patiemment, Pussenbrood insista : il fit un parallèle, auquel son désir d'aboutir prêta une entraînant éloquence, entre la vie que Sosson se préparait, s'il refusait d'incliner vers le pardon, et celle qu'il pouvait se refaire, s'il se rendait aux conseils d'un vieil ami, instruit par une longue expérience des choses d'ici-bas.

Certes, Sosson avait aussi cette conviction que le meilleur parti serait de se laisser guider vers la souriante philosophie du « tout finit par s'arranger », — mais l'absolution et l'amnistie meurtriraient son amour-propre autant que pourrait le faire l'éventuel ridicule qui l'attendait à Bruxelles. Dès lors... Et, d'ailleurs, quelle raison se donnerait-il à lui-même, quel prétexte invoquerait-il devant Lina, Nottebaar et Pussenbrood pour justifier le changement d'attitude ?

Alors Pussenbrood redoubla d'efforts : certes, on saurait, tout au moins, à Bruxelles, que le Conservateur avait faussé compagnie, en cours de route, à la croisière ; mais lui, Pussenbrood, avait

trouvé moyen de faire tourner ce brusque départ au profit personnel du Conservateur!

Sosson devint attentif.

— Quel moyen?

— Voilà, dit Pussenbrood. Je vais vous le décliquer en cinq sec : supposez qu'au lieu de revenir avec une figure de vendredi saint, vous rapportiez de votre voyage un objet d'art que vous offririez au Musée du Cinquantenaire?

— Un objet d'art? demanda Sosson, abruti.

— Oui, dit Pussenbrood. Vous diriez que vous l'avez découvert à Egine. Je sais où il est : chez un antiquaire où j'ai été le voir avec un élève de l'École d'Athènes. Pour 17,000 francs, vous pouvez l'avoir.

— Où voulez-vous que j'aille chercher 17,000 francs? articula le de plus en plus abruti Sosson.

Pussenbrood prit son temps.

— Je suis chargé par Nottebaar de vous les offrir, dit-il.

Lerouge de la colère monta à la figure de Sosson.

— Pussenbrood, allez-vous en, dit-il, je sens que je vais vous insulter.

Pussenbrood serra la main du conservateur, sans ajouter une parole, et s'en alla.

Et Sosson, demeuré seul, se prit à réfléchir.

CHAPITRE VI

Où l'on revoit le « substratum ». — Bruxelles, tout le monde décent !.....

Il réfléchit toute la nuit, le pauvre Sosson ! Il arpenta dans tous les sens sa chambre d'hôtel... et quand il eut bien réfléchi et bien arpenté, il se jeta tout habillé sur son lit, sans avoir pris aucune décision.

Lina, le matin, vint frapper à sa porte. Il ouvrit, intrigué, et, reconnaissant sa femme, il la chassa d'un geste. Elle s'éloigna en sanglotant, sans une protestation.

Alors, lui aussi, énervé, excédé, à bout de force, sanglota, longuement, se disant que c'était la fin de tout.....

Et il revécut, par le souvenir, sa vie heureuse de conservateur, il revit sa petite maison si paisible et si accueillante, le bon nid que la tendresse de Lina avait capitonné pour de communes flemmes, la placette de la Grue, la Tour Noire, tout le passé souriant, tout le Paradis perdu.....

Il était alors plein de vie, plein d'insouciance ou de joie; jamais l'horloge des destinées n'avait sonné la mauvaise heure; il foulait d'un pas ferme et allègre le pavé bruxellois; il mangeait avec appétit et dormait avec sérénité.....

Et il avait sottement gâché tout ce bien-être; il avait voulu venir en Grèce, pour « jouer orientaliste »... et, voici qu'au lieu du plaisir qu'il éprouvait à aller, en se promenant, jeter un coup d'œil à sa tour, il ne connaissait plus maintenant que l'inquiétude — la détresse qui vous fait brusquement hâter votre marche dans la rue, comme si vous entendiez derrière vous le pas de quelqu'un qui vous surveille et vous persécute.....

Qu'étaient les petits chagrins, les petits ennuis, les petites misères d'autrefois auprès du désarroi qu'il connaissait aujourd'hui? Il se revoyait, rentrant tardivement, coupable d'une frasque, au logis où, pour répondre aux justes reproches d'une épouse courroucée par une trop longue attente, il racontait placidement l'immuable histoire des deux Sosson qu'il portait en lui.....

Tout d'un coup, il se frappa le front. Et, comme un insensé, il se mit à parcourir la pièce, en gesticulant et en criant :

— Oui... non... mais certainement... il fau-

drait être idiot pour ne pas... mais alors?... mais alors, ça y est... tout va bien... comment ça ne m'est-il pas venu plus tôt?... ah! nom d'un tonnerre de Dieu.....

Il courut à la sonnette et carillonna à l'arracher, tant que le garçon d'hôtel se montra.

— Courez à l'*Hôtel de Suède*, et ramenez-moi M. Pussenbrood!

Cinq minutes après, Pussenbrood faisait son entrée. Sosson s'était maîtrisé : sa physionomie n'exprimait plus qu'une calme réflexion.

Pussenbrood demanda :

— Eh bien? Avez-vous pris une décision?

Sosson répondit :

— Je ne sais plus ; je ne me retrouve plus dans mes pensées.

Puis, rejetant ses cheveux en arrière, d'un geste décidé et regardant Pussenbrood dans les yeux :

— Est-ce au vicaire ou au conservateur que vous vous adressez? questionna-t-il délibérément.

Pussenbrood fut d'abord estomaqué; mais il entrevit, comme dans un éclair, une solution encore insoupçonnée la minute auparavant.

— C'est aux deux, dit-il posément.

— Inutile de parler au conservateur, reprit Sosson.

— Ce sera donc au vicaire, dit Pussenbrood.

Il eut bientôt fait d'appivoiser la Pensée *du vicaire*, laquelle battait de l'aile dans la boîte crânienne de Sosson, tel un oiseau s'éveillant dans une cage. Le *substratum* rejoua son rôle : le « soi-même » de rechange officia pour la plus grande gloire du « Tout s'arrange ! »

Dix minutes après, mandé par Pussenbrood, Nottebaar s'amenait à l'*Hôtel d'Hermès et du Nord*, bourrelé de remords et navré de joie, tel Lorrenzaccio. Les choses allèrent toutes seules : il n'y eut de remarquable que le mot de Sosson à Pussenbrood, envoyé auprès de Lina en annonciateur de la bonne nouvelle. Lina, aux premiers mots de Pussenbrood, avait dit : — « Je me sens un éblouissement... je vais me laisser choir ! » Et elle s'était évanouie.

— Choir, choir ! grommela Sosson. Alors, son évanouissement n'était qu'une frime ! S'il avait été vrai, elle aurait dit : « tomber ».

.
Les habitués du *Lambic de Matadi*, les collègues de Prosper Sosson, les notabilités de l'archéologie firent au Conservateur de la Tour Noire et à l'œuvre d'art qu'il rapportait d'Athènes, une réception enthousiaste. On fut les cher-

cher à la gare; il y eut cortège, discours et sérénades.

Au dessert du banquet obligatoire, l'Échevin prononça des paroles émues et définitives, célébrant les vertus administratives, les rares aptitudes artistiques de Sosson et le prestige qui en rejaillissait sur les musées et les archéologues de Bruxelles.

L'œuvre d'art fut déposée au Cinquantenaire.

Sosson donna des conférences sur son voyage et fut décoré.

Au moment où l'on va mettre ce livre sous presse, il est question de nommer Sosson conservateur de la Tour de l'Hôtel de Ville.

TABLE DES MATIÈRES



PREMIER ÉPISODE

CHAPITRE I. — Où l'on fait, dans le cabinet de l'échevin, la connaissance de Prosper Sosson...	7
CHAPITRE II. — Le quartier des Bassins. — <i>Au Lambic de Matadi</i>	16
CHAPITRE III. — Coup d'œil général jeté sur Joseph Pussenbrood, François Nottebaar et Lina Sosson.....	23
CHAPITRE IV. — La Tour Noire.....	33
CHAPITRE V. — Les deux Sosson. — Le « <i>substratum</i> » et les étonnements de Godske.....	37
CHAPITRE VI. — Devant la Tour. — Au rapport. — L'étranger.....	41
CHAPITRE VII. — Tout ce qu'on peut faire pour être décoré. — L'échevin est de mauvaise humeur.....	49

DEUXIÈME ÉPISODE

CHAPITRE I. — Dans lequel Godske, ayant eu une idée de génie, et Sosson l'ayant adoptée, tout le monde est content.....	63
CHAPITRE II. — Le <i>Concert Anspach</i>	68
CHAPITRE III. — Le café du théâtre. — La véridique histoire du casseur d'œufs.....	72
CHAPITRE III ^{bis} . — Godefroid le Courageux, Dagobert de Tancarville, Sosson, Enguerrand de Berthout et Hughes de Mauny. — « C'est ta sœur! » — Réflexions sur le théâtre belge. — « Pas de quoi payer la pharmaciste ».....	83

CHAPITRE IV. — On débrouille le poème. — Sosson « baba ». — « Le témi goûte si jèr à Pri-xelle !... ».....	94
CHAPITRE V. — On répète généralement. — Un coup de force. — A la rescousse, « bazuinen » et Dumortier !.....	105
CHAPITRE VI. — Les « effets » de Dumortier. — « Moi !!... ». — Une première mémorable.....	116
CHAPITRE VII. — De ce qui se dit au café du Théâtre. — La « chambre d'étrangers ».....	126

TROISIÈME ÉPISODE

CHAPITRE I. — Prosper Sosson congressiste.....	135
CHAPITRE II. — « Pars pour la Grèce ! » (<i>Air connu</i>)..	144
CHAPITRE II ^{bis} . — A bord du <i>Bonheur</i> . — Les Brusse-leers loin du clocher natal.....	150
CHAPITRE III. — De l'effet du mal de mer sur une femme sensible. — « Un jour, ils voya-geaient en Calabre... ».....	160
CHAPITRE IV. — Escale Corfiote. — Stokfish... Grèce!.	172

QUATRIÈME ÉPISODE

CHAPITRE I. — Ithaque. — De ce que Sosson voit à Delphes et de ce qu'il n'y voit pas.....	183
CHAPITRE II. — Chacun s'éjouit à sa façon.....	198
CHAPITRE III. — Athènes.....	204
CHAPITRE IV. — Où ça se gâte.....	214
CHAPITRE V. — Perplexité.....	225
CHAPITRE VI. — Où l'on revoit le « <i>substratum</i> ». — Bruxelles, tout le monde décent !.....	233



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droit afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.